



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

**FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES**



**FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES**

Elyse Hamel

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (Science Politique)

GRADE / DEGREE

École des études politiques

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

**Désordre, Terreur et Barbarisme; l'État de nature comme principe structurant de l'international post
11 septembre**

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Jacqueline Best

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

Matthew Paterson

Claire Turenne-Sjolander

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

**DÉSORDRE, TERREUR ET BARBARISME;
L'ÉTAT DE NATURE COMME PRINCIPE STRUCTURANT
DE L'INTERNATIONAL POST 11 SEPTEMBRE**

Elyse Hamel

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en Science Politique

École d'Études Politiques
Université d'Ottawa

© Elyse Hamel, Ottawa, Canada, 2009



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-65479-8
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-65479-8

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	IV
REMERCEMENTS.....	V
INTRODUCTION.....	- 1 -
Importance et objectifs du projet.....	- 2 -
Approche théorique et revue de littérature.....	- 3 -
Quelques précisions	- 10 -
Argumentation	- 12 -
Méthodologie	- 15 -
Plan de Travail	- 16 -
CHAPITRE 1 – ORIGINE ET LOGIQUE DE L'ÉTAT DE NATURE	- 18 -
Introduction	- 18 -
Origine contextuelle de l'État de Nature.....	- 22 -
Principes d'inclusion/exclusion identitaire	- 23 -
Découverte et invention de « l'autre » en Amérique	- 24 -
Effet pour les Sciences Sociales.....	- 27 -
L'État de Nature : définition et conceptualisation	- 28 -
L'État de Nature selon Hobbes.....	- 30 -
L'analogie internationale.....	- 32 -
Logique de l'État de Nature : Hobbes et ses interprètes.....	- 36 -
Logique spatiale	- 38 -
Logique temporelle.....	- 44 -
« Here and There, Now and Then » : La fusion de la logique spatiale et temporelle.....	- 53 -
Conclusion : l'État de Nature dans l'actualité	- 54 -
CHAPITRE 2- RÉACTION AU 11 SEPTEMBRE.....	- 58 -
Introduction	- 58 -
Spatialité : un danger qui dépasse les frontières.....	- 60 -
Un retour à l'anarchie.....	- 62 -
L'Ennemi externe	- 67 -
Eux/Nous	- 68 -
L'identité américaine	- 70 -
Une distinction utilitaire	- 71 -
Temporalité : Américains Civilisés et Terroristes Barbares	- 77 -
Deux aspects de la temporalité.....	- 78 -
Performativité : un projet de légitimité	- 83 -
Logiques alternatives.....	- 84 -
La construction d'une identité normative	- 87 -
Conclusion : des terroristes du 11 septembre à l'Irak de Saddam Hussein	- 88 -

CHAPITRE 3- LE RIVAL ET L'ENNEMI; LA CONSTRUCTION DISCURSIVE DE L'IRAK EN TANT QUE MENACE EXISTENTIELLE	- 91 -
Introduction	- 91 -
Eux/Nous	- 94 -
L'extension de la Guerre contre le terrorisme.....	- 95 -
L'identité irakienne	- 98 -
Spatialité.....	- 105 -
Une menace « spatiale »?.....	- 106 -
L'extérieur «Barbare».....	- 113 -
La menace de la régression.....	- 114 -
L'utilisation de l'État de Nature de façon performative	- 117 -
L'échec de la performativité?	- 120 -
Conclusion	- 121 -
 CONCLUSION: EFFETS THÉORIQUES ET PRATIQUES	- 124 -
Signification théorique	- 125 -
La scène internationale – un abîme en croissance?	- 128 -
 BIBLIOGRAPHIE	- 132 -

RÉSUMÉ

La rhétorique officielle qui a suivi les attentats terroristes du 11 septembre 2001 et précédé l'intervention en Irak de 2003 aux États-Unis a fait couler beaucoup d'encre en relations internationales. La « doctrine Bush » a été reconnue comme le signe d'une nouvelle époque inquiétante, où la politique étrangère américaine aurait atteint un sommet d'agressivité en tant que super-puissance unique. Plusieurs ont émis des mises en garde contre les effets négatifs de l'unilatéralisme de la part de « l'Empire Américain ».

Au delà de chercher à comprendre les raisons qui l'ont inspirée, nous avons voulu étudier les éléments de la logique du discours américain, afin de saisir le cadre conceptuel qui l'habite. Nous démontrerons dans ce travail qu'une logique hobbesienne d'État de Nature joue un rôle central dans la conceptualisation américaine de l'international.

En analysant le contexte de sa genèse et les affirmations implicites qui découlent de la théorisation de Hobbes, nous identifierons la présence implicite d'une logique à la fois spatiale et temporelle. En effet, bien que l'apport spatial de Hobbes soit dominant dans la discipline des Relations Internationales, nous insisterons sur l'existence significative d'une logique temporelle au sein de ses écrits, mais surtout dans l'interprétation qui peut en être faite.

L'interaction de cette spatio-temporalité au sein du discours officiel américain permettra une construction discursive performative de l'Autre, centrale au développement d'une justification théorique, politique et normative, pour la réaction au 11 septembre et pour l'intervention militaire contre le régime de Saddam Hussein.

Toutefois, cet effort de légitimation de la politique étrangère américaine, surtout lorsque dirigée contre un État « légitime » du système international, fut loin de faire l'unanimité. Nous concluons sur les effets possibles de l'utilisation d'une logique hobbesienne, de même que sur les répercussions du gouffre qu'elle a contribué à creuser sur la scène mondiale.

REMERCEMENTS

La réussite de cette thèse n'aurait pas été possible sans la participation de certaines personnes clés. Tout d'abord, je tiens à exprimer mon appréciation la plus profonde à Jacqueline Best, dont la direction, la patience et les conseils judicieux m'ont permis de produire un bien meilleur travail que je n'osais l'espérer.

Également, je me dois de remercier les membres de mon comité d'évaluation, Matthew Paterson, Claire Turenne-Sjolander et Jean-Pierre Couture, qui ont été très généreux et accommodants lors de la soutenance de thèse. De plus, il ne faudrait pas oublier de mentionner les contributions de Mark Salter et de Jean-François Thibault au début du projet; sans leurs rétroactions honnêtes mon argumentation n'aurait probablement pas su être aussi riche et nuancée.

Enfin, d'un point de vue personnel, je ne pourrais oublier de mentionner l'appui émotif incommensurable que m'ont procuré les nombreux membres de mon entourage immédiat lors des moments les plus éprouvants de cette expérience.

INTRODUCTION

Les attentats terroristes sur New York et Washington le 11 septembre 2001 forment un événement qui a marqué non seulement la politique américaine au niveau domestique, mais également sur la scène mondiale. Suite à ceux-ci, on peut remarquer une modification apparente au niveau du discours officiel américain, notamment lorsqu'il est axé vers la situation internationale. Les justifications évoquées pour les opérations militaires en Afghanistan, ainsi que l'ensemble de la rhétorique de la « guerre au terrorisme » sont signes d'un engagement plus extensif et plus agressif, ainsi qu'une nouvelle façon de concevoir la sécurité.

Cette sensation généralisée d'un changement, d'un « point tournant » irrémédiable, ainsi que la croyance que « le monde ne serait plus jamais pareil », fut d'autant plus évidente lors des discussions en 2002 et 2003 qui précédèrent l'intervention américaine en Irak. En effet, c'est cette crise internationale qui concrétise ce qui a été nommé la « doctrine Bush », où les États-Unis affirment leur détermination à faire face à toute menace croissante en attaquant de façon « pré-emptive », et ce unilatéralement si nécessaire, les « ennemis maléfiques de la paix mondiale ».¹

Nous soutiendrons dans cet ouvrage que la logique directive des discours américains, à la fois suite au 11 septembre 2001 et avant l'intervention en Irak (donc de septembre 2002 à mars 2003), est en fait une *logique hobbesienne* qui repose sur l'usage d'une conceptualisation particulière de *l'État de Nature*.

On reconnaît généralement l'État de Nature hobbesien comme une théorisation abstraite de l'État « pré-politique » de l'homme, une façon donc de comprendre la « nature humaine » et ce qui pousse les hommes à entrer dans des relations politiques. Pour Hobbes,

¹ « States like these, and their terrorists allies, constitute an axis of evil, aiming to threaten the peace of the world », George W. BUSH; *State of the Union Address*, 29 janvier 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/01/20020129-11.html> (relevé le 27 juillet 2009)

cette nature serait « mauvaise », les hommes étant égoïstes et assoiffés de pouvoir, et « l'état » qui la caractérise en est un de peur insoutenable et de violence perpétuelle. Bien que cette conceptualisation se concentre surtout sur le processus domestique, plusieurs théoriciens (et plus singulièrement la tradition Réaliste) ont utilisé les écrits de Hobbes afin de décrire « l'État de Guerre » que l'on retrouve en relations internationales.

Pour les objectifs de cette étude, il est important de préciser que nous utiliserons une interprétation particulière de Hobbes. Ainsi, il ne sera pas question uniquement de « ce que Hobbes voulait dire » ou de « ce que Hobbes a dit », (bien que ces remarques seront utilisées quelquefois à fins d'argumentation), mais plutôt, nous chercherons à examiner ce que les écrits de Hobbes *impliquent* conceptuellement et, par conséquent, ce qu'ils *rendent possible* au niveau politique.

Dans ce travail, nous tenterons donc de déconstruire la logique de l'État de Nature hobbesien et d'exposer les éléments spatio-temporels qui la compose, tout en explorant les effets que l'utilisation de cette logique peut avoir en relations internationales. Plus précisément, nous soutiendrons qu'en faisant appel aux éléments de la conceptualisation de l'État de Nature à la Hobbes, le discours officiel américain a construit une dichotomie identitaire antagoniste entre le « Nous » civilisé et les « Autres » terroristes, catégorie qui fut éventuellement élargie pour y inclure le régime de Saddam Hussein.

Avant de procéder, prenons d'abord le temps d'apporter quelques précisions sur l'objectif de ce projet, notre cadre théorique, l'argumentation générale et la méthode que nous emploierons. Cette introduction se terminera avec un plan détaillant la démarche que nous suivrons pour exposer notre recherche. Il sera donc plus facile pour le lecteur de comprendre l'approche avec laquelle nous souhaitons aborder les questions qui nous préoccupent.

Importance et objectifs du projet

Les objectifs de notre projet en ce qui concerne la contribution qu'il peut faire à la Science Politique sont doubles. D'abord, d'un point de vue théorique, nous voulons ouvrir les portes à une réévaluation du concept hobbesien de l'État de Nature, qui viserait à exposer l'aspect temporel intrinsèque trop souvent ignoré de sa logique. En comprenant mieux les inférences implicites et les conséquences théoriques de la conceptualisation faite par Hobbes, il sera plus facile de comprendre l'effet des limites épistémologiques qui ont encastré l'observation ontologique classique des Relations Internationales.²

Ensuite, nous souhaitons également offrir une interprétation alternative du discours américain post 11 septembre 2001 et pré Irak 2003. Selon nous, l'utilisation d'une logique hobbesienne, en contraste avec une logique lockéenne, pourrait éclairer les sources possibles des discordes entre l'Europe et les États-Unis. De plus, cette distinction entre les deux logiques pourrait apporter un cadre d'analyse global, qui permettrait de mieux comprendre l'évolution de la relation transatlantique dans les années à venir.

Ainsi, notre projet se veut un apport à la fois théorique, conceptuel et pratique. Évidemment, nous comprenons qu'il nous est impossible de traiter tous les angles des questions qui nous intéressent. C'est pourquoi nous insistons ici sur l'importance de provoquer des discussions et des réflexions plus poussées sur les concepts clés en Relations Internationales.

Approche théorique et revue de littérature

L'approche théorique que nous avons choisie s'apparente aux études post-positivistes en relations internationales (critiques qui ont fait l'objet du « Quatrième Débat » de la discipline), puisque nous plaçons un accent particulier sur l'importance du discours et sur les limites épistémologiques de la conceptualisation. Ainsi, nous souscrivons à la croyance qu'il est

² Il est à noter que lorsque nous utilisons les majuscules ici, nous nous référons à la discipline théorique des Relations Internationales, alors que lorsque les termes sont en minuscules, ils désignent les relations entre les États comme telles.

impossible de séparer l'objet d'étude du sujet qui l'étudie, puisque les outils théoriques disponibles pour comprendre un concept, de même que la façon de l'analyser, dépendent des préacquis du chercheur, et de l'environnement conceptuel dans lequel celui-ci se trouve.³

Dans la même ligne d'idée, nous considérons que chaque concept contient certaines affirmations implicites et dicte une compréhension particulière du monde, qui ne saurait être complètement impartiale et dissociée de la signification que lui apporte le sujet. Il existe plusieurs auteurs qui accordent la même importance à la signification des mots et du langage, notamment au sein de l'approche féministe qui insiste sur l'effet des oppositions dichotomiques normatives en Science Politique.⁴

D'un point de vue théorique, plus particulièrement mais toujours dans la question des dichotomies normatives, l'apport de Richard Ashley nous permet de creuser beaucoup plus loin la question de l'ordre et du désordre dans la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature. Effectivement, ses écrits sur l'« anarchy problematique » et la « heroic practice »⁵ permettent un coup d'œil critique sur l'opposition classique et normalisée de l'Anarchie et la Souveraineté, ainsi que leur lien avec l'Externe et l'Interne. Nous souhaitons apporter cette réflexion plus loin, en y liant également la dichotomie du Barbare et du Civilisé, implicite à la conceptualisation hobbesienne de l'anarchie.

En ce qui concerne de plus près le sujet qui nous intéresse, Michael C. Williams et Michael V. Bhatia ont tous deux appliqué la logique des mots aux questions de sécurité. Notre argument suit celui de Williams, qui affirme qu'il est possible de donner de l'importance aux événements et d'en faire des « problèmes de sécurité » à l'aide d'un acte discursif, qu'il nomme

³ À ce sujet, Dario BATTISTELLA; *Théories des Relations Internationales*, pp. 238-242

⁴ Evelyn Fox KELLER; *Reflections on Gender and Science*, Yale University Press, New Haven, 1985; J. Ann TICKNER; *Gendering World Politics: Issues and Approaches in the Post-Cold War Era*, Columbia University Press, New York, 2001; Jean Bethke ELSHTAIN; *Women and War*, Basic Books, New York, 1987

⁵ Richard K. ASHLEY; « Untying the Sovereign State : A Double Reading of the Anarchy Problematic » in. *Millennium : Journal of International Studies* 17:2 (1988), pp. 227-262

« Speech-Act ».⁶ Selon lui, cet acte consiste à présenter un « danger » quelconque comme étant une menace existentielle, ce qui contribue à « sécuritiser » une situation. Nous appliquerons ses arguments aux nôtres, en affirmant que c'est justement en utilisant la logique hobbesienne que Bush va présenter la question terroriste (et, plus significativement la question irakienne) comme incarnant une menace existentielle.

Quant à Bhatia, son article sur le pouvoir des mots et l'influence des concepts préexistants dans l'acte de « nommer » un objet ou un sujet⁷ vient justifier notre position qu'un concept ne peut être compris de façon isolée, et qu'on doit plutôt dénicher les liens conceptuels qui ont servi à le former. Pourtant, si Bhatia s'intéresse surtout à l'utilisation du concept de terrorisme par les acteurs (non-américains), à la suite de la construction (américaine) de la « guerre contre le terrorisme », nous nous concentrerons plutôt sur la dynamique à l'origine de cette conceptualisation. Ainsi, notre travail peut être vu un peu comme un prologue chronologique à celui de Bhatia, dans le sens où nous traitons du processus, alors qu'il a surtout examiné les « effets secondaires » politiques qui en découle, une fois la construction du concept (et de sa signification) ayant été faite.

Nous placerons donc à notre tour un accent particulier sur l'utilisation du langage comme outil significatif au sein de toute discussion (et tout acte) politique. Afin de justifier cette approche, nous nous référons ici à Richard Jackson et à sa défense de l'importance du langage dans le cas du 11 septembre 2001. Il dit du discours sur le terrorisme que :

[...] the language of the war on 'terrorism' is not simply an objective or neutral reflection of reality; nor is it merely accidental or incidental. [...] Rather, it is a deliberately and meticulously composed set of words, assumptions, metaphors, grammatical forms, myths and forms of knowledge – it is a carefully constructed *discourse* – that is designed to

⁶ Michael C. WILLIAMS; « Words, Images, Enemies: Securitization and International Politics » in. *International Studies Quarterly* 47 (2003), pp. 521-529

⁷ Michael V. BHATIA; « Fighting words : naming terrorists, bandits, rebels and other violent actors » in. *Third World Quarterly* 26:1 (2005), pp. 5-22

achieve a number of key political goals: to normalise and legitimise the current counter-terrorist approach; to empower the authorities and shield them from criticism; to discipline domestic society by marginalizing dissent or protest; and to enforce national unity by reifying a narrow conception of national identity. The discourse of the 'war on terrorism' has a clear *political* purpose.⁸

Selon cette optique, un discours n'est pas neutre, mais cherche plutôt à imposer et normaliser une logique particulière. Nous affirmerons que la rhétorique américaine post 11 septembre suit une conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature, et nous nous servirons des éléments de l'analyse de Jackson afin de soutenir cette évaluation. Puis, nous étendrons ces arguments au cas de l'Irak.

Crucialement, nous soutiendrons que le but principal de la logique discursive américaine est de justifier et légitimer la politique étrangère, à travers une conceptualisation particulière de l'identité. Nous affirmons donc que la rhétorique officielle américaine utilise la logique de l'État de Nature pour construire l'identité du « Eux » par rapport à celle du « Soi ». Ainsi, notre étude s'inscrit également au sein des recherches sur l'analyse de l'Autre à travers la projection du « ce que nous ne sommes pas » pour saisir la « nature » identitaire « différente » des sujets en y appliquant la normativité des oppositions dichotomiques. À ce sujet, les écrits incontournables d'Edward Saïd⁹, qui ont traité de la façon de concevoir « l'oriental » issu d'une « culture » différente inspirent notre réflexion, à la fois pour exposer la normativité dans la construction identitaire de Bush, et dans la compréhension de l'autre « sauvage » entraîné par la découverte de l'Amérique, qui coïncide avec la « naissance » des Sciences Sociales, et, par conséquent, également avec celle de la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature.

En ce qui concerne cette rencontre spécifique de l'Autre dans le « nouveau monde », les travaux de Beate Jahn sur la construction de l'État de Nature et son lien avec la découverte de

⁸ Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 2

⁹ Edward SAID; *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Éditions du Seuil, 1980

l'Amérique joueront un rôle central.¹⁰ Nous nous appuyerons sur ses textes pour démontrer l'aspect temporel qui existe au sein de la logique hobbesienne.

D'un point de vue plus récent, David Campbell nous offre un exemple pertinent d'une construction performative de l'identité américaine pour justifier et « naturaliser » la politique étrangère.¹¹ Nous utiliserons plus précisément son ouvrage sur la première Guerre du Golfe, qui démontre une reconceptualisation discursive de l'identité américaine pour « clarifier » le conflit et l'encastrent dans une optique spatiale.¹² Nous élaborerons sur ces affirmations pour analyser la logique discursive de 2001 à 2003, en insistant cette fois sur le caractère *à la fois* spatial et temporel d'une logique d'État de Nature. Si la spatialité était suffisante pour légitimer la première Guerre du Golfe, nous verrons qu'elle ne l'était pas lors de la deuxième, d'où la nécessité accrue de faire appel aux deux éléments susmentionnés de la logique hobbesienne.

Comme la complémentarité de ces deux éléments est souvent ignorée dans l'évaluation classique de Hobbes, notre étude se veut également en partie une critique sur l'interprétation de Hobbes qui se trouve au sein de la tradition Réaliste et Néoréaliste en Relations Internationales.¹³

Prenons ici comme exemple deux auteurs clés se rattachant à ces mouvements respectifs: Morgenthau et Waltz. Ceux-ci utilisent tous deux l'image de l'État de Nature hobbesien, défini en tant qu'état de guerre, afin d'illustrer l'environnement (anarchique)

¹⁰ Beate JAHN; « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (Juillet 1999) pp. 411-434 et Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, Palgrave, Hampshire UK, 2000

¹¹ David CAMPBELL; « Global Inscription: How Foreign Policy Constitutes the United States », in. *Alternatives* XV (1990) pp. 263-286; David CAMPBELL; *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, (Revised Edition) University of Minnesota Press, Minneapolis USA, 1998

¹² David CAMPBELL; *Politics Without Principle: Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War*, Lynne Rienner Publishers, Boulder and London, 1993

¹³ Pour une critique semblable, voir A. Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006) pp. 305-321, qui affirme que les Réalistes et Néoréalistes classiques ont mal interprété Hobbes, et auraient utilisé l'image de l'État de Nature de façon erronée.

international. Chez Morgenthau, il y a trois aspects précis qui démontrent l'utilisation d'une logique « hobbesienne » : le refus de la catégorisation morale du bien et du mal¹⁴, l'espace international compris comme un état de guerre (en raison de la nature humaine) et enfin la nécessité d'accumuler du pouvoir pour assurer sa survie.¹⁵ Quant à Waltz, on retrouve surtout une logique « hobbesienne » dans son évaluation de la structure anarchique des relations internationales,¹⁶ et dans la catégorisation des États comme unités « semblables », sinon pas en capacités, du moins en fonction.¹⁷ Si les deux auteurs varient dans leur explication de l'univers international (Morgenthau l'associe plutôt à la nature humaine, alors que Waltz puise son raisonnement dans la structure anarchique), ils font néanmoins usage d'une logique semblable dite « hobbesienne ».¹⁸

Toutefois, nous soutenons que l'application d'un État de Nature à l'espace international, compris en tant qu'anarchie, et l'équivalence faite entre l'Homme et l'État a contribué à obscurcir un aspect critique du concept. Puisque ces acteurs sont loin d'être soumis aux mêmes environnements et aux mêmes contraintes (vu leur nature différente; les États étant théoriquement immortels), l'analogie s'adapte mal à l'espace inter-étatique.¹⁹ L'utilisation de

¹⁴ Hans J. MORGENTHAU; *Politics Among Nations: The Struggle for Power and Peace* pp. 3-4 et 9-11

¹⁵ Ibid., chapitre 3 – « Political Power », pp. 25-35

¹⁶ Kenneth WALTZ; *Theory of International Politics*, p. 88

¹⁷ Ibid., p. 96-97

¹⁸ Nous plaçons ce terme entre guillemets, car nous voulons accentuer la différence que nous reconnaissons entre ce que Hobbes lui-même a dit, et ce que ses interprètes lui ont attribué. (Par exemple, plusieurs affirment que le Léviathan a une tendance pacifiste, alors que la tradition réaliste est loin de prôner la supériorité de la paix - A. Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006) pp. 317-319; voir également Peter J. AHRENDSDORF; « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the Problem of Anarchy », in. *The American Political Science Review* 94:3 (septembre 2000), pp. 579-593 pour une comparaison entre un Hobbes plus optimiste par rapport à un Thucydide fataliste.) Ainsi, notons donc que désormais, lorsque nous parlerons d'une logique hobbesienne, nous entendrons une interprétation possible de cette logique, qu'elle soit réaliste ou autre.

¹⁹ Voir Hedley BULL, *The Anarchical Society: A Study of Order In World Politics*, p. 44-49; Hedley BULL; « Hobbes and the International Anarchy », in. *Social Research* 48:4 (Hivers 1981) pp. 717-738; Mark HELLER; « The Use & Abuse of Hobbes : The State of Nature in International Relations », in. *Polity*, Vol. 13, No. 1, (Autumn 1980), pp. 21-32, Michael C. WILLIAMS; « Hobbes and International Relations: A Reconsideration », in. *International Organizations* 50:2 (Printemps 1996) pp. 213-236 et A. Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006) pp. 305-321

Hobbes a donc eu comme effet de figer dans le temps la conceptualisation (réaliste) hobbesienne et a solidifié son interprétation populaire comme théorie stagnante ou structuraliste, alors qu'elle a bel et bien un élément temporel. Cette omission que nous accentuons pourrait d'ailleurs expliquer pourquoi nous faisons appel à une logique hobbesienne (qui est habituellement reliée aux réalistes) pour comprendre les discussions pré Irak, même si plusieurs réalistes ont critiqué la guerre en Irak.²⁰

Dario Battistella²¹ et David Held²² voient eux aussi une logique hobbesienne dans la période des discussions précédant l'intervention en Irak de 2003. Battistella, plus particulièrement, s'appuie sur Alexander Wendt²³ et ses caractérisations des différentes cultures anarchiques, en comparant l'anarchie lockéenne à l'anarchie hobbesienne. Nous comptons bâtir sur ces thèses, tout en y ajoutant l'élément temporel intrinsèque à la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature.

Ainsi, en résumé, notre étude s'insère au sein des analyses post-positivistes qui se concentrent sur l'utilisation du langage à des fins politiques à travers la conceptualisation de l'Autre. Plus précisément, nous entendons faire usage d'une déconstruction du concept de l'État de Nature hobbesien, qui, comme nous le verrons, contient un élément temporel. Cette compréhension plus complète de la logique hobbesienne nous permettra de mieux étudier son influence dans les discours américains entre septembre 2001 et mars 2003.

²⁰ À ce sujet, voir John MERSHEIMER et Stephen WALT; « Can Saddam be Contained? History Says Yes », Belfer Center for International Affairs, 2002 <http://www.bcsiaa.ksg.harvard.edu>

²¹ Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, Armand Colin Éditeur, Paris, France, 2006

²² David HELD; « Return to the State of Nature », in. *Polity* <http://www.polity.co.uk/global/nature.htm>

²³ Voir Alexander WENDT; «Anarchy is What States Make of It : The Social Construction of Power Politics », in. *International Organization* 41:2 (1992) pp. 391-425 et Alexander WENDT; *Social Theory of International Politics*, Cambridge Studies in International Relations 67, Cambridge University Press, Cambridge UK, 2006 (ninth printing, first published 1999)

Quelques précisions

Sur l'interprétation de l'État de Nature et sa logique

Nous avons déjà mentionné que nous offrons une interprétation peu orthodoxe de Hobbes et de ses écrits. En effet, comme nous l'avons abordé plus haut, généralement lorsque l'on pense à l'utilisation de l'État de Nature hobbesien pour analyser l'environnement international, la tendance naturelle est d'évoquer une version structuraliste de l'anarchie mondiale. Selon plusieurs interprètes de Hobbes,²⁴ ses écrits mènent à une vision horizontale des unités étatiques, tous semblables parce qu'existant dans les mêmes conditions d'anarchie les unes que les autres, et ne pouvant s'en sortir (d'où l'idée d'une structure holiste).

Pourtant, nous soutenons qu'il existe également un élément de temporalité dans les écrits de Hobbes (et l'interprétation qui en a été faite), et ce, de deux façons. D'abord, il existe une temporalité *hiérarchique* dans l'opposition entre l'État de Nature et le Commonwealth, qui ont été associés respectivement avec la dichotomie de Barbare et de Civilisé, particulièrement lors de la découverte de l'Amérique. Ensuite, le fait d'avoir transposé l'environnement de l'État de Nature à la sphère internationale, ainsi que la conceptualisation de l'Histoire comme une trame évolutive téléologique entre la barbarie et la civilisation, entraîne une notion d'*évolution* commune, un passage possible d'un État de Guerre purement hobbesien à une anarchie plus « mature » ou plus lockéenne.

La jonction de la spatialité et de la temporalité chez Hobbes repose donc sur la réalité du contexte dans lequel il écrivait, ainsi que sur le fait que celui-ci s'est servi de cette réalité pour illustrer ses propos. Ainsi, comme l'a démontré Hobbes en utilisant l'exemple de l'Amérique, et

²⁴ L'interprétation structuraliste de Hobbes la plus répandue se retrouve chez les théoriciens réalistes en relations internationales. Toutefois, nous voulons faire remarquer que cette interprétation n'est pas limitée aux approches classiques. Par exemple, R. B. J. WALKER affirme également qu'Hobbes est un structuraliste dans *Inside/Outside: International Relations as Political Theory*, Cambridge University Press, Cambridge UK, 1993

en dépendant sur cette expérience pour élaborer et présenter sa théorie, il existe un lien conceptuel indissociable entre l'État de Nature et la découverte de l'Amérique.

Nous apportons ici une précision que fait Beate Jahn dans son étude sur ce lien : elle insiste sur ce que les idées des théoriciens sous-entendent et rendent possible, plutôt que sur une analyse révisionniste de leurs écrits :

[...] what I am mainly concerned with [...] is not a revision of conventional interpretations of classical political theory but an 'excavation' of the *unreflected* and certainly, in many cases unintended but nevertheless crucial assumptions [...]²⁵

Nous réitérons donc ici le fait que nous ne comptons pas appliquer au discours post 11 septembre l'Anarchie hobbesienne au sens « classique » réaliste, et nous ne creuserons pas non plus la logique stricte de ce que Hobbes a *écrit* (ou voulait écrire), mais plutôt la logique qui *déconle* de ses textes. Bref, il s'agit pour nous d'étudier le cadre analytique que la théorisation de Hobbes rend possible, lorsqu'elle est contextualisée, de même que l'interprétation qu'il est possible d'en faire.

Sur le cas à l'étude

Nous avons choisi d'étudier le discours américain post-11 septembre 2001 et pré Irak 2003, dans lequel la présence d'une logique d'État de Nature se fait remarquer. Nous examinerons donc la logique discursive qui transparaît dans la rhétorique américaine, tout en la contrastant avec des logiques alternatives, lors de ce que nous nommerons deux « moments théoriques », chacun marquant un point tournant.

D'abord, nous étudierons la réaction immédiate aux attentats du 11 septembre 2001 par le président américain, qui peut être considérée comme la façon dont l'administration américaine a *choisi* de comprendre et de présenter les attentats terroristes. Ensuite, nous porterons notre attention sur les discussions internationales qui précèdent l'intervention en Irak, puisque celles-ci

²⁵ Beate JAHN; « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (Juillet 1999) p.421

marquent le transfert de la logique post 11 septembre à un « Ennemi » étatique, plutôt qu'un groupe « hors-système ». Ces deux moments consécutifs feront l'objet des chapitres 2 et 3.

Il est à noter que pour des fins pratiques, nous ne nous concentrerons que sur les discours prononcés par George W. Bush pour exposer la rhétorique officielle « américaine ». Nous reconnaissons toutefois que celle-ci ne représente pas nécessairement ni le peuple américain, ni l'avis de l'élite américaine. Cependant, l'opinion qui est diffusée dans les discours du président Bush demeure néanmoins une prise de position officielle. Nous la considérons donc comme représentative de la logique d'ensemble que l'administration américaine décide de propager.

Argumentation

Idee centrale

Notre argument central a deux dimensions, dont une est spécifiquement théorique et l'autre à caractère plus pratique. Du point de vue théorique, nous soutenons que l'État de Nature hobbesien comporte une dimension spatiale *et* une dimension temporelle, qui, fusionnées ensemble, forment le cadre conceptuel « hobbesien ».

Cette affirmation est intrinsèquement liée à l'étude du discours américain post 11 septembre, qui révèle candidement la fusion et l'interaction des dimensions temporelle et spatiale à l'œuvre dans la conceptualisation hobbesienne de la sphère internationale. Dans le cas qui nous intéresse, nous soutenons que la logique hobbesienne est utilisée par les Américains de manière performative, et permet de construire une identité fixe (à la fois pour les Américains et leur antagonistes) qui sera utilisée comme élément de justification et de légitimation des campagnes militaires américaines.

Principaux arguments

Notre affirmation selon quoi l'État de Nature comporte un élément temporel impossible à ignorer repose sur deux constatations fondamentales – d'une part, on ne saurait nier l'importance du *contexte* qui a inspiré Hobbes dans sa théorisation. D'autre part, il est impératif

de noter qu'afin de *comprendre* conceptuellement le passage de l'État de Nature au Commonwealth, l'interprète n'a pas le choix d'avoir à l'idée une notion à la fois d'évolution et d'une hiérarchie normative entre les deux états. Ces deux facteurs sont interreliés, puisque c'est le contexte de la découverte d'un Autre « barbare » en Amérique qui a donné aux Sciences Sociales la « confirmation » (ontologique et épistémologique) d'une hypothèse de développement progressif de la civilisation.

Afin de comprendre ces deux affirmations, nous incluons dans notre premier chapitre une analyse en profondeur de la logique spécifique à l'État de Nature hobbesien. Puis, en ce qui concerne la découverte de l'Amérique, nous verrons que la réévaluation du Soi entraînée chez les Européens par la rencontre déconcertante d'un peuple « autre » a mené à une (re)conceptualisation progressiste du développement humain. Cette explication de la réalité a permis de normaliser une position épistémologique clé, soit la possibilité de comprendre le *présent* politique en étudiant empiriquement les peuples amérindiens (ceux-ci représentant un « *passé* » et ce malgré leur co-existence dans une même époque, puisque, en étant moins développés, ils représentent les hommes « comme ils l'étaient *avant* »).

En s'appuyant sur cette interprétation de l'histoire, il s'en suit que l'État de Nature en tant que concept ne peut être compris autrement qu'avec une notion d'évolution positive (qui encadrerait le contrat social) et une notion d'hiérarchie entre deux états (l'état de guerre et le Commonwealth), qui découlerait de leur emplacement sur la trame téléologique abordée au paragraphe précédent. Ainsi, toute interprétation de Hobbes contient implicitement cette idée de la temporalité.

En liant notre argumentation théorique à l'actualité, nous remarquerons que les discours américains post 11 septembre 2001 font appel à la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature pour évaluer l'international et inspirer la « Guerre au Terrorisme ». Si c'est l'aspect

spatial de l'État de Nature, liant l'Ordre et le Désordre à l'Intérieur et l'Extérieur²⁶ des frontières qui est le plus évident dans les discours de George W. Bush, il n'en demeure pas moins que l'aspect temporel (normatif) joue un rôle énorme dans la justification de la politique étrangère américaine.

La rhétorique américaine lie les aspects temporels et spatiaux dans l'affirmation que les terroristes sont associés à l'Autre, au Désordre, à l'Extérieur et au Barbare, termes relatifs à l'essence de l'État de Nature hobbesien. C'est en liant le narratif du danger à l'aspect normatif « mauvais » des *barbares* que les États-Unis utilisent la logique hobbesienne de façon performative, afin de fixer une construction particulière de l'Identité terroriste, et par opposition (diamétrale) celle des « Bons Américains ».

Tous ces qualificatifs de l'Autre que nous venons de mentionner reposent sur l'idée d'une dichotomie antinomique. Pour être réellement « Autre » l'autre doit être *extérieur* au système, *étranger* aux normes internationales. C'est pourquoi nous considérerons le cas de l'Irak comme si significatif dans l'adoption américaine de la logique hobbesienne. Puisqu'en théorie l'Irak demeure un État Souverain, la construction identitaire opérée à l'aide de Hobbes sera toute aussi délicate qu'elle sera cruciale pour convaincre la communauté internationale de la légitimité d'une politique étrangère américaine qui nie le droit d'existence à l'Irak.²⁷

Enfin, comme nous le verrons à la fin de notre thèse, nous soutenons que les États-Unis n'ont pas tout à fait réussi cette construction discursive, ce qui ne signifie toutefois pas que l'épisode hobbesien est terminé et que son importance est moindre. Au contraire, celui-ci mérite

²⁶ Désormais, lorsque nous utiliserons ces termes avec une lettre majuscule, nous ferons référence au rapport dichotomique spécifique des termes. Par opposition, lorsque écrits avec une lettre minuscule, ces mots seront utilisés au sens général, plutôt qu'au sens *politique*.

²⁷ Nous verrons plus tard que bien qu'il soit évident que les États-Unis ne recherchent pas l'anéantissement « total » de l'Irak, ils réclament néanmoins le besoin d'un changement dans la *nature* du régime Baas. Ainsi, si on peut affirmer que le droit « d'existence » au sens pur n'est pas nié à l'Irak, il est toutefois possible de comprendre la rhétorique américaine comme une négation du droit de l'Irak à exister « tel qu'il l'est maintenant ». Ceci demeure toutefois donc une certaine forme de non-reconnaissance de la légitimité d'existence de l'Irak.

encore beaucoup d'attention, et permettra de mieux comprendre la scène internationale récente, de même que celle des années à venir.

Méthodologie

Comme notre approche théorique s'appuie sur l'importance du langage en situations politiques, notre étude a un caractère principalement discursif. Après avoir exploré la logique théorique de l'État de Nature et cerné les éléments principaux de cette logique, nous avons choisi quelques discours clés et tenté de voir si on y percevait l'usage d'une logique semblable.

Ainsi, nous nous sommes concentrés principalement sur les discours du président américain, George W. Bush, de septembre 2001 à mars 2003. De plus, nous avons utilisé quelques discours complémentaires de dirigeants européens (le chancelier allemand Gerhard Schröder et le président français Jacques Chirac), ainsi que les transcriptions du conseil de sécurité à l'ONU qui traitent de la situation en Irak.

Précisons que nous avons choisi de limiter les textes étudiés, à la fois pour des raisons techniques (d'étudier tous les discours officiels aurait demandé plus de temps et de recherche qu'une thèse de cette envergure ne le permet) et pour des raisons épistémologiques. En effet, comme notre but était véritablement de saisir la logique utilisée par l'administration américaine post 11 septembre et pré Irak, ce qu'on a identifié comme la première application de la « Bush Doctrine », nous considérons que les discours du président étaient suffisants. Bien qu'une étude plus étendue aurait sans doute permis de tracer un portrait plus riche des subtilités et des complexités au sein de l'administration Bush, c'est dans la rhétorique dont ce dernier fait usage que réside l'essence du message primaire que celle-ci a voulu transmettre à la population américaine et internationale. Ainsi, notre choix de restreindre notre objet d'analyse n'enlève rien à la validité de notre étude.

Comme nous avons identifié plusieurs éléments qui découlent de l'interprétation de la logique hobbesienne de l'État de Nature, dont les oppositions entre l'Ordre et le Désordre, le

Nous et le Eux, le Civil et le Barbare, nous avons cherché à trouver des exemples de ces dichotomies normatives au sein de la conceptualisation de la réalité internationale popularisée par les discours de George W. Bush. C'est ainsi que nous avons identifié la présence de l'élément spatial *et* de l'élément temporel qui découlent de la théorisation de l'État de Nature hobbesien.

De plus, lorsque nous avons fait appel à des textes complémentaires contrastants, nous avons plutôt remarqué l'absence de cette logique particulière, et un effort pour relativiser les antipodes extrêmes qui la caractérise. De cette manière, par exemple, nous remarquerons que les Européens, suite au 11 septembre 2001, ont refusé d'antagoniser « les terroristes d'Al Qaeda » avec la même fougue que les Américains.

Enfin, notons que notre réflexion fait l'objet d'une étude *interprétative*, ce qui signifie que nous voulons identifier les contraintes conceptuelles qui accompagnent inévitablement n'importe quelle analyse pour cerner les éléments qui sont implicitement reliés aux images et aux théories évoquées. De cette manière, nous espérons ajouter un exemple concret aux écrits post-positivistes qui ont marqué le quatrième débat en Théorie des Relations Internationales.

Plan de Travail

Notre étude débutera avec une réflexion théorique sur l'interprétation qui accompagne l'État de Nature hobbesien. Nous tenterons de faire ressortir les éléments spatio-temporels de la logique implicite de cette théorisation, c'est-à-dire les affirmations qu'elle suppose et le cadre optique qu'elle impose dans sa compréhension particulière du monde. En ce faisant, nous n'oublierons pas de considérer l'importance de « l'analogie hobbesienne », et ce que cette analogie a signifié pour la conceptualisation de l'anarchie internationale. (Chapitre 1)

Ensuite, nous chercherons à déceler la présence des logiques à la fois spatiales et temporelles comprises dans l'État de Nature hobbesien au sein des discours américains, d'abord

dans la réaction aux attentats du 11 septembre, ainsi que dans la période précédant l'intervention en Irak. (Chapitres 2 et 3, respectivement)

Nous remarquerons à travers ces démarches que les implications conceptuelles de l'État de Nature sont intimement liées à l'idée de l'identité du Soi et de l'Autre, et que la rhétorique officielle américaine se servira de la construction identitaire de façon performative, afin de normaliser et d'essentialiser une conceptualisation précise du conflit, qui rendrait évidente l'obligation de le comprendre et le traiter avec une logique hobbesienne.

Nous concluons notre travail sur une réflexion théorique des effets possibles à la fois de l'usage d'une logique d'État de Nature hobbesienne chez les États-Unis, et de l'absence de cette logique dans une majorité d'autres pays. Nous tenterons également d'avancer quelques inférences sur les répercussions, à long et à court terme, des phénomènes politiques qui ont été vus à l'œuvre dans la rhétorique américaine post 11 septembre et pré Irak.

CHAPITRE 1 – ORIGINE ET LOGIQUE DE L'ÉTAT DE NATURE

Introduction

La version du concept de l'État de Nature élaborée par Hobbes au XVII^e siècle a souvent été considérée comme un aspect fondamental non seulement de la pensée politique, mais également du champ des Relations Internationales, notamment au sein de la tradition Réaliste. En effet, c'est plus ou moins sur la transposition de l'État pré-politique des hommes libres de Hobbes à la sphère interétatique que repose la logique des « intérêts définis comme le pouvoir » dans le cadre d'une anarchie mondiale (définie comme absence d'autorité centrale).

Cette vulgarisation d'une analogie initiale d'où découlerait l'ensemble des débats sur les Relations Internationales est à la base de notre réflexion théorique. Nous soutiendrons que la politique internationale telle qu'elle a été conçue au départ dépend de l'État de Nature hobbesien et contient un ensemble d'affirmations implicites, basées sur une conceptualisation particulière (et ancrée dans une époque précise) de l'expérience politique, qui viendront dicter l'optique avec laquelle l'international est compris.

Comme n'importe quelle théorisation, l'État de Nature hobbesien est un concept qui aura comme effet d'« essentialiser » une interprétation précise de la réalité, et donc rendra « possible » (ou probable) certaines choses, tout en dictant une façon particulière d'analyser le monde. Afin de bien comprendre l'ensemble de ce que l'État de Nature implique de nos jours, il est important de retourner à la source de son élaboration. En effet, puisque tous les « concepts » politiques sont le résultat d'une construction théorique, c'est en examinant de plus près les conditions de cette construction que nous pourrons acquérir une compréhension profonde de ce que le concept en question implique.

Dans le cas de l'État de Nature, il nous faudra retourner à la découverte de l'Amérique par les explorateurs européens. Nous soutiendrons que c'est en parallèle à cette découverte et à

l'aide des outils conceptuels empruntés pour comprendre les « Sauvages » que se situent les conceptualisations qui ont rendu possible l'élaboration hobbesienne d'une réalité pré-politique, ainsi que de l'image d'une évolution entre cet état de guerre et d'anarchie à un Commonwealth civilisé.

En appliquant l'expérience indigène à une conceptualisation de l'évolution politique (à travers le Contrat Social), puis plus tard en extrapolant cette expérience à la sphère internationale (en concevant l'Anarchie globale comme une forme d'État de Nature), les théoriciens ont mis en valeur une interprétation singulière du Politique. Nous verrons que c'est à partir de ces expériences conceptuelles que découlent les notions spatio-temporelles qui font l'objet de notre étude.

D'abord, d'un point de vue strictement *spatial*, l'État de Nature hobbesien a permis de concevoir une opposition diamétrale entre *l'ordre* et le *désordre*, que l'on peut comprendre respectivement comme des états de civilisation et de barbarie, étant donné le contexte de l'élaboration théorique de Hobbes, et son rapprochement avec l'expérience amérindienne, qui avait révélé (à l'époque) l'existence d'un peuple « sauvage », ou plus significativement, « barbare », opposé au Soi européen.²⁸ En faisant usage de l'analogie hobbesienne pour comprendre la réalité internationale, il a été inféré que l'ordre et la paix existaient à *l'intérieur* des frontières, alors que le désordre et le danger se trouvaient à *l'extérieur* des limites de l'État (ou du système étatique en général).

²⁸ Il existe de nombreuses études sur la distinction entre barbare et sauvage, la question ayant été souvent travaillée en théorie politique. Dans notre cas, nous associons le terme de barbare avec l'idée d'un peuple ayant été « mal » développé, et le terme de sauvage avec l'idée d'un peuple plus jeune, soit les deux hypothèses élaborées pour comprendre la différence entre les peuples occidentaux et les Amérindiens, que nous verrons chez Beate Jahn. Rappelons, pour le bien de notre étude que dans les deux cas, la conceptualisation de la différence entre le soi et l'autre implique une vision temporelle de la trame historique. Au sujet de la distinction en général, voir Mark SALTER; *Barbarians & Civilization in International Relations*, pp. 18-27 pour un excellent survol de la question.

De plus, l'application de cette théorisation à l'expérience amérindienne d'un contact avec une société « non-civilisée » et donc « plus jeune » a permis d'en déduire une *notion d'évolution* entre les états de Barbare et de Civilisé, ainsi qu'une hiérarchie normative entre ces deux conditions. En retour, lorsque cette idée d'une évolution est transcrite à l'international, on peut y comprendre un développement positif passant graduellement d'une anarchie totale à une société internationale.

L'avènement de la coopération internationale, sous forme (entre autres) de régimes et d'organisations internationales, de même que la prolifération des lois (ou des normes) du droit international, notamment dans un monde post-Westphalien, a renforcé cette idée d'un développement téléologique s'éloignant de « l'anarchie mondiale » à la Hobbes. Dans cette ligne d'idée, donc, on peut considérer, tel que Martin Wight²⁹, Hedley Bull³⁰ et Alexander Wendt³¹ l'ont fait, qu'il existe différentes « formes » d'anarchie (mondiale) entre lesquelles on peut déduire une certaine évolution positive.

On a souvent associé ces formes d'anarchies aux théoriciens qui ont le mieux exprimé un « état de nature » les ressemblant. Ainsi, on peut concevoir comme différentes cultures internationales l'État de Guerre contenu dans la théorie de Hobbes qui représenterait l'extrême anarchique, l'État de Nature de Locke qui lui proposerait un environnement plus relativiste, où les acteurs n'ont pas automatiquement des relations de violence absolue, et la Société Internationale de Kant qui serait plutôt peuplée d'une réelle « communauté » qui n'aurait pas recourt à la violence

²⁹ Martin WIGHT; « Western Values in International Relations », in. Herbert BUTTERFIELD et Martin WIGHT (eds); *Diplomatic Investigations*, Allen & Unwin, London 1967.

³⁰ Hedley Bull; *The Anarchical Society: A Study of Order In World Politics* (third edition), Columbia University Press, New York (2002)

³¹ Alexander WENDT; *Social Theory of International Politics*, Cambridge Studies in International Relations 67, Cambridge University Press, Cambridge UK, 2006 (ninth printing)

Alors, ce que l'interprétation de l'existence des sociétés amérindiennes a apporté aux Relations Internationales, c'est la croyance qu'il y aurait une certaine transition possible entre ces différentes conceptions, selon une trajectoire téléologique finissant avec une société internationale à la Kant. Toutefois, si on pose l'hypothèse qu'une transition positive peut se faire, on pose théoriquement par le même fait la possibilité d'une régression.

Dans ce travail, nous soutiendrons que non seulement cette régression ou modification de la conceptualisation des Relations Internationales pour réintégrer les limites d'un État de Nature hobbesien est possible, mais également qu'elle s'est faite en partie avec les discours américains entourant l'invasion en Irak en mars 2003. Dès le lendemain des attentats du 11 septembre 2001, on remarque chez les Américains un langage qui se rapproche de plus en plus d'une logique hobbesienne. Cette conceptualisation culminera dans les mois précédant l'intervention américaine en Irak.

Nous découvrirons aussi que contrairement à ce que le président George W. Bush a soutenu, il n'était pas inévitable d'analyser les attentats terroristes et la situation en Irak à l'aide d'une logique hobbesienne. Nous présenterons en effet certains cadres d'analyse alternatifs, c'est-à-dire d'autres optiques qui auraient pu porter à comprendre les événements du 11 septembre 2001 différemment (par exemple, selon une logique lockéenne).

Afin de pouvoir démontrer qu'une logique d'État de Nature hobbesienne est présente dans les discours américains post 11 septembre et pré-Irak, il nous faut d'abord examiner ce concept en profondeur et exposer ses caractéristiques. C'est en comprenant à fond ce qu'un État de Nature implique qu'il sera possible de voir que c'est bel et bien ce genre de raisonnement qui est à l'œuvre dans les discours américains.

Pour ce faire, nous étudierons en premier lieu le contexte dans lequel l'État de Nature a été élaboré. Cette manœuvre permettra de mieux comprendre les inférences qui sont à la base de l'État de Nature, tout comme les contraintes conceptuelles qui découlent de son application.

Origine contextuelle de l'État de Nature

Afin de bien comprendre l'impact de l'État de Nature hobbesien, il est important de considérer l'époque dans laquelle cette théorie a été élaborée. Malgré le fait que c'est un concept qui s'est d'abord voulu une abstraction, il faut reconnaître qu'il s'est avéré un outil assez répandu de compréhension (concrète) du politique. Ainsi, il est nécessaire d'étudier la situation qui a influencé la conceptualisation de l'État de Nature, ce qui permettra de mieux saisir les affirmations implicites qui sous-tendent l'analyse des relations internationales selon des principes hobbesiens.

Comme bien d'autres choses, la naissance des Sciences Humaines en tant que « science » empirique, de même que des nombreuses conceptualisations de l'État de Nature, coïncident toutes plus ou moins directement avec la découverte du « nouveau monde », et des conséquences de celle-ci. Plusieurs auteurs soutiennent que la rencontre avec les Amérindiens a eu une influence particulière dans les développements théoriques que nous avons hérité de cette époque.³²

³² Au sujet de la rencontre des Européens avec l'Amérique et de ses effets théoriques, voir entre autres Anthony PAGDEN; *European Encounters With the New World*, Yale University Press, New Haven & London, 1993; Tzvetan TODOROV (translated by Richard Howard); *The Conquest of America: The Question of the Other*, University of Oklahoma Press, 1999 ; Mark B. SALTER; *Barbarians & Civilization in International Relations*, Pluto Press, London, 2002; « Intimate Indians », dans Naeem INAYATULLAH et David L. BLANEY; *International Relations and the Problem of Difference*, Routledge New York, 2004, pp. 47-92. Toutefois, pour notre travail, nous nous concentrerons surtout sur les écrits de Beate JAHN, puisqu'elle traite directement de l'État de Nature: Beate JAHN; « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (juillet 1999) pp. 411-434 et Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, Palgrave, Hampshire UK, 2000

Mais, avant de pouvoir saisir adéquatement le lien entre l'État de Nature et la découverte du nouveau monde, il faut traiter d'un autre concept clé dans la théorie post-coloniale, la question de « l'Autre », car les Européens, en débarquant en Amérique, étaient bel et bien en présence d'étrangers, « d'autres » qui ne ressemblaient en rien aux hommes qu'ils étaient « habitués » de rencontrer.

Principes d'inclusion/exclusion identitaire

Le travail intellectuel, depuis au moins le siècle des lumières et incluant les sciences pures, est basé sur les principes binaires d'inclusion et d'exclusion.³³ L'analyse des objets permet de les diviser en catégories, donc de les comprendre et les juger selon ce qu'ils sont et ce qu'ils ne sont pas. Inévitablement, lorsque cette pratique est transposée dans les Sciences Sociales, les oppositions qui sont créées, souvent de façon subjective, déforment les objets sociaux en les restreignant à un ensemble particulier de caractéristiques qu'on a choisi pour les définir. De plus, le *processus* par lequel on catégorise des réalités sociales est souvent oublié, ce qui mène l'objet décrit à être associé « naturellement » à la description qu'on en a fait. On dit donc que cet objet devient « essentialisé »³⁴, c'est-à-dire qu'on considère son « nom » comme étant sa « nature », plutôt que le résultat d'une tentative de compréhension.³⁵

En politique, par exemple, « l'autre » est représenté comme un exclu, et un marginalisé, il est « ce que nous ne sommes pas ».³⁶ Selon E. Fuat Keyman, la discipline des Relations Internationales repose sur la croyance que l'on peut comprendre l'autre selon l'accumulation d'informations dites « empiriques ». Cette croyance est erronée et réduit l'autre à une

³³ E. Fuat KEYMAN, *Globalization, State, Identity/ Difference: Toward a Critical Social Theory of International Relations*, p. 10-11

³⁴ Voir Michael V. BHATTIA; « Fighting words : naming terrorists, bandits, rebels and other violent actors » in. *Third World Quarterly* 26:1 (2005), p. 8

³⁵ E. Fuat KEYMAN, op. cit., p. 9

³⁶ Ibid., p. 11

construction empiriquement et culturellement biaisée.³⁷ L'étude de l'autre est composée de faits faussement objectifs, et mène à l'essentialisme culturel, ce qui se traduit dans le discours par une dichotomie entre la modernité occidentale et la tradition orientale.³⁸ L'auteur affirme que « the other then becomes defined with respect to what it is *not* rather than what it *is* ». ³⁹ Ainsi, l'Autre devient une projection négative du Soi, les Occidentaux s'identifiant à travers lui (bref, en opposition avec lui) comme un sujet « rationnel » civilisé privilégié.⁴⁰

Découverte et invention de « l'autre » en Amérique

La relation dichotomique péjorative entre le Soi et l'Autre exposée plus haut a joué un rôle primordial dans le développement de la théorie politique entourant la découverte de l'Amérique. Cette réalité a non seulement influencé le développement du concept de l'État de Nature comme tel, mais c'est également justement en *concevant* l'Amérique *comme* un État de Nature qu'on a solidifié notre compréhension politique de *l'Autre*, essentielle au développement des Sciences Sociales. Il faut donc s'interroger sur les effets conceptuels de l'arrivée en Amérique pour les Européens et l'influence de cette rencontre sur la pensée politique « moderne ».

Lorsque les explorateurs européens se sont retrouvés devant des individus complètement différents de ce qu'ils connaissaient jusque là, les Amérindiens n'étant ni chrétiens, ni des gens ayant directement renoncé au christianisme et combattu celui-ci, il était en premier lieu impossible pour les explorateurs de *comprendre* qui étaient ces hommes selon leur encadrement conceptuel habituel, dicté par l'analyse chrétienne du monde. S'il était évident que le peuple de l'Amérique était « barbare » ou « sauvage », il ne l'était néanmoins pas selon la

³⁷ Ibid., p. 159

³⁸ Ibid., p. 161-162, voir également Edward SAID; *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, Éditions du seuil, Paris, 1980

³⁹ E. Fuat KEYMAN, *Globalization, State, Identity/ Difference: Toward a Critical Social Theory of International Relations*, p. 162, c'est nous qui soulignons.

⁴⁰ Au sujet de la relation entre l'Occidental et l'Oriental, Voir Edward SAID; *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, Éditions du seuil, Paris, 1980

délimitation spatiale entre l'interne et l'externe au centre de la caractérisation chrétienne du Barbare qui régnait à l'époque.⁴¹

Une telle découverte, qui souleva même la question à savoir si les Autochtones étaient des hommes ou des animaux, ceux-ci étant souvent décrits de façon analogue aux monstres mythiques de l'époque,⁴² nécessitait une explication nouvelle, qui contribua à changer la perception de l'évolution historique humaine, puisqu'elle nécessitait une réarticulation temporelle de l'histoire politique mondiale pour y inclure et donner un sens à ces nouveaux acteurs.⁴³

À des fins d'abord pratiques, les indigènes ne cadrant pas avec les catégories légales (loi de l'État) ou théologiques (loi chrétienne) des explorateurs, ces derniers furent contraints de les analyser selon la loi *naturelle*, afin de déterminer si ceux-ci avaient des droits « légaux » sur leur territoire, en vertu de leur condition.⁴⁴ Les explorateurs s'inspirèrent ici d'Aristote, en appliquant son concept d'état de servitude naturelle, les Amérindiens ne possédant pas la raison nécessaire pour se gouverner eux-mêmes, selon l'évaluation de leurs mœurs communes et sociales, et n'étant donc *pas civilisés* selon les standards culturels de l'époque.⁴⁵ Ainsi, les Européens étaient non seulement dans leur droit, mais, à la limite, dans leur devoir de civiliser les Amérindiens, et justifièrent ainsi la conquête et la colonisation subséquente du nouveau monde.

⁴¹ En effet, en termes classiques, le barbare est « autre » au sens spatial : « The space of the barbarian illustrates the limite of the political community – the figure of the barbarian [...] acts as the 'constitutive outside' of the *polis* », Mark B. SALTER; *Barbarians & Civilization in International Relations*, p. 4. Toutefois, comme Jahn l'expliquera, cet « autre » amérindien devait être défini d'une nouvelle façon, puisqu'il « n'existait pas » dans l'image géopolitique chrétienne que s'étaient faite les Européens. Nous verrons que le moyen trouvé fut d'inclure une analyse temporelle de l'autre, donc de comprendre le peuple amérindien comme un autre « *arriéré* », en plus d'un être « externe ». Ainsi, en plus d'être « autre » comme n'importe quel barbare, l'Amérindien est « plus jeune », ce qui n'était pas le cas avec les barbares que l'Europe connaissait déjà. C'est ce qui marque selon nous le début de la fusion entre la spatialité et la temporalité, qui viendra influencer Hobbes dans la conceptualisation de l'État de Nature.

⁴² Mark B. SALTER; *Barbarians & Civilization in International Relations*, p. 20

⁴³ Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations: The Invention of the State of Nature*, p. 43-45

⁴⁴ Ibid., p. 43-45, 51-52

⁴⁵ Ibid., p. 52-63

Il est nécessaire de noter que cette définition des Autochtones en tant que barbares ou sauvages « primitifs » menait, au-delà des considérations fonctionnelles de civilisation, à une autre question métaphysique : pourquoi Dieu aurait-il fait des hommes différents qui ne possèderaient pas la raison naturelle de l'homme ? Deux réponses complémentaires furent données à cette question : d'abord, les Amérindiens seraient issus d'une génération « plus jeune », et demeureraient encore dans l'État de Nature, ou encore ils auraient été « pervertis » par un enseignement erroné.⁴⁶ Ce qu'on remarque dans ces deux propositions, c'est une coexistence temporelle de deux différents « instants » du développement humain. Alors que concrètement et littéralement, les Amérindiens et les Européens partageaient la même époque, les premiers n'en étaient pas moins vus comme des êtres existants dans « le passé » :

[...] in all cases the Amerindians are placed in a different historical time from the Europeans despite the fact that they were, of course, living at exactly the same time as the European observers. Thus, the discovery and particular placement of the Amerindian communities on that time scale provided the Europeans with a concrete second point beyond their own societies. They could now draw a line between those two fixed points [...] and extend this line into the future as well as into the past.⁴⁷

Ainsi, quelle que soit l'explication « véritable » de l'existence des Amérindiens, les deux hypothèses susmentionnées mènent à un même résultat pratique : tous étaient d'accord qu'il existait une *hiérarchie* à la fois normative et temporelle entre les autochtones et les occidentaux, due à leurs « niveaux » discordants (et coexistants) de « civilisation ».⁴⁸ De cette constatation découle la croyance qu'il était non seulement possible, mais aussi dans le devoir des Européens d'assimiler (et d'éduquer) les peuples primitifs pour les apporter au même niveau de civilisation dont les explorateurs jouissaient.⁴⁹ Implicitement, donc, les « Occidentaux » ont endoctriné

⁴⁶ Beate JAHN; « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (Juillet 1999) p. 415

⁴⁷ Ibid., p. 423

⁴⁸ Ibid., p. 415

⁴⁹ Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, p. 67-69

l'idée qu'une évolution historique d'un état (de nature) à un autre (civilisé) était à la fois *réalisable* et *souhaitable*. De plus, c'est en associant le « barbare » au « moins évolué » (donc à celui *temporellement* autre) que l'élément chronopolitique fut associé à la distinction entre civilisé et barbare. En couplant cette nuance conceptuelle apportée au terme de barbare à la contextualisation théorique de l'État de Nature, on peut comprendre le lien intime entre la temporalité et la logique hobbesienne.

Selon une autre approche, mais toujours dans les mêmes lignes, Inayatullah et Blaney présentent le lien entre la spatialité et la temporalité de l'époque comme deux moyens qui ont été utilisés pour institutionnaliser et contrôler la différence de façon théorique. D'une part, la conceptualisation hobbesienne d'un Léviathan qui assurerait l'ordre a servi à calmer le problème des différences horizontales – particulièrement en ce qui concerne les nombreuses guerres de religions en Europe. D'autre part, l'hierarchisation temporelle, quant à elle, aurait servi à consolider le problème de la différence verticale – notamment entre les colons européens et la population indigène.⁵⁰

Bien que leur analyse diverge un peu de la nôtre, ces deux auteurs exposent une façon intéressante de cerner le lien entre une analyse spatio-temporelle de la politique, qui dépendrait intimement d'une conceptualisation particulière de l'Autre, et le problème propre à l'époque de Hobbes et des explorateurs. Ils offrent donc un argument contextuel qui vient compléter le notre.

Effet pour les Sciences Sociales

Le débat de l'Autre indigène en Amérique, au départ quand même assez situationnel et aux implications (à la base) pratiques, est néanmoins à l'origine d'un changement conceptuel fondamental dans les Sciences Humaines. En effet, que les Amérindiens soient *moins* évolués ou

⁵⁰ Naeem INAYATULLAH et David L. BLANEY; *International Relations and the Problem of Difference*, pp. 1-91

aient *mal* évolué, il en demeurait que leur découverte entraînait une conception à la fois *historique*, *évolutive* et *téléologique* de l'histoire humaine et du développement de la civilisation.⁵¹ Pour la première fois, les théoriciens étaient capables d'identifier deux « étapes » du développement humain, et s'en servirent pour tracer une ligne directe entre les deux, se basant sur l'extension de celle-ci pour inférer à la fois sur le passé et sur le futur de la civilisation.⁵²

La découverte de l'Amérique est donc à la source de l'introduction du concept d'une différenciation *temporelle* avec l'Autre, c'est-à-dire une relation *hiérarchique*, selon laquelle il est possible de situer dans *l'espace* une différenciation normative du soi et de l'autre, basée sur une légitimité ontologique, soit la réalité de l'existence de peuples moins avancés.

Ces conceptualisations épistémologiques et ontologiques ont donc contribué d'un point de vue théorique à une perception de « l'autre » *spatiale* (des autochtones des nouveaux continents) biaisée, et inspirée de l'opposition dichotomique temporelle entre l'État de Nature et le Commonwealth, qui se traduit alors par la distinction fondamentale entre barbare et civilisé, le barbare étant « l'autre » *temporel*.

Ces considérations complémentaires du temps et de l'espace comprises dans le concept de l'État de Nature hobbesien sont au centre de la logique fonctionnelle et conceptuelle que nous voulons maintenant exposer. Puis, nous verrons plus tard comment cette logique influence le discours américain post 11 septembre et pré Irak.

L'État de Nature : définition et conceptualisation

Le concept de l'État de Nature en soi est apparu au départ dans de nombreux ouvrages de pensée politique. On retrouve une version quelconque du concept de l'état de nature et de la

⁵¹ Ibid., p. 95

⁵² Beate JAHN; « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (Juillet 1999) p. 423

loi naturelle notamment chez Hobbes, Locke, Rousseau, Tocqueville, Smith, Kant et plusieurs autres. Les théoriciens ont eu recours à une image d'un homme pré-politique, afin de comprendre qu'est-ce qui aurait motivé ou entraîné les hommes à créer des relations de pouvoir entre eux. En ce faisant (et pour ce faire), on a cherché à comprendre la « nature » de l'homme, donc son état « avant » le politique.

Épistémologiquement, l'époque de la plupart des théorisations coïncidant avec le siècle des lumières et la « positivisation » de la science, les philosophes ont cru que c'est en étudiant et en comprenant l'origine de l'histoire humaine qu'ils pourraient éclairer plusieurs questions sur la nature de la politique moderne, dont ce qui poussait l'homme à la créer, et quelles étaient les caractéristiques principales des relations de pouvoir.⁵³

Évidemment, la conceptualisation de l'État de Nature chez ces nombreux théoriciens n'est pas identique. Il existe en effet plusieurs différentes caractérisations de la nature humaine pure, dont la plus simpliste repose dans l'opposition entre « bonne » ou « mauvaise ». C'est au sein de ce débat, en grande partie métaphysique et normatif⁵⁴, que se situe la conceptualisation de Thomas Hobbes telle que décrite dans *Le Léviathan*, ouvrage de philosophie publié en 1651. Il est important de se pencher sur l'apport de Hobbes en particulier, car l'idée d'une « logique hobbesienne » a été retenue de façon centrale dans le développement de la Théorie en Relations Internationales.

⁵³ Notons qu'ici, l'utilisation du terme « homme » comme sujet est intentionnée. Nous reconnaissons que les théoriciens classiques pensaient inclure l'ensemble de l'humanité dans ce terme, ou encore croyaient peut-être que seuls les hommes étaient des « animaux politiques », nous souhaitons poser un bémol sur l'utilisation de ce désignatif. En effet, il existe plusieurs critiques selon lesquelles l'évaluation du politique aurait été erronée par le fait qu'elle ne considérait pas l'aspect féminin de l'état de nature, et bien que celles-ci ne fassent pas l'objet de ce travail, nous souhaitons souligner cet aspect de la question. Dario BATTISTELLA; *Théories des Relations Internationales*, p. 243-245. Plus précisément, voir à ce sujet, J. Ann TICKNER; *Gender in International Relations; Feminist Perspectives on Achieving Global Security*, Columbia University Press, New York, 1992, pp. 46-50 et J. Ann TICKNER; *Gendering World Politics; Issues and Approaches in the Post-Cold War Era*, Columbia University Press, New York, 2001, pp. 51-52

⁵⁴ Albert BALZ; « The State of Nature and the Social Sciences » in. *The Journal of Philosophy*, Vol. 34, No. 19 (Sept. 16, 1937), p. 506

L'utilisation de la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature à la base de la discipline révèle l'importance pour la théorisation politique moderne des écrits de Hobbes. En se basant sur ceux-ci, les débuts de la Théorie en Relation Internationale ont priorisé certaines données plutôt que d'autres, de même qu'une façon particulière de percevoir le monde; c'est la conceptualisation hobbesienne qui a guidé en un certain sens, comment la tradition Réaliste a interprété les Relations Internationales.

Ainsi, pour mieux saisir l'impact qu'a eu l'importance centrale de l'État de Nature hobbesien pour la théorie internationale moderne, il est primordial d'étudier les données que ce concept implique. Afin de « déconstruire », en un certain sens, l'État de Nature hobbesien et d'identifier clairement sa logique, il est nécessaire de garder en tête une évaluation critique des conditions historiques de son élaboration. En effet, la contextualisation de la découverte de l'Amérique que nous avons présentée plus haut a permis de cerner l'origine de la logique de l'État de Nature.

De plus, il est important de saisir l'essentiel de la logique hobbesienne telle qu'elle l'a été interprétée par les théoriciens modernes. En tenant compte de l'époque précise de l'élaboration de l'État de Nature, nous allons d'abord définir de façon plus explicite ce qu'est l'État de Nature hobbesien, pour ensuite démontrer l'existence de quelques inférences générales implicites dans cette conceptualisation du politique, qui formeront ce qui sera nommé la « logique hobbesienne ».

L'État de Nature selon Hobbes

Hobbes décrit les hommes a-politiques comme étant à la fois égoïstes et violents, mais surtout égaux en capacités, au sens où tous possèdent en théorie les mêmes faiblesses et les mêmes limites.⁵⁵ Selon lui, par exemple, bien qu'un homme soit physiquement plus fort que

⁵⁵ Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 98-104

d'autres, cette force ne peut le protéger à elle seule, car il peut quand même être victime de violence inattendue, soit lors de son sommeil⁵⁶, ou en raison d'une alliance temporaire contre lui entre deux autres hommes. Cette condition de vulnérabilité commune et irrémédiable fait donc de l'État de Nature un univers où tous sont littéralement menacés par tous d'une mort violente, et où personne n'est assuré la sécurité contre son voisin. Cet état d'insécurité constante rend la vie des hommes « solitary, poor, nasty, brutish, and short ».⁵⁷

La situation de danger omniprésente de l'État de Nature, dans laquelle aucun développement industriel ne peut avoir lieu, est si insupportable que face à la menace d'une mort brutale et pour assurer leur sécurité⁵⁸, les hommes entrent dans des relations politiques, par le biais d'un contrat social, où ils abandonnent leur droit à la liberté, en échange d'une protection apportée par un souverain (le Léviathan) à qui tous font le même contrat. Ce passage du désordre anarchique de l'État de Nature à l'ordre hiérarchique du Commonwealth est donc selon Hobbes à la base de la genèse du politique.

Ajoutons également que d'après ce dernier, crucialement, il était possible pour l'homme de transcender l'État de Nature de façon définitive. Sur ce point, il est beaucoup plus optimiste que Thucydide, en affirmant que si on parvient à *conscientiser* les hommes « sortis » de l'État de Nature à la *possibilité* de la menace et du danger, ceux-ci auront tendance à comprendre l'importance de se soumettre au Léviathan et d'échapper à l'État de Nature, même s'ils ne l'ont pas vécu eux même. Comme l'explique Ahrens Dorf :

Hobbes's belief that the threat of anarchy can be overcome *once and for all* is based, then, on his contention that the experience of insecurity

⁵⁶ À ce sujet, voir Benedictus de SPINOZA; « Tractatus Politicus III, ii » in. *Spinoza, The Political Works*, édité par A. G. WERNHAM, Clarendon Press, Oxford, 1965 (tel que cité dans Hedley BULL; ; « Hobbes and the International Anarchy », in. *Social Research* 48:4 (Hivers 1981) p. 734)

⁵⁷ Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 100

⁵⁸ Pour une discussion sur l'importance de la conscience de la mort violente Hobbes, voir Peter J. AHRENSDORF; « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the Problem of Anarchy », in. *The American Political Science Review* 94:3 (septembre 2000), pp. 579-593

inspires in humans a rational fear of death, weakens the vanity and love of honor that can lead them to despise death, and teaches them to support the state whose primary aim is to avoid anarchy at all costs.⁵⁹

On voit donc bien ici l'idée du processus, mais surtout du processus « positif » au sens normatif de « souhaitable » chez Hobbes. Il s'en suit que sa conceptualisation implique d'emblée une dichotomie normative : l'anarchie désagréable, et l'état de paix préférable. De plus il est conceptuellement impossible de ne pas déduire une notion d'évolution de cette idée d'un contrat social.⁶⁰ Malgré les objections théoriques apportées à Hobbes par rapport à la faisabilité réelle d'un « contrat social » à partir de l'État de Nature,⁶¹ il ne s'en suit pas moins que pour comprendre et concevoir un processus qui passe d'un état anarchique négatif à un état calme positif, le lecteur doit faire usage d'une image évolutive conceptuelle. Peu importe si c'est un état théorique ou concret, la question du « où » se situerait dans le temps et dans l'espace « l'État de Nature » (ou la réalité qui lui ressemblerait le plus), ne peut échapper aux esprits qui tentent de comprendre la conceptualisation de Hobbes. Ce que la définition hobbesienne de l'État de Nature rend possible, donc, c'est la normalisation d'une façon particulière d'analyser le monde, qui comprend des notions de spatialité et de temporalité, que nous verrons de façon détaillée plus tard.

L'analogie internationale

Quand on parle de « l'analogie » de l'État de Nature, on parle de l'interprétation qui en a été faite pour mieux comprendre la sphère internationale. Certains ont prétendu que

⁵⁹ Peter J. AHRENSDORF; « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the Problem of Anarchy », in. *The American Political Science Review* 94:3 (septembre 2000), p. 583, c'est nous qui soulignons.

⁶⁰ « Hobbes's political theory entails a journey from the state of nature to the state of society, from a state of war to a state of peace. », A. Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006) p. 319, c'est nous qui soulignons

⁶¹ Voir par exemple Hedley BULL; « Hobbes and the International Anarchy », in. *Social Research* 48:4 (Hivers 1981) p. 731; Robert GRAFSTEIN, « The Significance of Modern State of Nature Theory », in. *Polity*, Vol. 19, No. 4 (Summer 1987), p. 535, Charles Edward MERRIAM, « Hobbes's Doctrine of the State of Nature », in. *Proceedings of the American Political Science Association*, Vol. 3, Third Annual Meeting. 1906, p. 153-155 et Jean-François THIBAUT; « L'État de Nature », in. *Le "lieu commun" de la pensée politique moderne : entre mais dans la théorie politique et la théorie internationale*, chapitre 2

« l'environnement » dans lequel oeuvrent les États représente un état de guerre similaire à celui décrit par Hobbes. On peut dire que cette équivalence entre « l'État de Nature » et « l'International » tire ses origines d'une brève citation du Léviathan⁶² :

But though there had never been any time, wherein particular men were in a condition of war one against another; yet in all times, kings, and persons of sovereign authority, because of their independency, are in continual jealousies, and in the state and posture of gladiators; having their weapons pointing, and their eyes fixed on one another; that is, their forts, garrisons, and guns upon the frontiers of their kingdoms; and continual spies upon their neighbours [sic]; which is a posture of war.⁶³

Pourtant, malgré la facilité à identifier ces « kings and persons of sovereign authority » au Léviathan étatique hobbesien, il faudrait se garder d'y voir une équivalence totale entre l'État de Nature et l'espace international. Comme l'ajoute Hobbes :

But because they uphold thereby, the industry of their subjects; there does not follow from it, that misery, which accompanies the liberty of particular men.⁶⁴

Les objections sur la justesse de l'analogie entre le domestique et l'international qui viennent s'ajouter à celle de Hobbes sont donc nombreuses.⁶⁵ Elles reposent sur deux distinctions clés entre les États dans l'espace interétatique, et les hommes dans l'État de Nature, soit la *condition* et la *nature* distinctes des différents acteurs.

Hobbes a déjà touché la question de la condition, en affirmant que contrairement à l'État de Nature, l'anarchie présente dans la sphère internationale n'est pas insupportable pour les États.⁶⁶ Il parvient à y *exister*, par exemple, l'industrie et la créativité (en raison de la stabilité interne apportée par les Léviathans)⁶⁷, alors que ce n'était pas le cas pour la vie solitaire des

⁶² Hedley BULL; « Hobbes and the International Anarchy », in. *Social Research* 48:4 (Hivers 1981) p. 720

⁶³ Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 101

⁶⁴ Ibid.

⁶⁵ Voir Hedley Bull, *The Anarchical Society: A Study of Order In World Politics*, p. 44-49 et Mark Heller; « The Use & Abuse of Hobbes : The State of Nature in International Relations », in. *Polity*, Vol. 13, No. 1, (Autumn 1980), pp. 21-32

⁶⁶ Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations: from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006), p. 315

⁶⁷ Hedley BULL; « Hobbes and the International Anarchy », in. *Social Research* 48:4 (Hivers 1981), p. 727

hommes dans l'État de Nature. De plus, bien que la guerre soit une possibilité, les États ne vivent toutefois pas dans une situation de violence perpétuelle,⁶⁸ puisque leur longévité relative leur permet de transcender l'anarchie qui découlait de l'aspect mortel des hommes pré-politiques.⁶⁹

Le fait que les États puissent assurer une certaine stabilité touche la question des différences au niveau de la nature des acteurs : alors que pour l'homme dans l'État de Nature, le contrat social est *nécessaire à sa survie*, un contrat similaire dans la sphère internationale où l'État renoncerait à sa souveraineté équivaudrait essentiellement *à la fin de son existence* en tant qu'État.⁷⁰

Enfin, toujours dans la question de la « nature » des acteurs, il existe une différence fondamentale entre l'évaluation faite par Hobbes de l'égalité théorique des hommes et celle des États. Alors qu'on considère les hommes conceptuellement égaux en capacités, puisqu'ils sont tous aussi vulnérables les uns que les autres⁷¹, étant tous menacés d'une mort violente, les États, quand à eux, sont relativement immortels, et ont donc des disparités plus significatives en terme de capacités, c'est-à-dire que leur différents attributs (ressource naturelle, économie, etc.) sont plus importants, puisqu'ils ne sont pas tous en danger de façon égale.⁷²

Malgré ces nombreuses objections que nous venons de relever, il existe néanmoins un lien assez fort entre les écrits de Hobbes et ceux de la tradition réaliste. Que l'analogie ait été fautive (comme plusieurs auteurs l'affirment) ou non, il demeure que c'est un outil d'analyse des relations internationales qui a été utilisé. Donc, bien que le lien entre l'anarchie internationale et

⁶⁸ Hedley Bull; *The Anarchical Society: A Study of Order In World Politics*, op. cit., p. 44-47

⁶⁹ Michael C. WILLIAMS, « Hobbes and International Relations: A Reconsideration », in. *International Organizations* 50:2 (printemps 1996), p. 227

⁷⁰ A. Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006), p. 316

⁷¹ Hedley BULL; « Hobbes and the International Anarchy », in. *Social Research* 48:4 (Hivers 1981), p. 733

⁷² Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006), p. 316

le désordre de l'État de Nature ne soit peut-être pas théoriquement correct, il n'en est pas moins central à l'histoire de la compréhension des réalités internationales.⁷³

Lorsque la dichotomie entre l'État de Nature et le Commonwealth a été transposée à la sphère internationale, notamment par la tradition réaliste, les éléments implicites du concept de l'État de Nature hobbesien (soit la distinction entre l'ordre et le désordre, de même que la transition hypothétique qui les lie) ont pris une importance théorique particulière. En effet, en concevant l'espace « entre » les États comme un exemple du chaos de l'État de Nature, des gens comme Hans J. Morgenthau, E. H. Carr, Kenneth Waltz, leurs contemporains et même certaines de leurs critiques ont « standardisé » une façon de concevoir l'international; la dichotomie de l'Ordre et le Désordre est désormais affiliée à l'Intérieur et l'Extérieur de l'État (on donne donc une limite « physique » à l'anarchie), et la notion d'une transition évolutive, quoique beaucoup moins popularisée, viendra se rattacher à l'hierarchie entre les peuples (donc à la distinction Barbare/Civilisé, qui est elle-même liée au désordre de l'État de Nature et à l'ordre du Commonwealth).

Toutefois, comme l'analogie entre l'espace international et l'État de Nature hobbesien n'est pas poussée jusqu'à sa finalité logique, étant donné les disparités entre la nature et la condition des acteurs, il s'en suit qu'une logique « hobbesienne » en Relations Internationales obscurcit l'aspect progressiste qui existe chez l'auteur. Ainsi, lorsqu'on fait référence à ce genre de logique, et l'anarchie qui en découle, les écrits de Hobbes subissent une certaine distorsion,

⁷³ Michael C. WILLIAMS, « Hobbes and International Relations: A Reconsideration », in. *International Organizations* 50:2 (printemps 1996), p.222-224 et Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (juin 2006), p. 316, pp. 305-307

qui ne permet pas de voir l'aspect d'abord téléologique intrinsèque au passage de l'État de Nature au Commonwealth.⁷⁴

Logique de l'État de Nature : Hobbes et ses interprètes

Comme il a été mentionné, l'État de Nature hobbesien repose sur un certain nombre d'affirmations particulières, c'est-à-dire des façons précises de voir la réalité, qui forment ce qu'on appelle la « logique » de l'État de Nature. Lorsque l'on parle d'une logique hobbesienne de l'État de Nature, on y inclut non seulement les conditions primaires qui rendent une conceptualisation particulière possible, mais également les affirmations qui peuvent découler de l'application du concept en question. Pour l'exprimer de façon plus simple, on peut dire que l'État de Nature hobbesien repose sur une façon particulière de *filtrer* l'analyse du monde, et permet, en retour, de le comprendre dans une optique précise.

Entre autres, l'opposition entre l'Ordre et le Désordre, que l'on identifiera comme une logique *spatiale*, en raison de son association avec des frontières physiques, ainsi que la division hiérarchique des peuples selon leur stade d'évolution (et l'idée d'une transition entre ces deux états), qui relèvent d'une logique *temporelle*, nous permettent tous de mieux saisir exactement ce qu'implique l'idée hobbesienne de l'État de Nature et son application à la réalité internationale. Plus précisément, c'est à l'aide de « l'emplacement » conceptuel d'un État de Nature hobbesien qu'on a cimenté de façon épistémologique l'ontologie qui découle des écrits de Hobbes.

Les deux éléments de la logique inhérente à l'État de Nature sur lesquelles nous voulons nous concentrer ici sont donc les conceptualisations de la spatialité et de la temporalité qui y

⁷⁴ Cette interprétation explique bien la différence entre une logique « dite » hobbesienne et une logique « propre » à Hobbes que nous avons mentionné plus tôt. Nous soutenons dans ce travail que malgré l'insistance réaliste sur un aspect plutôt qu'un autre de l'apport de Hobbes (ce qui découle de l'adaptation théorique de celui-ci à l'international – en fait, il était *nécessaire* de modifier l'apport théorique de Hobbes pour permettre d'appliquer l'auteur à l'espace inter-étatique et justifier l'argumentation réaliste), le fait même de parler en termes plus ou moins « hobbesiens » implique un jugement spatio-temporel qui est loin d'être sans conséquence.

sont comprises. Traditionnellement en Relations Internationales, on réfère à une condition « spatiale » lorsqu'on se représente le monde comme étant structuré d'unités égales (horizontales) figées dans le temps (l'importance accordée entre l'holisme et l'individualisme varie cependant d'un auteur à l'autre). La « temporalité », elle, suppose à la fois une évolution idéelle universelle et une hiérarchie (verticale) entre les unités, selon l'endroit où elles se trouvent sur une trajectoire d'évolution positive.⁷⁵

Généralement, Hobbes est considéré par la littérature comme étant un émissaire de la spatialité, l'État de Nature se voulant une abstraction atemporelle, dont les effets sont constants au travers des siècles.⁷⁶ C'est sur cette façon de percevoir l'anarchie internationale comme un état de guerre que se basent plusieurs théories réalistes, une pratique que Richard Ashley nommera « anarchy problematique ».⁷⁷

Toutefois, nous soutenons que la théorie de Hobbes ne peut être vue uniquement comme une manifestation de la spatialité. Ceci reviendrait à ignorer complètement un aspect crucial de sa construction. Le contexte étudié plus haut dans lequel l'État de Nature hobbesien fut élaboré, c'est-à-dire la découverte du nouveau monde et les répercussions que cette expérience a eu pour l'Europe, soulève une nécessité de comprendre les raisons qui ont poussé Hobbes à élaborer sa théorisation, de même que les conséquences concrètes que celui-ci a eu sur la politique mondiale. En bref, en raison de son historique, l'État de Nature lie irrévocablement la structure à l'hiérarchie, laquelle ne peut être interprétée autrement qu'avec une notion d'évolution.

⁷⁵ R.B.J. WALKER; *Inside/Outside: International Relations as Political Theory*, Cambridge University Press, Cambridge UK, 1993, pp. 6-14

⁷⁶ Ibid., p. 43

⁷⁷ Richard K. ASHLEY; « Untying the Sovereign State : A Double Reading of the Anarchy Problematique » in. *Millennium : Journal of International Studies* 17:2 (1988), pp. 227-262

Nous proposons maintenant de traiter des logiques de l'État de Nature hobbesien, à la fois dans les affirmations qui émanent directement des écrits de Hobbes, et dans la façon dont cette logique a été comprise au niveau international. Nous exposerons dans les quelques pages suivantes les éléments de spatialité et de temporalité, afin de démontrer comment celles-ci sont indissociables l'une de l'autre dans la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature.

Logique spatiale

Une logique dite « spatiale » s'associe principalement à une perception horizontale des relations internationales, en raison de son caractère souvent « stagnant » (donc non-évolutif). Les raisons de cette stagnation varient selon différents auteurs. Par exemple, alors que pour Morgenthau elle sera issue de la nature des acteurs (par extension de la nature humaine),⁷⁸ Waltz l'attribuera plutôt à la structure systémique que forme l'ensemble des acteurs.⁷⁹

Cette distinction entre l'holisme et l'individualisme, malgré les nuances qui en découlent, fini quand même par présenter une vision « spatiale », et « stagnante » des relations internationales, que ce résultat ait été obtenu en « raison » de la nature des acteurs ou de la structure dans laquelle ils évoluent. Ainsi, quelle que soit l'explication du caractère horizontal

⁷⁸ Nous déduisons cette analyse de deux éléments clés de l'argumentation de Morgenthau. D'abord, lorsque celui-ci affirme que la politique est régie par des lois issues de la nature humaine, puis plus tard identifie « les intérêts définis en terme de pouvoir » comme l'objectif principal des chefs d'États, on peut tracer un lien entre l'acteur Étatique et l'homme dans l'État de Nature, qui, tous deux en raison de la « nature humaine », sont obligés de bâtir et augmenter leur pouvoir afin d'assurer leur sécurité. Cette nécessité nous mène au deuxième aspect de Morgenthau lié à Hobbes, soit la notion de la possession du pouvoir comme moyen de se défendre. Hans J. MORGENTHAU; *Politics Among Nations: The Struggle for Power and Peace*, chapitres 1 et 3, pp. 3-14 et pp. 25-35. (Évidemment, il a été vu dans notre commentaire sur l'analogie réaliste que l'accumulation du pouvoir ne permettait pas à l'homme dans l'État de Nature d'assurer sa sécurité de manière satisfaisante. Pourtant, comme l'État permet une certaine stabilité, le pouvoir se révèle un outil efficace pour assurer la sécurité. Ainsi, bien que l'analogie ne puisse se faire jusqu'au bout, il est indéniable qu'il existe des éléments « hobbesiens » dans la théorisation de Morgenthau.)

⁷⁹ Pour Kenneth Waltz, le système international est fondamentalement anarchique et décentralisé. La co-existence de plusieurs États forme malgré eux un système qui possède ses lois propres. Ceci crée des habitudes particulières : « Patterns of behavior nevertheless emerge, and they derive from the structural constraints of the system ». Quant aux acteurs comme tels, Waltz les voit comme des « like-units », semblables dans leur fonction, sinon dans leurs capacités. Kenneth N. WALTZ; *Theory of International Politics*, chapitre 5, pp. 79-101. Cette analyse peut être démentie par l'approche de Hobbes (voir Michael C. WILLIAMS, « Hobbes and International Relations: A Reconsideration », in. *International Organizations* 50:2 (Printemps 1996) p. 223), puisque la distinction faite par celui-ci entre l'homme et le Léviathan sont nombreuses. Toutefois, pour les objectifs de notre argumentation, nous insistons sur le point qui nous est essentiel : la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature a quand même influencé l'interprétation (néo) réaliste des relations internationales.

des spatialistes (il est à noter également que l'holisme et l'individualisme peuvent se recouper), l'important ici est de comprendre que l'effet sur le système est le même : une impossibilité d'évolution.

Quant au lien inéluctable de ces deux approches avec Hobbes, l'argument s'applique de façon égale : un structuraliste utilisera l'analogie hobbesienne pour faire référence à la *condition* des acteurs (donc l'environnement de l'État de Nature), alors qu'un individualiste se penchera sur la *nature* de ces acteurs (l'esprit « mauvais », peureux, solitaire et compétitif que relevait Hobbes). Comme il était le cas chez Hobbes, ces deux aspects sont interreliés et dépendent l'un sur l'autre dans leur intégrité conceptuelle. (Par exemple, on peut vulgariser le problème en affirmant que si les acteurs n'étaient pas « méchants », il n'en résulterait pas une structure anarchique, ou encore que si la structure anarchique n'existait pas, il ne serait pas nécessaire pour les acteurs d'être égoïstes.) Notre objectif n'est donc pas ici de juger la pertinence des différentes compréhensions de la spatialité, seulement d'accentuer le fait qu'il existe deux optiques principales, qui arrivent néanmoins toutes deux à une vision essentiellement spatiale des relations internationales.

Bref, selon cette idée, les unités étatiques seraient semblables les unes aux autres (sinon pas en capacité, du moins en « nature » et en fonction) et existeraient au sein d'un système anarchique. La combinaison des conditions de ce système et la nature des acteurs dicterait l'ensemble des actions qui leurs sont possible. Dans le cas de l'analogie réaliste qui utilise l'État de Nature hobbesien, l'espace « entre » les États serait caractérisé par une anarchie globale, un état de guerre perpétuel au sein duquel les États doivent augmenter leur puissance pour assurer leur sécurité.

Cette analyse d'un système international anarchique, composé d'unités « semblables », dépend de deux dichotomies complémentaires (que l'on retrouve à la fois chez Morgenthau et

Waltz), soit l'opposition entre l'Ordre et le Désordre, explicite chez Hobbes, et celle entre l'Intérieur et l'Extérieur (des États), qui découle de l'application des écrits de Hobbes à la sphère internationale. Nous traiterons de ceux-ci dans quelques instants, mais trouvons intéressant de toucher d'abord sur le « projet » de Hobbes. Une analyse de celui-ci révèle une conscience particulière d'une notion de progression temporelle, bien qu'un effort conscient de « transcender » l'évolution humaine ait été fait.

Hobbes le structuraliste

À prime abord, il n'est pas surprenant que la structure horizontale fixe ait été l'élément principal retenu de la théorisation politique de Hobbes, d'autant plus qu'à la base, c'est justement une abstraction atemporelle et universelle que celui-ci visait à créer.⁸⁰ En effet, en observant les conséquences d'une évolution concrète entre barbares et civilisés dans l'histoire, Hobbes considérait que la réalité qu'il contemplait d'un état « civilisé » était tout aussi pénible que l'État de Nature. Comme l'explique Robert Kraynak :

By contrast, civilized men, feeling secure from want, seek honor and glory in unnecessary things – in titles, symbols, and above all in opinions or claims to knowledge. In civilized societies magnanimity degenerates into vain glory, which is a false sense of sufficiency, measured not by possessions and command but by flattery and the agreement of other men. [...] This desire for intellectual recognition is the cause of civilization's misery and degradation. [...] Intellectual vanity not only causes rebellion and civil strife, but also produces malice and cruelty of a kind unknown to savages.⁸¹

Ainsi, Hobbes aurait cherché à présenter une re-conceptualisation du politique qui passerait au-delà de cette régression évolutive. Son but était de rendre sa théorisation si élémentaire qu'elle en deviendrait incontestable, et applicable à l'essentiel de la vie politique. Selon Hobbes, la conceptualisation de l'État de Nature transperce le temps, et s'applique universellement à toutes les époques et tous les espaces. On peut dire en quelque sorte qu'Hobbes a tenté d'aseptiser la réalité politique, de la dénuder de tout contexte particulier, afin

⁸⁰ Robert P. KRAYNAK; « Hobbes on Barbarism and Civilization » in. *The Journal of Politics* 45:1 (1983), pp. 104-108

⁸¹ Ibid. pp. 94-95, se référant à HOBBS; *Leviathan*, ch. 17, p. 157 et HOBBS; *De Homine* X.3

de plonger à la source même des relations de pouvoir entre les hommes. Ce désir de simplification élémentaire est d'ailleurs compatible avec l'admiration pour les règles de logique géométrique incontestables qu'on lui connaît bien.⁸²

C'est donc pour un raisonnement se désirant « spatial » parce que figé dans le temps que l'apport de Hobbes a été reconnu. Plus particulièrement, son ouvrage a été repris le plus souvent par les écoles de pensées réalistes susmentionnées, qui ont transposé la conceptualisation d'un État de Nature pré-politique hobbesien à l'espace « entre » les États et la nature humaine à la nature étatique. Ainsi, les « sujets » chez Hobbes deviennent des « États » vivant dans un environnement « anarchique » (désordonné) semblable à l'État de Nature. Les effets de cette façon de percevoir la condition des États sur la sphère internationale sont nombreux, mais surtout, elle offre un éventail de possibilité d'action plutôt limité: en effet, ceux-ci (les acteurs étatiques) sont à jamais pris dans une condition de guerre perpétuelle de tous contre tous, entraînant la stagnation et l'impossibilité d'évolution du système.

Ordre et Désordre

Le désordre exposé par Hobbes, qu'il soit théorique ou réel, n'en est pas moins très clairement dans une relation dichotomique péjorative avec l'ordre et la sécurité dont jouit le Commonwealth issu du contrat social. L'ordre est favorisé parce que le désordre, caractérisé par la violence continue et totale, est intenable, étant trop brutal pour permettre quelque forme que ce soit de stabilité et de développement technologique ou artistique.⁸³

Nous considérons que ce que l'interprétation des théorisations hobbesiennes a apporté, c'est la *normalisation* de cette relation hiérarchique entre l'Ordre et le Désordre. Ainsi, il est vu comme tout à fait *naturel* de chercher à se sortir de l'État de Nature, afin de se rapprocher le plus

⁸² Voir par exemple le Chapitre 5 du Léviathan, « Of Reason and Science », Thomas HOBBS, *Léviathan, Or the Matter, Forme and Power of a Commowalth Ecclesiasticall and Civil*, Touchstone, New York: 1997, pp. 41-46

⁸³ Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 100

possible d'un état de paix au sein du Commonwealth. Cette préférence « naturelle » représente le combat constant entre l'anarchie et la souveraineté, deux autres termes dont la relation dichotomique péjorative ait été normalisée.

Ces deux « états » existent dans presque tous les aspects de la société, et sont rarement aussi distinct que dans la conceptualisation hobbesienne du monde. Toutefois, en utilisant l'analogie hobbesienne pour comprendre l'international, les théoriciens politiques ont en quelque sort « séparé » ces deux états en deux sphères distinctes : *l'interne* et *l'externe*. Ainsi, « l'Inside » étatique est perçu comme un havre de paix (jouissant des effets du contrat social), et « l'Outside » international représente l'ensemble de l'anarchie et de la menace que contient le politique.

Intérieur et Extérieur

La plupart des théories classiques adhèrent à cette conception spatiale et stagnante des relations internationales. Mais le traitement des États comme entités indépendantes et souveraines, dont *l'intérieur calme* s'oppose à *l'extérieur anarchique* que cette image suggère est loin d'être l'issue d'une vérité fondamentale et universelle. Le phénomène par lequel ces unités « égales » dans un environnement hobbesien inhibant toute coopération viennent à être reconnues comme des unités souveraines s'opposant à l'anarchie de l'international a été relevé par Richard Ashley dans ses écrits sur « la problématique de l'anarchie ».⁸⁴

Dans son texte paru en 1988 dans *Millennium*, celui-ci soutient en effet que la conceptualisation de l'espace international comme étant divisé en unités souveraines égales est issue d'un raisonnement construit qu'il nomme « Heroic Practice ».⁸⁵ Celle-ci est reconnue comme une valorisation de l'ordre par rapport au désordre, ainsi que comme une croyance qu'il

⁸⁴ Traduction libre de « Anarchy Problematique », voir Richard K. ASHLEY; « Untying the Sovereign State : A Double Reading of the Anarchy Problematique » in. *Millennium : Journal of International Studies* 17:2 (1988), pp. 227-262

⁸⁵ Ibid., pp. 229-231

est possible (par le biais de la distinction entre l'intérieur et l'extérieur des frontières étatiques) « d'ordonner » le désordre. Selon l'auteur, cette perception que l'on connaît du monde est elle-même une construction active du savoir (*knowledgeable practice*).⁸⁶ Donc, loin d'être des objets « essentiels » du système international, découlant d'un environnement « essentiellement » anarchique, la logique étatique est la conséquence d'une *pratique* théorique.

Comme l'argumente Ashley, nous croyons également que cette conceptualisation de l'« anarchie globale extra-étatique » est une construction arbitraire qui, nous l'ajoutons, a tendance à s'appuyer à tort sur les écrits de Hobbes. D'ailleurs, ceci n'est qu'un exemple parmi d'autre d'une théorisation se voulant « essentielle » qui s'appuie sur une multitude d'affirmations complémentaires. De la même façon, il serait erroné de croire à la sur-simplification spatiale de l'État de Nature et d'adhérer ainsi à une image restreinte d'une structure anarchique stagnante.

Nous ne cherchons pas ici à nier qu'il y aurait un élément de spatialité dans l'État de Nature, et que cette spatialité offre une conception de l'ordre en relations internationales qui est informative. Mais il est indispensable de comprendre que les idées qui sous-tendent cette conceptualisation de l'espace ont été inspirées et « empiriquement confirmées » par une expérience et une vision hiérarchique de différents peuples (donc de façon temporelle).

Notre objectif n'est donc pas d'éliminer toute conception spatiale, ou d'affirmer que c'est la conception temporelle qui a été la plus influente sur la réalité internationale présente. Ce que nous voulons exprimer, c'est plutôt que l'aseptisation de l'État de Nature comme étant une conception uniquement de structure a contribué à dissimuler l'aspect temporel de la théorisation habituelle du monde interétatique. On ne peut donc réellement *comprendre* les implications d'une

⁸⁶ Richard K. ASHLEY; « Untying the Sovereign State : A Double Reading of the Anarchy Problematique » in. *Millennium : Journal of International Studies* 17:2 (1988), p. 229

spatialité hobbesienne sans comprendre également la temporalité qui la contraint, l'inspire, et la permet d'exister.

Bien que la distinction entre l'Ordre et le Désordre soit assez catégorique dans la littérature, les étapes qui peuvent mener de l'un à l'autre le sont moins. Toutefois, même si le consensus sur les détails du *processus* de « civilisation » qui existe dans la conceptualisation hobbesienne est loin d'être unanime, il n'en reste pas moins que la *possibilité* conceptuelle d'un processus découle nécessairement d'une opposition normative entre deux différents « états » supposément figés dans des « temps » différents.

Logique temporelle

Dans la discipline des Relations Internationales, une logique temporelle est plus souvent associée à une théorisation qui s'axe sur l'individu (l'acteur) et ses choix que sur le système dans lequel celui-ci évolue. L'idée qu'il est possible pour un État et pour l'espace international d'évoluer suppose que ceux-ci ne sont pas esclaves d'une structure stagnante. En raison de cette transmutation possible des « états » (au sens de condition) des acteurs, il peut également se développer l'idée d'une hiérarchie normative entre les unités qui démontrent des niveaux d'évolution différents. Ainsi, on identifiera une logique temporelle lorsque sont présents à la fois la notion d'évolution, et celle d'hiérarchie.

L'idée du « processus » chez Hobbes

Hobbes est resté assez vague sur les détails concernant les étapes *concrètes* du « processus » qui composent le contrat social. Il existe donc plusieurs objections à la question de la transition entre l'environnement anarchique de L'État de Nature au Commonwealth. Par exemple, certains ont critiqué Hobbes parce que son contrat social suppose que l'idée politique, sous la forme d'une institution quelconque, doit déjà exister pour que les hommes puisse

adhérer au contrat social,⁸⁷ ce qui problématise l'aspect « naturel » et a-politique de l'État de Nature,⁸⁸ puisqu'on suppose une existence préalable d'organisations sociales quelconques.⁸⁹

Il serait ici possible de défendre Hobbes en rappelant que son abstraction se veut plus théorique qu'historique⁹⁰, ce qui signifie qu'il ne faudrait pas s'attarder sur une transition fictive. Dans notre cas, nous insistons plutôt sur les *inférences* qui ont été *normalisée* à l'aide de la théorisation de l'État de Nature. Ainsi, que l'État de Nature de Hobbes ait existé ou non, de façon concrète ou théorique, ce qui importe pour nous c'est qu'il est possible de s'en servir pour *interpréter* la sphère internationale. En posant l'hypothèse qu'une transition pourrait (devrait) avoir lieu entre le désordre anarchique de l'État de Nature et l'ordre souverain du Commonwealth⁹¹, on crée une condition de possibilité pour concevoir le même genre de transition à l'échelle internationale, en ligne avec le passage de la barbarie à la civilisation.

En effet, c'est lorsque l'on transpose la théorisation hobbesienne à l'international que ces questions de processus d'évolution deviennent de plus en plus significatives. Par exemple, un bon nombre de théories sur le développement reposent sur une interprétation des étapes concrètes existant entre un état « barbare » et un état « civilisé ». Aussi, comme nous l'avons vu plus haut, c'est en découvrant des peuples qui semblaient « arriérés » ou « moins développés » qu'une conceptualisation téléologique du développement de la trame historique mondiale a fait son apparition dans les Sciences Humaines occidentales. Sans l'idée préconçue d'un État de

⁸⁷ Robert Grafstein, « The Significance of Modern State of Nature Theory », in. *Polity*, Vol. 19, No. 4 (Summer 1987), p. 535

⁸⁸ Charles Edward Merriam, « Hobbes's Doctrine of the State of Nature », in. *Proceedings of the American Political Science Association*, Vol. 3, Third Annual Meeting. 1906, p. 153-155

⁸⁹ Afin de répondre à ces objections, certains ont proposé une version « astiquée » de la théorie de l'État de Nature, qui propose un processus plus graduel, où les accords ad hoc se transforment en contrat social par habitude. Robert Grafstein, op. cit. p. 538-541

⁹⁰ Jean-François Thibault; « L'État de Nature », in. *Le "lieu commun" de la pensée politique moderne : entre mais dans la théorie politique et la théorie internationale*, chapitre 2

⁹¹ À ce sujet voir A. Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006), pp. 311 et 319 et Peter J. AHRENSDORF; « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the Problem of Anarchy », in. *The American Political Science Review* 94:3 (septembre 2000), p. 581

Nature à la Hobbes (et tout ce que cette idée implique), l'hierarchisation des peuples selon le désirable (l'ordonné, le civilisé) et le moins désirable (le désordre, le barbare) n'aurait peut-être pas été possible.

Ainsi, au-delà de la simple conceptualisation abstraite, c'est la découverte de l'existence concrète d'une forme quelconque de l'État de Nature qui permet de solidifier les prémisses liées à la théorie de Hobbes, et qui demeure l'héritage conceptuel de ses écrits. L'importance de *l'interprétation* faite de Hobbes repose donc en grande partie sur l'existence possible (que celle-ci soit sur un plan physique ou temporel) de l'État de Nature.

Nous insistons alors sur l'interprétation qui a été faite des théorisations de Hobbes, qui dicte et rend possible l'identification, de même que la catégorisation et le jugement de différents emplacements spatio-temporels dans lesquels on retrouverait « l'État de Nature ».

Une temporalité implicite

Malgré le fait qu'Hobbes est habituellement interprété comme un penseur de la spatialité, nous soutenons qu'il est impossible d'éradiquer les éléments chrono-politiques de sa théorie. Notons d'abord une limite conceptuelle relevée par les écoles de pensées post-positivistes : malgré les efforts d'un théoricien, il est impossible pour celui-ci de se séparer complètement du contexte dans lequel il s'insère.⁹² Ainsi, peu importe l'interprétation des objectifs de Hobbes que l'on choisit, on ne peut nier qu'il existait dans sa pensée une conception du passage des barbares aux civilisés, d'autant plus que c'est non seulement à la base en réaction à une transition historique « négative » (au sens normatif) qu'il a été inspiré,⁹³ mais également

⁹² À ce sujet il existe une littérature abondante sur ce 4^{ie} débat des relations internationales, sur lesquelles il serait redondant de s'éterniser ici. Toutefois, le lecteur peut consulter à titre d'exemples quelques figures de proues du mouvement, soit par exemple, Michel FOUCAULT; *L'archéologie du savoir* ou Jean-François LYOTARD; *La condition post-moderne*. Pour une analyse s'appliquant plus précisément aux relations internationales, voir Steve SMITH, Ken BOOTH et Marysia ZALEWSKI; *International Theory: Positivism and Beyond*, Cambridge University Press, 1996

⁹³ Voir Robert P. KRAYNAK; « Hobbes on Barbarism and Civilization » in. *The Journal of Politics* 45:1 (1983), pp. 86-109

puisque sa théorisation coïncide avec la découverte et « l'invention » de l'Amérique⁹⁴, continent « sauvage » auquel lui-même fait référence.⁹⁵

D'admettre qu'il était impossible pour Hobbes de ne pas concevoir une évolution quelconque entre l'État de Nature et le Commonwealth, soit-elle déjà « politique » ou « abstraite », ⁹⁶ c'est en venir à admettre qu'il est également impossible pour les lecteurs de Hobbes de saisir l'État de Nature sans l'associer à une évolution historique vers le Commonwealth.

Cette condition de possibilité, lorsqu'elle est combinée avec les justifications politico-légales de supériorité évolutive évoquées par les conquérants de l'Amérique, démontre que la conceptualisation de l'État de Nature serait non pas simplement *influencée* par une temporalité, mais *que sa logique interne dépend intrinsèquement de cette temporalité pour exister*.

Subséquentement, il est impossible de souscrire à une théorisation de l'État de Nature sans accepter implicitement les conséquences conceptuelles qui ont trait à l'évolution politique et l'hierarchie humaine, car c'est sur ces prémisses que repose l'élaboration et la compréhension théorique du concept hobbesien.

C'est donc la découverte de l'Amérique qui a permis de solidifier concrètement cette théorisation, en introduisant l'Europe pour la première fois à un monde réellement « extérieur » à l'image conceptuelle qu'on se faisait du monde à l'époque. La réflexion sur la question indigène a mené à fixer une conception temporelle hiérarchique du monde dans la réalité, et

⁹⁴ Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations: The Invention of the State of Nature* et Beate JAHN « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (Juillet 1999) pp. 411-434.

⁹⁵ Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 101

⁹⁶ Robert GRAFSTEIN, « The Significance of Modern State of Nature Theory », in. *Polity*, 19:4 (Été 1987) pp. 529-550

cette conception est tout à fait indissociable des théories spatiales dites structuralistes qui ont vu le jour à cette époque, tel l'État de Nature de Hobbes.

Hierarchie

Lorsque les explorateurs européens au 16^{ie} siècle tentèrent d'élucider le mystère de l'origine des peuples indigènes d'Amérique, ils finirent par les « comprendre » selon une trame évolutive téléologique. En effet, ceux-ci représentaient une « civilisation » plus jeune, ou mal développée. De ce fait, les Européens leurs étaient *supérieurs*, puisqu'étant déjà civilisés.⁹⁷ C'est de cette croyance que découle une vision du monde hiérarchique, où les plus évolués sont d'emblée plus *légitimes*, et ont d'ailleurs la responsabilité de « civiliser » les peuples moins développés.

Ce qui s'ensuit de cette vision du monde, c'est non seulement le principe d'évolution globale que nous verrons en détail dans quelques instants, mais également la possibilité d'hiérarchiser les peuples selon leur niveau de développement, puisqu'une normativité est automatiquement associée à la dichotomie péjorative des « barbares » et des « civilisés ». Ainsi, lorsque l'on parlera de « barbares », on adoptera immédiatement une attitude paternaliste, tout en présument qu'on est intrinsèquement légitimes de par notre statut et notre identité en tant que peuple « civilisé ».

Cette hiérarchie implicite entre les Européens et les Amérindiens est d'ailleurs présente dans les textes de Hobbes, puisqu'il identifie l'État de Nature comme analogue à la condition des peuples « barbares » :

It may peradventure be thought, there was never such a time, nor condition of war as this; and I believe it was never generally so, all over the world: *but there are many places, where they live so now. For the savage*

⁹⁷ Il existait d'ailleurs un ensemble de « tests » conceptuel pour évaluer le niveau de civilisation de Amérindiens, tels par exemple leur alimentation : le fait de manger de la viande crue et des insectes les plaçait moins haut sur la chaîne alimentaire. De plus, comme les Amérindiens pour la plupart vivaient en harmonie avec la nature, et n'essayait pas de la transformer (ce qui démontrerait une avance technologique), ils étaient vus presque comme des animaux. Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, pp. 55-57

*people in many places of America, except the government of small families, the concord whereof dependeth on natural lust, have no government at all; and live at this day in that brutish manner, as I said before.*⁹⁸

Cette association, couplée avec la normativité implicite du désirable (l'Ordre du Commonwealth) et de l'insupportable (le Désordre de l'État de Nature), parvient à solidifier et normaliser l'hierarchie entre les peuples, de même qu'entre les différents « niveaux » d'anarchie ou de développement.

David Campbell a aussi offert une interprétation de Hobbes qui suit les lignes d'une hiérarchisation normative du Soi et de l'Autre. Comme il l'explique dans *Writing Security*, l'argumentation principale du Léviathan peut être vue comme

[...] a strategy of otherness to discipline the self. [...] Hobbes text is replete with examples of others from who the self of rational, disciplined "man" must be distinguished. Most obviously, the reference to "savage people" [...] is in contrast to the unnamed but ever present "civilized people". [...] The implication is that unless the power of the sovereign is reinscribed [sic], "we" run the danger [sic] of becoming like "them". [...] In a similar vein, there are numerous references to the contrasts between those who are good and evil, mad and sane, drunk and sober, and modest and arrogant.⁹⁹

Ainsi, Campbell affirme qu'une stratégie de différenciation de l'Autre « inférieur » est centrale à Hobbes, et que son œuvre normalise et appuie les dichotomies utilisées pour opérer cette différenciation.¹⁰⁰ Quant à nous, nous ajoutons à cet argument que les éléments antinomiques identifiés par Campbell dépendent entièrement d'une contextualisation de « l'autre » ancrée dans l'époque de Hobbes, c'est-à-dire un autre *temporellement* inférieur.

Évolution

On a d'abord identifiée une logique temporelle dans le fait que l'hierarchie existait en raison d'une distinction péjorative entre les « niveaux » d'évolution des différents peuples. Toutefois, lorsque cette évolution est étendue à l'ensemble du système, conçu comme une unité

⁹⁸ Thomas HOBBS, *Leviathan*, p. 101, c'est nous qui soulignons.

⁹⁹ David CAMPBELL, *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, pp.58-59

¹⁰⁰ Ibid., p. 59

en soi, on retrouve cette fois l'idée de progression entre des « cultures » systémiques de moins en moins anarchiques.

Par conséquent, c'est en souscrivant à la fois à la notion d'une histoire évolutive et en appliquant à l'histoire « mondiale » un structuralisme horizontal, qu'il s'en suit la possibilité d'analyser la structure internationale comme une progression à grand modèle entre différentes logiques anarchiques. Ainsi, non seulement les États seraient-ils positionnés sur un tracé évolutif téléologique, le système lui-même le serait également.

Alexander Wendt est sans doute un des penseurs les plus reconnus pour sa réflexion sur l'existence de plusieurs « formats » d'anarchie systémique qui pourraient se succéder l'une à l'autre. Il identifie trois exemples de « cultures internationales », soit l'anarchie *hobbesienne*, l'anarchie *lockéenne* et enfin l'anarchie *kantienne*. Ces différentes cultures ou « mode de compréhension du système » sont reliés à une perception Schmittienne du rôle de l'autre en tant qu'*ennemi* (qui remet en question la légitimité d'existence du soi), *rival* (qui est en compétition avec le soi, mais respecte sa souveraineté ou son droit d'existence) ou *ami* (qui est en situation de coopération avec le soi et non de compétition).¹⁰¹ Ces rôles qui sont attribués à l'Autre vont déterminer le comportement du Soi, qui répondra en ajustant son comportement en fonction du rôle qu'il perçoit chez l'Autre.¹⁰²

Cette caractérisation de l'autre en tant qu'« Ennemi » à la Carl Schmitt qui marque selon Wendt l'anarchie hobbesienne¹⁰³ mérite qu'on s'y attarde un peu, puisqu'elle guidera nos

¹⁰¹ Alexander WENDT; *Social Theory of International Politics*, pp. 246-312. Voir aussi Alexander WENDT; «Anarchy is What States Make of It : The Social Construction of Power Politics », in. *International Organizations* 41:2 (1992) pp. 391-425.

¹⁰² Alexander WENDT, *Social Theory of International Politics*, pp. 251 et 257-259

¹⁰³ Ibid., p. 260

réflexions dans les chapitres à venir.¹⁰⁴ Afin de définir Le Politique, Schmitt en identifie les « catégories » importantes :

La distinction spécifique du politique, à laquelle peuvent se ramener les actes et les mobiles politiques, c'est la discrimination de l'ami et de l'ennemi [qui] fournit un principe d'identification.¹⁰⁵

Selon lui, c'est sur cette distinction totalisante entre le Soi et l'Autre que repose la réalité politique, et qui réside à la base de tout conflit. Il dit de l'antagoniste que :

Il se trouve simplement qu'il est l'autre, l'étranger, et il suffit, pour définir sa nature, qu'il soit, *dans son existence même* et en un sens particulièrement fort, cet être autre, *étranger* et tel qu'à la limite des conflits avec lui soient possibles qui ne sauraient être résolus ni par un ensemble de normes générales établies à l'avance, ni par la sentence d'un tiers.¹⁰⁶

Ainsi, pour Schmitt, l'autre est menaçant non pas nécessairement en raison de ses intentions ou du pouvoir qu'il possède (bien que ceux-ci puissent affecter cette évaluation), mais principalement en raison du fait que sa présence (de par sa nature « d'autre » étranger) entraînerait pour le protagoniste « la négation de sa propre forme d'existence ».¹⁰⁷

Dans la logique hobbesienne de l'État de Nature, c'est bel et bien l'Autre en tant qu'Ennemi qui existe. En effet, rappelons que le propre de cet état, selon Hobbes, c'est qu'il est constitué d'hommes tous en guerre les uns contre les autres, et tous menacés les uns par les autres. Dans cette optique, on peut affirmer que chez Hobbes l'Autre ne reconnaît pas le droit d'existence du Soi. Comme l'Ennemi chez Schmitt est caractérisé par un Autre incarnant une menace existentielle,¹⁰⁸ on peut dire que Wendt a lié l'anarchie hobbesienne à la présence d'antagonistes qui se niaient mutuellement le droit d'existence.¹⁰⁹

¹⁰⁴ D'ailleurs, notons que dorénavant lorsque nous traiterons d'Ennemi avec une majuscule, nous référerons à la conceptualisation Schmittienne de « l'ennemi », alors que lorsque le terme sera écrit sans majuscule, il ne désignera qu'un antagoniste au sens général.

¹⁰⁵ Carl SCHMITT; *La notion de politique – Théorie du partisan*, p. 66

¹⁰⁶ Ibid., p. 65-66 c'est nous qui soulignons

¹⁰⁷ Ibid., p. 66

¹⁰⁸ À ce sujet, voir également les théories sur la sécuritisation, qui affirme que pour qu'un acte soit « sécuritisé », il requiert une construction du problème comme étant une menace au sens existentiel. Michael C. WILLIAMS; « Words, Images, Enemies: Securitization and International Politics » in. *International Studies Quarterly* 47 (2003), pp.

L'argumentation de Hedley Bull est plus ou moins similaire à celle de Wendt, mais diffère au niveau de la raison d'une évolution entre l'anarchie hobbesienne et une société internationale : Bull soutient que c'est une accumulation du savoir qui mène à échapper à l'anarchie totale, alors que Wendt affirme que toute forme d'anarchie est une accumulation ou une « culture » de savoir.¹¹⁰ Notons également que les catégories utilisées par Bull (qui s'inspire des écrits de Martin Wight sur le sujet) sont légèrement différentes; d'abord, à un extrême il y a une anarchie hobbesienne perçue comme un état de guerre perpétuelle, qui s'oppose directement à une vision kantienne ou universaliste d'une communauté composée non pas d'États, mais d'humains faisant partie d'une société cosmopolite. Enfin, Bull désigne de « tradition grotienne » ou internationaliste une société d'États qui inclut des normes et des institutions communes régissant le comportement des États.¹¹¹

En admettant comme Wendt et Bull qu'il existerait une potentialité¹¹² d'évolution positive entre une anarchie barbare et une anarchie civilisée, il n'est pas impossible de déduire qu'une régression négative soit concevable.¹¹³

Par exemple, Dario Battistella, qui souscrit à une évaluation semblable à celle de Wendt des différentes cultures anarchiques, soutiendra dans une réinterprétation de l'histoire moderne que c'est une anarchie lockéenne qui domine la scène internationale depuis le traité de

511-531. Dans la logique hobbesienne, c'est l'Autre qui est présenté comme cette menace existentielle, et qui devient donc un ennemi qui menace la sécurité.

¹⁰⁹ Dario BATTISTELLA, *Retour de l'État de Guerre*, pp. 110

¹¹⁰ Ibid., p. 253.

¹¹¹ Hedley Bull; *The Anarchical Society: A Study of Order In World Politics* (third edition), Columbia University Press, New York (2002), pp. 23-26

¹¹² Il est à noter que le choix du terme potentialité est crucial ici: Wendt parle précisément d'une possibilité, mais non d'une probabilité ou d'une garantie quelconque; WENDT, Ibid., 311.

¹¹³ Notons toutefois que Wendt n'étendait pas son analyse à la possibilité d'une régression, disant que « although there is no guarantee that international time will move forward [...], at least it is unlikely to move backwards » : Alexander WENDT; *Social Theory of International Politics*, p. 251. Mais cette affirmation semble s'appliquer surtout à une régression permanente et étendue sur l'ensemble du système parce que plus loin, Wendt affirme que le système westphalien que l'on connaît aujourd'hui serait Lockéen, mais aurait subit quelques « [...] temporary regressions to a Hobbesian condition when a powerful state had an internal revolution and rejected Lockean norms altogether. » ; ibid., p. 270

Westphalie. Toutefois, Battistella reconnaît qu'il peut exister des « moments » hobbesiens qui viennent briser l'évolution positive de l'anarchie mondiale. Par exemple, l'auteur identifie le nazisme pendant la Seconde Guerre Mondiale, ou les guerres napoléoniennes comme instances de régressions temporaires.¹¹⁴ Nous verrons au court des chapitres subséquents comment les événements ayant suivi le 11 septembre 2001 peuvent également être présenté comme un recul, et donner l'impression d'une régression.

Cette éventualité incluse dans la perception du système suppose que celui-ci est continuellement en réévaluation, et que les événements, les discours et les actions qui le marquent sont analysés sur un plan diagonal d'évolution humaine. On considère donc qu'une donnée « verticale » est informative quand à la structure « horizontale » du système interétatique, ce qui exprime encore une fois la profondeur théorique du lien conceptuel entre ces deux images géométriques d'analyse.

« Here and There, Now and Then » : La fusion de la logique spatiale et temporelle

Le domaine de la temporalité peut être divisé en deux conceptualisations complémentaires. D'une part, lorsqu'on parle de temporalité, on fait allusion à une *évolution téléologique* et linéaire se dirigeant vers un idéal universel. D'autre part, la temporalité suppose également une *hiérarchie* entre les différentes unités.

Comment alors consolider l'idée d'une hiérarchie, et donc d'une inégalité entre États, alors qu'on perçoit une évolution universelle de la politique mondiale? La distinction fondamentale, qui permet cette disjonction au sein de l'idée de temporalité, c'est la notion de « l'intérieur » et « l'extérieur » *du système*, qui dépend de la croyance qu'il existe un « emplacement autre » où se retrouve l'État de Nature, dans le temps *et/ou* dans l'espace. En adoptant ces limites du système, on peut comprendre l'idée que la « civilisation » (au sens

¹¹⁴ Dario BATTISTELLA, *Retour de l'État de Guerre*, pp. 102-158.

général) est en progression constante, en opposition aux « barbares » qui, inférieurs, ne progressent pas en raison de leur condition d'« autres » extérieurs au système.

C'est cette question évoquée du « où », et la réponse qui s'en suit, qui va réellement cimenter le lien entre la logique temporelle et spatiale, les rendant indissociables de l'État de Nature, puisqu'en utilisant ce concept pour analyser l'expérience politique, les théoriciens vont identifier non seulement une division Inside/Outside par rapport aux frontières *physiques*, mais également un Inside/Outside « normatif » qui se lie à une différenciation *temporelle* entre le Nous civilisé et le Eux barbares. La distinction n'existe donc pas uniquement de façon horizontale, mais également de façon verticale, puisque c'est le système lui-même qui est divisé, selon une hiérarchisation du stade de développement. Les logiques temporelle et spatiale sont donc toutes deux indissociable au sein du concept de l'État de Nature hobbesien.

Conclusion : l'État de Nature dans l'actualité

Il est conceptuellement impossible de limiter l'État de Nature à une abstraction théorique lorsque l'on comprend le contexte dans lequel il a été élaboré, c'est-à-dire en tant que *moment* temporel et *espace* géographique. En admettant comme l'a fait Hobbes que le désordre présent dans l'État de Nature peut exister à certains endroits et non à d'autres, tout comme à certaines périodes de l'histoire, le concept vient à développer une fonction de plus en plus pratique. L'État de Nature devient une préconception qui devance toute observation objective du monde ontologique, ce qui pousse les théoriciens à « chercher » celui-ci dans la réalité empirique, en suivant le modèle épistémologique positiviste dominant des sciences pures. Ainsi, l'État de Nature (comme tout autre concept en Science Sociale d'ailleurs) informe et dirige notre *interprétation* de cette réalité.

Cette possibilité de situer la conceptualisation de l'État de Nature de façon concrète modifie grandement l'impact conceptuel et tangible de la théorie. Le concept, en devenant un

« fait » empirique, est plus difficile à questionner; et la vision hobbesienne de l'état pré-politique des hommes en est essentialisé. Par extension, en suivant la croyance que l'État de Nature existe dans un espace spatio-temporel perceptible, il s'ensuit que la transition vers l'État politisé serait quantifiable, sans doute identifiable par des degrés de développements particuliers. De plus, si le désordre peut exister à certains endroits mais l'ordre ailleurs, il reposerait sur les États civilisés « d'ordonner » les cultures encore dans l'État de Nature (ou du moins, ceux que l'on croit y être), afin de les sauver de la brutalité du désordre.

Cette portée sur la conceptualisation actuelle des relations internationales sera mise à l'évidence dans la logique discursive américaine suivant les attentats terroristes du 11 septembre 2001. Puis, cette logique sera poussée à son extrême lors des discours précédant l'invasion en Irak en mars 2003.

Nous traiterons en détails de ces « moments théoriques » respectivement dans le chapitre 2 et 3, mais trouvons utile de conclure la réflexion exposée dans les quelques pages ci-haut en rappelant les éléments clés que nous avons identifiés dans une logique hobbesienne, tout en offrant un début d'explication de leur importance dans le contexte actuel.

Essentiellement, nous avons tenté d'identifier la présence d'une logique spatio-temporelle liée à « l'intérieur » et « l'extérieur » du système international par une conceptualisation téléologique des « civilisés » et des « barbares ». Bien que le système international soit perçu comme étant constitué d'une multitude d'unités « égales » (les États), il n'en suit pas moins que ces États soient hiérarchisés normativement dans l'imaginaire politique selon qu'ils soient « plus » civilisés, et donc « plus » à « l'intérieur » du système politique moderne légitime.

La pratique de reconnaître l'Autre par rapport à ce qu'il n'est pas (et donc une projection du Soi sur lui) n'a rien de nouveau. Les études abondent sur la différenciation du Soi et de

l'Autre qui permet aux acteurs de solidifier leurs identités, et sont applicable dans une multitude de contextes. Toutefois, un des éléments marquant des discours américains suivant le 11 septembre 2001, c'est la prééminence des références à « La Civilisation », ainsi que la déshumanisation constante de l'ennemi.

Pour les Américains, l'Autre n'est pas seulement n'importe quelle forme d'autre, il représente un « Barbare », donc un « Ennemi », appartenant à la sphère « Externe », caractérisée par le « Désordre ». C'est cette allusion à un raisonnement temporel (le barbare) reliée à la menace spatiale de l'anarchie hobbesienne (l'ennemi existentiel, et l'externe désordonné) qui démontre la présence d'une logique d'État de Nature. Cette logique consiste alors en la présence à la fois d'une conceptualisation spatiale (donc ici, de l'espace anarchique « entre » les États qui menace de retomber dans une anarchie hobbesienne au sens défini par Wendt), et d'une conceptualisation temporelle (la présence de barbares non-civilisés, donc arriérés par rapport au soi), de même que la possibilité d'une régression systémique.

À la limite, il serait possible de prétendre que la présence d'une logique hobbesienne pour définir les terroristes responsables du 11 septembre n'a rien d'anormal. Après tout, ceux-ci ne sont pas des acteurs légitimes du système international au même titre que des États, ce qui fait que leur désignation d'identité en tant que « Barbares » et la perception de leur emplacement comme étant « hors-système » et symbole d'anarchie ou de désordre pourrait être aisément défendue.

Pourtant, l'application de la logique hobbesienne à la crise irakienne de 2002-2003 marque, en ce qui la concerne, un départ fragrant de la logique habituelle du système international. En effet, alors qu'il est plus ou moins « normal » de considérer un groupe terroriste comme une menace « extérieure » au système, il n'est pas si commun de porter la

même accusation sur un élément « légitime » (au sens théorique et non au sens moral) du système international.

Cependant, de faire l'argument que la présence d'un État ou d'un dirigeant « barbare » qui doit être « amené » à la « civilisation » pour des raisons de sécurité systémique, puisque sans quoi son existence pourrait mener à un retour de l'anarchie hobbesienne, c'est souscrire à une logique de l'État de Nature qui dépasse la simple intégrité théorique d'un système composé d'acteurs étatiques.

Les prochains chapitres traiteront donc de ces deux moments clés, soit la réaction au 11 septembre et les discussions précédant l'invasion de l'Irak de 2003, dans le discours officiel américain. Notre mission sera d'y exposer les éléments relatifs à une logique hobbesienne d'État de Nature, que l'on reconnaîtra par plusieurs éléments, soit entre autres la menace du Désordre, la désignation de « l'autre » comme un Ennemi, et surtout, comme un Barbare. Dans ces trois outils conceptuels utilisés par George W. Bush, on retrouve en effet les logiques spatio-temporelles qui ont été exposées dans ce chapitre.

CHAPITRE 2- RÉACTION AU 11 SEPTEMBRE

Introduction

Le premier moment théorique qui fait l'objet de notre étude commence dès le 11 septembre 2001, et se poursuit jusqu'au 29 janvier 2002, date du discours de l'état de l'union fait par Bush. Ce moment cherche donc à englober la réaction immédiate aux attentats terroristes sur New York et Washington et le commencement des opérations en Afghanistan. Il se termine au début du deuxième moment théorique (voir chapitre 3 pour une étude en profondeur de ce second moment), alors que la construction d'un ennemi proprement irakien est entamée pour la première fois dans la rhétorique officielle américaine.

En choisissant ces dates, nous visons d'abord à cerner l'essentiel de la réaction spécifique aux attentats terroristes chez les Américains. Nous présenterons également quelques exemples d'une logique alternative, qui aurait pu encadrer l'analyse des attentats d'une façon différente, ce qui n'aurait pas nécessairement eu les mêmes effets normatifs que la rhétorique performative américaine. Le discours du 29 janvier, quant à lui, marque un point tournant dans la logique discursive américaine, puisqu'il désigne un ennemi « différent » (d'un point de vue technique, un État diffère d'un groupe hors-la-loi) qui cette fois n'est pas un « terroriste » au sens premier du terme.¹¹⁵ Nous reviendrons à cette construction particulière dans le chapitre suivant.

L'importance de ce premier moment théorique réside dans l'impression de transformation profonde sur presque tous les points de vues politiques et sociaux qui transparaît dans le discours officiel américain. Bien que cette question d'une scission majeure avec le passé soit hautement contestée dans la littérature¹¹⁶, il demeure que le message transmis par

¹¹⁵ Nous entendons ici « terroriste » au sens simpliste uniquement, soit un combattant qui n'est pas associé à un État particulier et qui utilise de la violence à des fins politiques. Au sujet de la rhétorique précise du terrorisme et de ses effets, voir Tomis KAPITAN et Erich SCHULTE; « The Rhetoric of 'Terrorism' and its Consequences » in. *Journal of Political and Military Sociology* 30:1 (Été 2002), pp. 172-196

¹¹⁶ Voir, par exemple; Melwyn P LEFFLER; « 9/11 and the past and future of American foreign policy » in *International Affairs* 79:5, 2003, pp. 1045-1063, Caroline KENNEDY-PIPE et Nicholas RENGGER; « Apocalypse

l'administration Bush est catégorique : le 11 septembre 2001, « la nuit est tombée sur un autre monde »¹¹⁷ et l'Amérique fait face à « des défis nouveaux et soudains. »¹¹⁸ Au-delà d'une mutation prouvée scientifiquement, ce qui importe ici c'est bien *la perception d'un changement*, car c'est sur cette perception que va se baser la conceptualisation du monde international chez les Américains. Caroline Kennedy-Pipe et Nicholas Rengger expliquent l'impact que peut avoir l'impression du changement : celle-ci crée un sentiment d'insécurité « nouvelle » sur lequel Bush pourra fonder sa guerre au terrorisme et la justifier par la suite. En effet, selon eux, c'est cette présentation d'une menace distinctive (nouvelle) qui créera le « shift » social nécessaire au gouvernement américain pour implanter ses politiques domestiques et étrangères.¹¹⁹

Cette hypothèse touche directement à l'argument spatial de la lecture réaliste de Hobbes : *l'intérieur* calme et sécuritaire (ordonné) de l'État est confronté à un *extérieur* dangereux et menaçant (le désordre). Puisque le 11 septembre 2001 peut être vu comme une manifestation de la condition d'insécurité au sein de laquelle oeuvreraient les États dans un monde terroriste, celui-ci sera utilisé comme justification du besoin de rétablir l'ordre de l'intérieur, en agissant sur le désordre extérieur. C'est parce que la menace est présentée comme étant « nouvelle » et « totale » qu'une intervention *exceptionnelle* est nécessaire.

Toutefois, nous verrons que la présence de la logique de l'État de Nature ne se fait pas uniquement sentir dans la dimension conceptuelle spatiale. En effet, plusieurs manières de

now? Continuities or disjunctions in world politics after 9/11 in *International Affairs* 82:3, 2006, pp. 539-552, Chris BROWN; « The 'Fall of the Towers' and International Order », in. *International Relations* 16:2 (2002) pp. 263-267 et Colin McINNES; « A different kind of war? September 11 and the United States' Afghan War », in. *Review of International Studies* 29 (2003) pp. 165-184

¹¹⁷ « All of this was brought upon us in a single day -- and night fell on a different world, a world where freedom itself is under attack. »; George W. BUSH, *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008) Tous les textes utilisés pour notre étude sont maintenant disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/> (en date du 10 juin 2009)

¹¹⁸ Ibid.

¹¹⁹ Caroline KENNEDY-PIPE et Nicholas RENGGER; « Apocalypse now? Continuities or disjunctions in world politics after 9/11 » in *International Affairs* 82:3, 2006, p. 540

concevoir les attentats et leurs conséquences relèvent également d'une logique temporelle. Par exemple, en présentant le 11 septembre comme un moment exceptionnel, qui pourrait entraîner une régression à une anarchie antérieure, une possibilité (en fait, un historique profond) d'évolution téléologique est supposée. De plus, l'aspect qui cimentera réellement l'apport de cette propriété temporelle de l'État de Nature, c'est la construction identitaire des Américains, qui se fera selon une distinction Eux/Nous qui n'est pas seulement délimitée par une frontière géopolitique, mais également par une relation normative d'hierarchie *chronopolitique*.

Ainsi, parmi les narratifs présents dans le discours américain, nous nous concentrerons sur ceux qui font référence à l'idée d'un État de Nature, à la fois de façon spatiale et temporelle. C'est donc une logique discursive comportant ces deux dimensions et s'appuyant fortement sur une construction performative du Soi et de l'Autre que l'on tentera d'explicitier et de faire ressortir.

Nous terminerons cette exploration par une brève mention des cadres d'analyse alternatifs disponibles pour « comprendre » les attentats terroristes du 11 septembre 2001. En présentant de cette manière une conceptualisation différente possible, nous espérons démontrer qu'un choix fut fait, et que les événements à New York et Washington furent probablement délibérément présentés d'une certaine façon par la rhétorique officielle, afin d'apporter le plus de légitimité possible à la réaction militaire américaine.

Spatialité : un danger qui dépasse les frontières

La logique de la spatialité comprise dans l'extrapolation de l'État de Nature hobbesien repose sur la conceptualisation d'une structure inter-nationale analogue à la vie pré-politique, constituée de multiples unités égales évoluant dans une condition d'anarchie perpétuelle. Ces unités étatiques sont en opposition et en compétition directe l'une avec l'autre, dans un état de guerre continue car il ne peut exister d'autorité supérieure souveraine pour assurer leur sécurité.

Cette façon de voir l'anarchie à l'extérieur des frontières étatiques est ce qu'Ashley a surnommé l'« anarchy problematic ».¹²⁰

Dans le monde moderne (et la théorie politique classique), l'anarchie a été théorisée et généralement acceptée comme « existant » uniquement à l'Extérieur de l'État, se plaçant en opposition directe avec l'autorité et la souveraineté de l'Intérieur.¹²¹ Cette conceptualisation, visant à filtrer tout élément discordant à l'extérieur et présenter les États souverains comme des unités cohérentes et rationnelles (formant ainsi un idéal interne ou domestique qui s'oppose au désordre extérieur),¹²² permet de naturaliser une construction identitaire spatiale du monde.

Richard Ashley a qualifié de « heroic practice »¹²³ cette opposition normative entre l'anarchie et la souveraineté, de même que le « transfert » de tout élément anarchique ou discordant à l'extérieur de l'État.¹²⁴ Il affirme que c'est cette pratique théorique qui rend possible la conception populaire de l'anarchie. La spatialité peut donc être définie également comme l'inscription de l'opposition antinomique de l'Ordre et du Désordre sur des frontières délimitant l'Interne de l'Externe, et le Soi de l'Autre. Comme nous le verrons plus tard dans ce chapitre, la logique spatiale requiert une certaine construction identitaire afin de solidifier ces dichotomies et de les présenter comme « essentielles » et « naturelles ».¹²⁵

¹²⁰ Richard K. ASHLEY; « Untying the Sovereign State : A Double Reading of the Anarchy Problematic » in. *Millennium : Journal of International Studies* 17:2 (1988), pp. 227-262

¹²¹ Voir R. B. J. WALKER, *Inside/Outside: International Relations as Political Theory*, pp. 62-64

¹²² David CAMPBELL, « Global Inscription: How Foreign Policy Constitutes the United States », in. *Alternatives* XV (1990) pp. 266, 270-273

¹²³ Ibid.

¹²⁴ À ce sujet, voir également David Campbell, qui est reconnu comme un analyste de l'externalisation de la discorde intérieure à la sphère internationale chez les États-Unis. Dans « Global Inscription: How Foreign Policy Constitutes the United States », in. *Alternatives* XV (1990) pp. 263-286, il explique qu'une des pratiques discursives de l'Amérique consiste à prendre les éléments « anarchiques » au sein de la société, et les présenter comme une menace extérieure. Cette opération, qui s'apparente à la « Heroic Practice » d'Ashley, permet aux Élités de maintenir un certain calme sur le plan domestique, tout en normalisant la politique étrangère du moment.

¹²⁵ Pour une étude générale du lien entre l'identité américaine et la spatialisation de la politique étrangère Voir David CAMPBELL; *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, (Revised Edition) University of Minnesota Press, Minneapolis USA, 1998

Si on accepte la construction de l'anarchie comme étant une condition qui se trouverait uniquement à l'extérieur des frontières étatiques, on suppose par conséquent qu'elle découle principalement de la présence de l'Autre, avec ses intérêts différents et le pouvoir qu'il possède. Alors que l'on aurait pu déduire de la fin de la Guerre Froide une atténuation du danger anarchique existant à l'extérieur des frontières étatiques (la chute de l'URSS signifiant la fin d'une logique d'agression bipolaire qui marquait la scène géopolitique pendant près de 40 ans), le discours américain post 11 septembre semble plutôt rapporter une impression accentuée d'une menace anarchique, qui se caractérise par une intensité hobbesienne quasi pré-westphalienne.¹²⁶

Cette impression (américaine) d'une « nouvelle » menace « plus » anarchique (puisqu'elle se distingue d'une anarchie lockéenne, et donc se distance de la politique étrangère post-westphalienne habituelle, normalisée par l'existence de l'ONU) serait le résultat d'un « changement » (conceptuel) profond dans l'évaluation de la sécurité américaine et globale ayant été entraîné par le 11 septembre 2001. Selon George W. Bush, cette mutation résulterait de l'entrée en scène d'un ennemi de nature « différente », ennemi qui nécessiterait donc une approche *exceptionnelle*.

Un retour à l'anarchie

Cette façon de comprendre le « retour » de l'anarchie repose sur deux aspects des discours de Bush : d'abord sur la qualification du combat contre le terrorisme comme étant une guerre *nouvelle*, puis ensuite sur l'insistance du caractère *existentiel* que cette « nouvelle menace »

¹²⁶ Le monde post-westphalien, quant à lui, a surtout fait l'objet d'une logique anarchique Lockéenne. Dario Battistella a expliqué cette différence en faisant référence aux théorisations de Schmitt. En effet, selon lui, le traité de Westphalie aurait réussi à solidifier une perception de l'autre en tant que « Rival » plutôt qu'en tant que « qu'Ennemi ». Ainsi, l'existence de l'autre serait légitime et ne poserait pas une menace existentielle au Soi. Évidemment, Battistella reconnaît que l'histoire a été témoin de quelques régressions, notamment lors de la Seconde Guerre mondiale, mais que ces épisodes demeurent des exceptions isolées : Dario BATTISTELLA, *Retour de l'État de Guerre*, pp. 107-131. Voir également Alexander Wendt, « Three Cultures of anarchy » in. *Social Theory of International Politics*, pp. 246-312.

représente, non seulement pour les États-Unis, mais pour l'ensemble du monde « tel qu'on le connaît ».¹²⁷

Une « nouvelle » guerre

Nous avons déjà abordé la présence de l'idée d'une « nouveauté » ou d'un changement dans les propos tenus par le président américain le 20 septembre 2001. On retrouve également cette rhétorique dans plusieurs autres discours. Par exemple, le 15 septembre Bush annonce que « This will be a *different* kind of conflict against a *different* kind of enemy ».¹²⁸ Ensuite, il dessine l'image d'un changement radical par rapport au genre de guerre qui aurait été connu jusque là, en affirmant « our war on terror will be much broader than the battlefields and beachheads of the past. »¹²⁹

Comme « l'endroit » (à la fois géographique et conceptuel) du conflit, de même que sa « nature », va être différent, il s'ensuit que la logique utilisée pour le comprendre devra être différente aussi, une affirmation qui peut également être inférée par la déclaration que « we're now in extraordinary times ».¹³⁰ Enfin, lorsque Bush affirme que « this is a *different kind* of war that requires a *different type of mentality* »¹³¹, il reste peu de doutes que l'on devrait s'attendre à une logique internationale qui se démarque dramatiquement de celle qui dominait la scène

¹²⁷ On reconnaît cette logique le 7 octobre 2001 alors que le président américain affirme que « there can be no peace in a world of sudden terror », puis que « we defend not only our previous freedoms, but also the freedom of people everywhere », George W. BUSH; *Presidential Address to the Nation*, the Treaty Room, 7 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011007-8.html> (relevé le 9 juin 2009)

¹²⁸ George W. BUSH; *Radio Address of the President to the Nation*, 15 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010915.html> (relevé le 4 février 2008), c'est nous qui soulignons.

¹²⁹ George W. BUSH; *Radio Address of the President to the Nation*, 29 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010929.html> (relevé le 4 février 2008)

¹³⁰ George W. BUSH; *German Leader Reiterates Solidarity with U.S. : Remarks by the President and Chancellor Schroeder of Germany in Press Availability*, The Colonnade, 9 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011009-13.html> (relevé le 9 juin 2009)

¹³¹ George W. BUSH; *President Hold Prime Time News Conference*, The East Room, 11 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011011-7.html> (relevé le 9 juin 2009), c'est nous qui soulignons.

interétatique de l'après-Guerre Froide,¹³² d'autant plus que Bush étire littéralement son raisonnement à l'ensemble du monde le 11 octobre en disant « we're facing a different world. »¹³³

Une menace existentielle

Cette perception du nouveau, couplée avec la démonisation de l'autre (que nous traiterons plus en profondeur dans la section suivante), nous mène au deuxième aspect de la logique spatiale au sein du discours américain, c'est-à-dire la « menace » existentielle d'un danger imminent, incarné par un ennemi maléfique, diabolique et barbare.

En effet, suite au « réveil » du 11 septembre¹³⁴, les Américains ont semblé soudainement comprendre qu'ils n'étaient pas invincibles¹³⁵ et que la distance, ainsi que la protection jadis apportée par leurs océans n'était pas suffisante pour assurer un climat de sécurité à l'intérieur de l'État :

Time and distance from the events of September the 11th will not make us safer unless we act on its lessons. *America is no longer protected by vast oceans. We are protected from attack only by vigorous action abroad and increased vigilance at home.*¹³⁶

Cette constatation de l'insécurité à laquelle les États-Unis font potentiellement face à chaque jour vient brouiller les frontières étatiques de l'Intérieur/Extérieur, qui étaient jusque là plutôt étanches dans l'imaginaire américain, et cause chez eux un certain malaise. C'est en

¹³² Notons encore une fois qu'il n'est pas ici question de déterminer si oui ou non il y a un changement dans les faits. L'important pour notre étude c'est la perception du changement dans la rhétorique. Pour un argument contre cette idée de changement, voir Colin McINNES; « A different kind of war September 11 and the United States' Afghan War », in. *Review of International Studies* 29 (2003) pp. 165-184

¹³³ George W. BUSH; *President Hold Prime Time News Conference*, The East Room, 11 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011011-7.html> (relevé le 9 juin 2009), c'est nous qui soulignons.

¹³⁴ Philippe Le Prestre soutient que ce « réveil » est du au fait que la réalité de l'insécurité qui demeurait autrefois théorique (la menace nucléaire, par exemple) a été démontrée le 11 septembre 2001. Philippe LE PRESTRE; « La reconstruction identitaire de l'Amérique après le 11 septembre » in. *Revue d'Études internationales*, XXXV:1 (mars 2004) p. 38

¹³⁵ Ce sentiment a d'ailleurs été noté dans plusieurs discours, soit par exemple le 20 septembre (« Tonight we are a country awakened to danger [...] Our nation has been put on notice : We are not immune from attack »), George W. BUSH, *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008).

¹³⁶ George W. BUSH; *State of the Union Address*, 29 janvier 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/01/20020129-11.html> (relevé le 27 juillet 2009), c'est nous qui soulignons.

exploitant ce sentiment troublé de vulnérabilité que la présentation de la menace « nouvelle » apportée par le terrorisme est si efficace.¹³⁷ La rhétorique officielle américaine joue sur le fait qu'il est « naturel » et « souhaitable » de chercher à extirper le désordre que le terrorisme apporte, et de ramener le quotidien à un état plus ordonné, et donc plus sécuritaire.

En regardant uniquement la question de l'ampleur de la menace, il est frappant de constater à quelle fréquence Bush utilise le mot « threat » dans ses discours. Pour ne prendre qu'un exemple, le 11 octobre 2001, à une conférence de presse marquant l'anniversaire d'un mois des attentats, le président utilise ce mot un total de 25 fois en 45 minutes.¹³⁸ Ainsi, le message en est plus que clair : les États-Unis se retrouveraient dans un *nouveau* monde, et seraient désormais *menacés* par un *nouveau genre* d'ennemi, sans scrupule et sans raison. Il est donc impératif de combattre cet ennemi afin de vaincre la « peur » et assurer la « liberté ».

Cette description peut aisément être reliée à une logique d'État de Nature – en effet, la situation dans laquelle les États-Unis se retrouveraient en est une de danger constant, assez analogue à la vie « solitary, poor, nasty, brutish, and short » qu'Hobbes décrivait.¹³⁹ De plus, il est intéressant de remarquer l'image présentée du régime Taliban en Afghanistan, où l'on voit « Al Qaeda's vision for the world » :

¹³⁷ Nous remarquons ici un raisonnement qui cadre parfaitement avec l'interprétation de Hobbes présentée par Peter J. Ahrens Dorf : celui-ci insiste sur l'importance de la peur dans les écrits de Hobbes, en affirmant même que l'instauration constante de la peur était nécessaire pour que les hommes ressentent les conséquences néfastes de l'État de Nature, et comprennent entièrement le besoin de ne pas y « retourner ». Selon lui, chez Hobbes, « The price of objective security is subjective insecurity. The more insecure you feel, the more secure you will be. [...] if you feel insecure, if you feel in your bones "the continual feare, and danger of violent death", then you will continually cherish peace and the state that provides it. ». Peter J. AHRENS DORF; « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the Problem of Anarchy », in. *The American Political Science Review* 94:3 (septembre 2000), p.583 En appliquant cette analyse au cas qui fait l'objet de notre étude, il est possible de comprendre pourquoi il était nécessaire pour le président américain d'insister sur la menace qui guette les États-Unis.

¹³⁸ George W. BUSH; *President Hold Prime Time News Conference*, The East Room, 11 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011011-7.html> (relevé le 9 juin 2009)

¹³⁹ Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 100

Afghanistan's people have been brutalized – many are starving and many have fled. Women are not allowed to attend school. You can be jailed for owning a television. [...] A man can be jailed in Afghanistan if his beard is not long enough.¹⁴⁰

Cette image est conforme à la description de l'État de Nature hobbesien – la vie y est fondamentalement « anarchique » (au sens commun et non pas théorique), caractérisée par la peur, la brutalité et l'irrationalité. L'opposé naturel de cette condition désordonnée est donc la rationalité, la compréhension et la liberté que l'on retrouve (par exemple) aux États-Unis.¹⁴¹ Selon Bush, ce que l'existence des terroristes signifie, c'est une menace à la sécurité qu'apporte la stabilité de l'ordre interne de l'État. Ainsi, on peut dire que dans la conceptualisation spatiale du monde, l'ordre entretenu par les unités étatiques (qui sépare leur souveraineté interne du désordre externe par des frontières étanches) est mis en danger par un acteur illégitime (ici, les terroristes), qui a comme effet désagréable de brouiller la frontière entre l'Interne et l'Externe, puisqu'il enlève aux « citoyens » la sécurité que procuraient les frontières nationales.

On retrouve dans cette logique un exemple de la « heroic practice » d'Ashley à l'œuvre. Le monde extérieur est compris en opposition à un idéal de souveraineté semblable à l'autorité que possède un Léviathan au sein du Commonwealth. L'absence d'autorité centrale sur la scène internationale (comprise dans le discours américain comme un ensemble de normes que respecterait un ennemi « normal », mais qu'un ennemi terroriste maléfique et sans scrupule ignore¹⁴²), pose un problème qui doit être réglé afin d'assurer une paix quelconque. Ainsi,

¹⁴⁰ George W. BUSH, *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008)

¹⁴¹ « The United States respects the people of Afghanistan—after all, we are currently its largest source of humanitarian aid », *ibid.* La même logique d'opposition est également utilisée dans plusieurs discours subséquents, lorsque Bush combine les opérations militaires nécessaires pour éradiquer les Talibans avec l'intention d'apporter de l'aide médicale, de la nourriture, etc : « At the same time, the oppressed people of Afghanistan will know the generosity of America and our allies. As we strike military targets, we'll also drop food, medicine and supplies to the starving and suffering men and women and children of Afghanistan », George W. BUSH, *Presidential Address to the Nation*, the Treaty Room, 7 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011007-8.html> (relevé le 9 juin 2009)

¹⁴² « The hijackers were instruments of evil [...] behind them is a cult of evil which seeks to harm the innocent and thrives on human suffering. Theirs is the worst kind of cruelty [...] and [...] the worst kind of violence, pure malice. »,

l'anarchie « apportée » ou « causée » par l'existence du terrorisme s'oppose directement à l'ordre du système international que garantissait la souveraineté des États.¹⁴³ Devant cette opposition, il est possible de justifier une réaction militaire, en prétextant un besoin « d'ordonner » le « désordonné », afin de « sauver » le monde d'un péril imminent.

L'Ennemi externe

En concordance avec la représentation spatiale du monde, c'est une logique essentiellement dualiste (donc exclusive de nature) qui entre en jeu dans les discours américains. Celle-ci s'appuie sur le « Inside/Outside » du Commonwealth, « l'Extérieur » (au sens figuratif de la limite du civilisé et au sens littéral des frontières nationales) étant défini comme un espace fondamentalement « autre » (au sens de différent) et dangereux.

Dans une autre manifestation d'une spatialité classiquement réaliste, l'identification de l'Ennemi suit cette logique d'Intérieur/Extérieur, et de Nous/Eux. Le propre de l'ennemi terroriste, c'est qu'il menace d'apporter cet extérieur désordonné au sein même de la société civile (donc à « l'intérieur »), en brouillant les limites établies de l'espace anarchique international. On peut alors dire que l'Ennemi *représente* le Désordre, son identité y étant associée de façon implicite.

Cette perception « externe » de l'autre fut d'ailleurs à la source de certains problèmes sociaux américains en ce qui concerne notamment la question « arabe ». En plus d'un choc en raison de la violence et l'ampleur des événements, les Américains font face lors du 11 septembre à la constatation déplaisante que les terroristes vivaient à l'intérieur de la société américaine, et y posaient un danger à l'instar des autorités. C'est un aspect qui peut contribuer à expliquer la

George W. BUSH; *President Pays Tribute at Pentagon Memorial; Remarks by the President at the Department of Defense Service of Remembrance*, The Pentagon, Arlington, Virginia, 11 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011011-1.html> (relevé le 9 juin 2009)

¹⁴³ « there can be no peace in a world of sudden terror », George W. BUSH; *Presidential Address to the Nation*, the Treaty Room, 7 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011007-8.html> (relevé le 9 juin 2009)

nécessité si prépondérante « d'extérioriser » la menace, et « l'autre » arabe/terroriste, résultant dans des frontières qui sont « the result of domesticating the self through the transfer of differences within society to the inscription of differences between societies. »¹⁴⁴ Ainsi, en opérant un processus d'externalisation de l'Autre, la rhétorique officielle permet de « rétablir » un climat de sécurité interne sur lequel elle a un certain contrôle.

L'Ennemi sera donc construit de façon à l'associer avec l'Extérieur, en s'assurant de faire une équivalence entre son identité et l'environnement figuratif du désordre et du danger. Le terroriste est présenté comme un être hors-norme et hors-politique (puisque'il ne peut y avoir de justification pour le terrorisme), il est dépolitisé et déshumanisé, au point où son identité est essentialisée dans sa propriété normative d'un être menaçant et diabolique.¹⁴⁵

Toutefois, la conceptualisation de cet ennemi ne saurait être purement spatiale, malgré la lecture restrictive de cette logique que nous venons de proposer. En effet, c'est en creusant un peu plus la construction de l'identité que les Américains ont associée à l'Ennemi terroriste qu'il sera possible de remarquer l'utilisation d'une logique temporelle et implicitement hiérarchique, plutôt qu'une simple logique spatiale fonctionnelle à propriété binaire normative. Il faut donc étudier un peu plus en détail comment l'ennemi est construit, et à quel point les propriétés qu'on lui accorde sont également issues d'une logique temporelle.

Eux/Nous

Comme nous l'avons abordé dans la section précédente, la logique *spatiale* d'intérieur/extérieur de l'État, de paix et d'anarchie dépend d'une compréhension particulière de l'Autre, et d'une équivalence construite entre cette identité et l'anarchie hobbesienne de l'État de

¹⁴⁴ David CAMPBELL; « Global Inscription: How Foreign Policy Constitutes the United States », in. *Alternatives* XV (1990), p. 273

¹⁴⁵ Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, pp. 59-76

Nature. De plus, dans le cas des discours post 11 septembre 2001 qui nous intéressent, cette façon de concevoir l'autre selon une logique d'État de Nature hobbesienne met en évidence une conceptualisation *temporelle* et *téléologique* du développement politique mondial.

Il est important de comprendre le lien entre la dichotomie du Soi et de l'Autre et la conceptualisation hobbesienne qui nous intéresse. L'utilisation moderne de cet aspect de l'État de Nature, qui en est devenu par la suite une partie intégrale, se retrouve dans la découverte de l'Amérique et la rationalisation de l'Autre amérindien. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, cette compréhension particulière tire ses origines dans un besoin de comprendre la différence et la situer par rapport au Soi. Dans le cas des explorateurs européens, c'est un jugement normatif du Civilisé qui a situé le Barbare au bas d'une hiérarchie normative. Ainsi, il existe au sein de l'État de Nature hobbesien une opposition entre le Soi et l'Autre que l'on retrouve dans le discours américain.

La construction de l'identité américaine est un élément clé de la logique discursive post 11 septembre. C'est ce lien opposant le Soi à l'Autre qui viendra souder ensemble les logiques à la fois spatiales et temporelles. D'une part, on a associé l'Autre à l'Extérieur et au Désordre, ce qui relève d'une conceptualisation spatiale des relations internationales. Mais d'autre part, l'Autre sera aussi présenté comme un être « Barbare », et la lutte contre les terroristes viendra s'insérer dans le cadre d'un combat éternel non seulement entre le bien et le mal, mais également entre les Barbares et les Civilisés.¹⁴⁶

On se souvient que le terme de « barbare » relève d'une conceptualisation téléologique et évolutive des relations internationales, intimement liée à (en fait, indissociable et constitutive de)

¹⁴⁶ Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 47-51

l'idée d'un État de Nature.¹⁴⁷ Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les termes de « barbare » et de « civilisé » supposent donc une conception temporelle de l'histoire. Cette compréhension du développement humain en tant que lutte éternelle entre le bien et le mal, liée à l'évolution téléologique, est également accompagnée d'un discours condescendant et diminutif. La position de suprématie adoptée par les Américains mènera à un des effets majeurs de l'utilisation de la logique temporelle, soit une certaine légitimation implicite, qui découlera de la position supérieure (normativement parlant) des Américains.

L'identité américaine

Dès les premiers discours majeurs, les États-Unis ont tenté de se construire une identité « positive » (au sens normatif – ils sont bons, alors que les terroristes sont mauvais) en accentuant la différenciation fondamentale de l'ennemi par rapport à eux-mêmes:

Americans are asking, why do they hate us? They hate what we see right here in this chamber – a democratically elected government. [...] They hate our freedoms – our freedom of religion, our freedom of speech, our freedom to vote and assemble and disagree with each other.¹⁴⁸

On voit ici un exemple de la stratégie personnifiée de différenciation de l'ennemi utilisée par Bush. Les dissemblances sur lesquelles insistera le président américain sont des distinctions profondes, relevant de convictions morales et éthiques, que l'on peut qualifier de « core values », à la base même de la construction identitaire américaine.¹⁴⁹ Ainsi, l'Ennemi est caractérisé comme un être *essentiellement et diamétralement* opposé au Soi, quelqu'un avec qui l'on ne peut avoir aucune affinité, bref, un « ennemi » en tous les sens du terme, envers qui le seul sentiment possible est celui de la haine et du dégoût. Cette différenciation normative a un effet

¹⁴⁷ Voir Beate JAHN, « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (Juillet 1999) pp. 411-434 et Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, Palgrave, Hampshire UK, 2000

¹⁴⁸ George BUSH; *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008)

¹⁴⁹ Pour une étude sur l'exploitation de ces valeurs nationales dans les bandes dessinées, voir Jason DITTMER; « Captain America's Empire : Reflections on Identity, Popular Culture, and Post-9/11 Geopolitics » in. *Annals of the Association of American Geographers* 95:3 (2005) pp. 626-643

direct sur la construction de l'identité nationale, puisqu'elle permet de forger un sentiment de légitimité et de communauté non seulement politique, mais également éthique et moral.¹⁵⁰

Une distinction utilitaire

L'idée de la construction et de la production active de l'identité à travers les discours et la conceptualisation de l'autre est loin d'être nouvelle, et ne s'applique pas uniquement au cas des États-Unis. En effet, la construction identitaire selon des lignes binaires est une pratique régulière que l'on peut retrouver à pratiquement n'importe quelle période de l'histoire politique moderne.¹⁵¹ De plus, il n'est pas réellement innovateur ou exceptionnel de se servir d'un Autre à caractère antagoniste pour se définir.¹⁵² Bien que nous reconnaissons que les limites de la compréhension binaire du savoir humain font que l'identité d'un « autre » quelconque est nécessaire pour se définir, il est également très important de reconnaître que cette limite conceptuelle n'est pas qu'une réalité neutre, mais devient plutôt un outil très puissant utilisé par les gouvernements afin de légitimer leurs politiques étrangères auprès de leurs citoyens, surtout depuis qu'une telle justification est nécessaire étant donné la montée en importance de l'opinion publique et des revendications du particulier par rapport aux actes de son gouvernement.

Alors que dans la tradition Réaliste des Relations Internationales, l'Autre se faisait automatiquement octroyer la position d'Ennemi dans l'opinion publique (ce qui concorde avec l'interprétation donnée de « l'état de guerre » qui caractérise l'État de Nature hobbesien), il est désormais plus difficile, dans le monde de l'après Guerre Froide, d'effectuer la transition du rival à l'ennemi existentiel. Le moyen le plus simple de justifier les conflits militaires récents est donc de les présenter comme des guerres faites « en défense » de ou « en protection » de quelque

¹⁵⁰ Ce sentiment de communauté identitaire est d'ailleurs souvent utilisé pour justifier la politique étrangère. À ce sujet, voir Philippe LE PRESTRE; « La reconstruction identitaire de l'Amérique après le 11 septembre » in. *Revue Études internationales*, XXXV:1 (mars 2004) pp. 25-47

¹⁵¹ Pour une étude sur la question voir l'ouvrage de Louiza ODYSSEOS; *The Subject of Coexistence: Otherness in International Relations*, University of Minnesota Press, 2007

¹⁵² Pour un apport important sur la question de l'identité du soi et de l'autre, voir également Edward SAID; *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*

chose.¹⁵³ De cette manière, la Seconde Guerre Mondiale peut être considérée comme un exemple de *défense* légitime des alliés contre un Hitler « ennemi » qui menaçait la survie de plusieurs États.¹⁵⁴ La même logique s'applique également à la Guerre Froide, ainsi qu'à la première Guerre du Golfe.

David Campbell est un des noms les plus reconnus dans l'étude de l'histoire de la production identitaire américaine. Son ouvrage sur cette première Guerre du Golfe permet d'illustrer à quel point l'identité américaine s'associant à ce conflit a été construite, en suivant cette fois une logique principalement spatiale. En effet, c'est en analysant l'agression irakienne du 2 août 1990 contre le Kuwait comme une transgression de l'espace et des frontières internationales que le discours officiel a tenté de présenter un conflit, et un ennemi qui était « black and white », en utilisant un argument fondamentalement spatial :

Most notable in this regard was the reproduction of the myth of the frontier, in which territorial space becomes intertwined with ethical identity such that the fluid boundary and persistent struggle between “civilization” and “barbarism” is rendered in terms of geopolitical conflict.¹⁵⁵

Avec les attentats du 11 septembre 2001, cette technique de différenciation de l'ennemi en termes purement spatiaux ne connaît pas la même facilité. Bien que le réflexe initial fut de tenter de comprendre les événements en termes géopolitiques,¹⁵⁶ il demeure que les terroristes ne sont pas (de par leur nature théorique) associés à un État en particulier, et doivent donc être conceptualisé selon une logique plus large. Dans le cas des discours américains après le 11

¹⁵³ Colin McINNES; « A different kind of war? September 11 and the United States' Afghan War », in. *Review of International Studies* 29 (2003) pp. 165-184

¹⁵⁴ Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, p. 108

¹⁵⁵ David CAMPBELL; *Politics Without Principle: Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War*, p. 22. voir également David CAMPBELL; *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, pp. 164-166

¹⁵⁶ Voir par exemple Mat COLEMAN; « The Naming of 'Terrorism' and Evil 'Outlaws' : Geopolitical Place-Making After 11 September », in. *Geopolitics* 8:3 (2003) pp. 87-104; Robert W. Williams; « Terrorism, Anti-terrorism and the Normative Boundaries of the US Polity : The Spatiality of Politics after September 11 », in. *Space and Polity* 7:3 (Decembre 2003) pp. 273-292; Simon DALBY; « Calling 911: geopolitics, security and America's new war » in. *Geopolitics* 8:3(automne 2003) pp. 61-86 et Richard W. MANSBACH; «The meaning of 11 September and the emerging postinternational world » in. *Geopolitics* 8:3(automne 2003), pp. 16-34

septembre, on remarque donc l'apparition et l'utilisation d'une logique *temporelle* qui vient *s'ajouter* à la logique spatiale « classique ».

Ainsi, en plus d'être perçus comme un Ennemi au sens habituel, qui menace les frontières spatiales entre l'interne/l'externe, l'ordre/le désordre, les terroristes sont également présentés comme un Ennemi « barbare » dont *l'existence* entraînerait une *régression temporelle* dans le *développement* de la civilisation.

On voit donc dans la conceptualisation américaine de l'Autre une différenciation hiérarchique se basant sur l'opposition entre le barbare et le civilisé. De plus, selon le discours officiel, la Guerre contre le Terrorisme représente un *moment* précis, un état d'exception, nécessaire pour empêcher la perte de la sécurité et de l'ordre achevés jusqu'à ce jour. Ce que les terroristes menacent, c'est le *retour* à l'anarchie hobbesienne. La réaction entraînée par le 11 septembre devient un *état d'exception* temporellement parlant, un instant crucial qui pourrait entraîner pour le monde civilisé une *régression* à caractère *barbare*.

«*United We Stand* »

Cette stratégie de construction du soi par rapport à l'autre (ou de l'autre par rapport au soi) rappelle la nécessité d'affirmer son identité à travers l'opposition à autrui (nous sommes ce qu'il n'est pas, et vice versa) que nous avons vu dans le chapitre précédent, notamment lors de la découverte de l'Amérique, qui représente peut-être l'exemple ultime de la nécessité d'utiliser des concepts déjà appris pour comprendre un autre à première vue « incompréhensible », et pour déterminer la position à adopter envers lui.

Dans le cas des États-Unis post 11 septembre, le renforcement de l'identité se fait également à travers la constatation de ce que l'on n'est pas (spatialement *et* temporellement), renforçant donc la conception que l'on se fait du Soi, à travers un cercle de reproduction intersubjective. Encore une fois, on remarque que la construction identitaire n'est pas un processus neutre, mais plutôt un processus qui va servir à dicter l'ensemble des actions

possibles. De plus, la production d'une identité américaine forte va également servir à consolider le Soi, et de renforcer l'image que l'on se fait du Nous.

Sur le plan domestique, par exemple, on peut expliquer cette insistance sur l'identité par une considération pratique : étant donné la situation de crise et de panique qui aurait pu suivre une attaque terroriste sur le territoire américain, il était primordial pour les dirigeants de rassembler le peuple¹⁵⁷ et de l'apporter à se sentir en sécurité (donc d'extraire et d'éloigner la menace de façon d'abord figurative). En l'associant à l'idée d'une *identité* positive, le président américain pourra alors rassurer la population, tout en renforçant l'image d'une victime innocente (civilisée), qui a subi un acte horrible et sans justification (bref, un acte barbare), ce qui permet *et* légitime une réaction militaire forte.

Les instances de dichotomies identitaires que nous relevons ont donc un effet triple : d'abord, comme vu plus haut, ils rassemblent les Américains autour d'une solidarité nationale renforcée puisqu'elle découle de l'identité commune. Puis, cette exposition va permettre d'éloigner l'Autre de Soi (à la fois physiquement/spatialement et temporellement), en diminuant la compréhension possible d'autrui, et, par le fait même, toute « explication rationnelle » que l'Autre pourrait posséder. Finalement, cette différenciation de l'autre, en suivant une distinction hiérarchique entre les Civilisés et les Barbares, va mener à la délégitimisation implicite des Terroristes.

Ensemble, ces trois effets complémentaires (qui ne sauraient exister sans la fusion des logiques spatio-temporelles au sein de l'idée de l'État de Nature) vont servir à créer une image *essentialisée* de l'identité américaine et (en opposition) de celle des terroristes, qui servira de

¹⁵⁷ Le succès de cette entreprise est toutefois remis en question par plusieurs auteurs. Entre autres, nous invitons le lecteur à consulter Roxanna HARLOW et Lauren DUNDES; « "United" we Stand: Responses to the September 11 Attacks in Black and White »; in. *Social Perspectives*, 47:4, pp. 439-464 et Claire CLARK et William HOYNES; « Images of Race and Nation after September 11 », in. *Peace Review*, 15:4 (2003), pp. 443-450

justification pour les actions internationales futures des Américains. Cet effet que Bush cherche à produire est d'autant plus évident dans cet extrait d'une déclaration commune avec le premier ministre japonais le 25 septembre 2001:

And make no mistake about it : This is good versus evil. These are evildoers. They have no justification for their actions. There's no religious justification, there's no political justification. Their only motivation is evil.¹⁵⁸

« *You are either with us or you are against us* »

Sur le plan international, le dualisme utilisé va mener à une division manichéenne de l'ensemble du monde calquée sur un combat entre le bien et le mal – défini en termes spatio-temporels. Le discours américain va étendre « l'identité américaine » du Civilisé, pour la transformer dans l'identité des « nations civilisées ». Conceptuellement, c'est un nouveau « inside/outside » qui est créé, en faisant usage de l'opposition entre souveraineté et anarchie dans la « Heroic Practice ». Toutefois, celui-ci n'est pas basé sur une frontière physique ou une logique spatiale : le monde est divisé selon l'étape de développement dans laquelle les acteurs se retrouvent, créant un « outside » temporel, associant le Désordre aux Barbares.

Ainsi, en disant « vous êtes soit avec ou contre nous »¹⁵⁹, Bush crée une division imaginaire du monde sur une ligne évolutive, qui mène à concevoir les acteurs « légitimes » comme figure de souveraineté ou comme principe ordonnant (traditionnellement associé au « inside » des États). Tous ceux qui s'opposeraient ouvertement à la logique entraînant cette division deviendraient donc implicitement un symbole de discorde et d'anarchie, se catégorisant par le fait même comme « ennemi des nations civilisées ».

¹⁵⁸ George W BUSH; *International Campaign Against Terror Grows; Remarks by President Bush and Prime Minister Loizumi of Japan in Photo Opportunity*, The Colonnade, 25 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010925-1.html> (relevé le 4 février 2008)

¹⁵⁹ « Every nation, in every region, now has a decision to make. Either you are with us, or you are with the terrorists. », George W. BUSH; *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008)

Les condoléances exprimées suite aux 11 septembre 2001 peuvent être perçue comme une acceptation tacite d'une identité « civilisée » qui s'oppose aux « Barbares ». Évidemment, il n'y a rien de surprenant dans l'affirmation que les peuples européens (par exemple) se considèrent comme un peuple civilisé. Ce qui importe ici toutefois, c'est une *normalisation* du cadre conceptuel qui marie spatialité *et* temporalité. La rhétorique officielle accepte la prémisse qui affirme qu'il existe un « Outside » à « l'extérieur » du système étatique (composé des nations « Civilisées »), un « Outside » se définissant de façon temporelle comme « l'avant » contrat social. L'Ennemi terroriste, quant à lui, est l'ambassadeur de cet extérieur marginal, et il menace, de par sa simple existence, un retour global à une situation anarchique à la Hobbes.

La division manichéenne du monde exprimée par les discours de Bush est donc un effort d'extraire conceptuellement la menace apportée par l'Autre au delà des frontières non seulement de l'État,¹⁶⁰ mais également du système politique international « en entier ». Ainsi, c'est bien un « inside » particulier qui est construit, comprenant l'ensemble du monde civilisé, l'« outside » représentant quant à lui les terroristes barbares. L'image résultante est sans équivoque : le monde est divisé de façon binaire, sur des lignes à la fois *spatiales* et *temporelles*, entre l'Intérieur et l'Extérieur (de l'État, comme des normes), le Soi et l'Autre, le Bon et le Mauvais. Alors que les États-Unis représentent la légitimité, la paix et la souveraineté du Léviathan, les terroristes, quant à eux (et par extension les gouvernements qui les supportent), sont situés à *l'extérieur* de la politique légitime et représentent donc la menace de l'Anarchie mondiale. Afin de préserver la paix à l'intérieur de l'État, comme à l'intérieur d'une

¹⁶⁰ Au sujet de cette pratique de construction identitaire à travers l'externalisation de la menace chez les Américains, voir David CAMPBELL; « Global Inscription: How Foreign Policy Constitutes the United States », in. *Alternatives* XV (1990) pp. 263-286 et David CAMPBELL; *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, (Revised Edition) University of Minnesota Press, Minneapolis USA, 1998

communauté internationale, il est nécessaire d'éradiquer ces terroristes qui menacent un retour généralisé à l'État de Nature hobbesien.

Ainsi, ce qui est particulièrement significatif pour nous, c'est le fait que les distinctions entre le bien et le mal présentées dans le discours américain sont accompagnées d'une rhétorique plaçant le conflit actuel dans la longue lignée d'un combat entre la barbarie et la civilisation;¹⁶¹ le respect des normes internationales, la souveraineté et la paix sont signes d'un monde civilisé, un monde post-contrat social, alors que les terroristes « maléfiques » et « inhumains » sont « héritiers des pires barbares que le monde ait connu ».¹⁶²

Nous retrouvons donc ici une logique de l'État de Nature, certes, mais une logique particulière, de par le fait qu'elle n'est pas uniquement spatiale selon l'interprétation classique de Hobbes, mais qu'elle représente également un exemple concret de l'aspect temporel compris dans l'État de Nature, soit une acceptation implicite de l'idée d'une évolution téléologique et d'une hiérarchie normative entre les peuples, selon que ceux-ci soient « plus » ou « moins » civilisés. Cette application non orthodoxe de la logique hobbesienne mérite un peu plus de réflexion. Nous allons donc nous pencher désormais spécifiquement sur l'aspect temporel du discours américain.

Temporalité : Américains Civilisés et Terroristes Barbares

Nous venons d'examiner de quelle façon une logique de production identitaire s'est manifestée dans les discours américains suite aux attentats du 11 septembre 2001. Dans cette

¹⁶¹ Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 47-50

¹⁶² « We have seen their kind before. They are the heirs of all the murderous ideologies of the 20th century [...] they follow in the path of fascism, Nazism and totalitarianism. », George W. BUSH; *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008). Il est intéressant de noter la signification de ce rapprochement au régime nazi. Si l'on accepte la thèse de Dario Battistella que « l'interlude nazi » représente un moment hobbesien dans l'histoire du système politique internationale, (voir Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, pp. 108-109) on peut faire le lien avec l'association des terroristes à l'anarchie hobbesienne.

logique, visant à permettre la concentration de la réponse sur un ennemi clair, l'essentialisation de la « nature » américaine et la légitimation des politiques étrangères se caractérisent par une logique à la fois spatiale *et* temporelle. En effet, le lien fait entre les terroristes et les barbares dépasse la logique spatiale de l'anarchie, et place l'analyse dans le cadre d'une conceptualisation temporelle des relations internationales. C'est l'hierarchie fondamentale des catégories de Barbares et Civilisés, ainsi qu'une notion de régression au niveau mondial qui marque le lien définitif entre la rhétorique américaine et l'élément temporel du concept de l'État de Nature.

Deux aspects de la temporalité

Au premier chapitre, nous avons suggéré que la temporalité se retrouve de façon intrinsèque dans le concept hobbesien de l'État de Nature. D'abord, il faut rappeler que pour élaborer ce dernier, Hobbes devait avoir une notion historique du développement politique, et donc du passage de l'État de Nature au Commonwealth. C'est la découverte de l'Amérique et des Amérindiens « barbares » ou « sauvages » qui ont procuré ontologiquement et épistémologiquement les données nécessaires à l'élaboration d'une conceptualisation hobbesienne du Politique. Il y a donc une temporalité implicite dans le concept de l'État de Nature, à la fois dans sa *création* et dans son *interprétation*.

De plus, la temporalité se retrouve également dans les effets de l'application de l'État de Nature à la sphère internationale, à la fois dans la notion d'une évolution progressive vers une anarchie lockéenne ou kantienne (et de la possibilité d'une régression), et dans l'hierarchie normative chronopolitique entre différents peuples.

Us and Them : Une hiérarchie normative et temporelle

Dans les discours de Bush après le 11 septembre 2001, les concepts de la « civilisation » et des « nations civilisées » s'opposant aux « barbares » (« This is civilization's fight »¹⁶³,

¹⁶³ George BUSH; *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008)

« Barbaric criminals »¹⁶⁴) viennent rappeler cette idée d'une évolution téléologique de l'histoire de l'humanité contenue dans la conceptualisation de l'anarchie hobbesienne. Selon la logique binaire de l'esprit humain, en s'auto désignant comme une société évoluée, Bush sous-entend qu'il existe des peuples qui ne le sont pas¹⁶⁵ (même s'il n'applique le concept de barbares qu'aux terroristes à ce stade-ci, qui représentent en réalité une tranche spécifique de la population, ce qui transparait des discours c'est la croyance que tous les musulmans ont une *potentialité* de terrorisme¹⁶⁶). Lorsque cette dichotomie implicite est superposée aux arguments normatifs utilisés par le président américain, on pressent la conceptualisation d'une logique d'évolution historique, et donc d'une hiérarchie normative entre les peuples.

Ainsi, en posant l'hypothèse que l'Autre est barbare, (ne possédant pas les qualités rationnelles d'un « Commonwealth » civilisé, il est considéré comme « arriéré » et/ou « corrompu ») la rhétorique officielle américaine implique, par le fait même, que l'Autre est inférieur d'un point de vue normatif, puisqu'il est plus bas sur la chaîne évolutive humanitaire. Une des choses que cette infériorité temporelle implique, c'est une certaine responsabilité pour les pays « développés » de s'occuper de ces « barbares » et de les apporter à un niveau minimum de civilisation.¹⁶⁷ Cette affirmation est présente par exemple dans le rapport de la Commission sur le 11 septembre :

¹⁶⁴ George W. BUSH; *Presidential Address to the Nation*, the Treaty Room, 7 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011007-8.html> (relevé le 9 juin 2009)

¹⁶⁵ Voir Richard JACKSON : « In the first place, as linguists and anthropologists have discovered, all language has a basic binary structure such that almost every noun, adjective and verb has its direct opposite.[...] Critically, this opposition between terms usually implies a 'devaluation of one term and a favoring of the other' (Llorente 2002:39). [...] Thus, when politicians and newspapers describe the September 11, 2001 attacks as an 'assault on civilisation', the reader knows that (bad) barbarians are somehow involved. », *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 21

¹⁶⁶ À ce sujet, voir Anna M. AGATHANGELOU and L. H. M. LING; « Power and Play through Poisies : Reconstructing Self and Other in the 9/11 Commission Report » in. *Millennium: Journal of International Studies* 33:3 (2005) p. 827-853

¹⁶⁷ Il est à noter qu'il existe une distinction entre les terroristes « barbares » et les peuples arabes « non-civilisés » (qui pourraient s'apparenter à l'image du « sauvage » plus jeune). Toutefois, étant donné que la rhétorique américaine

The report proposes that the US government utilize whatever means available [...] to *educate* Muslims about America and Americans. This would, the Report presumes, befriend, convert, and ultimately domesticate potential terrorists. The Muslim Other is 'uninformed' about America at best [...] If only they'd know us better, the Report suggests, they'd realize what friendly and harmless people we are.¹⁶⁸

Ainsi, l'Autre est vu comme étant simplement « mal éduqué », ce qui justifie une attitude paternaliste envers lui. Le lien ici avec l'hypothèse des explorateurs européens sur l'explication de l'existence de l'Amérique est frappant. Effectivement, on se souvient que selon eux, le peuple Amérindien ne pouvait être qu'une « civilisation plus jeune », ou une « civilisation corrompue ». ¹⁶⁹ Le résultat direct de cette conception de l'autre est de lui priver sa légitimité d'existence et d'action politique. L'Autre, dans ce cas-ci les terroristes, sont donc encore une fois perçus comme des acteurs irrationnels, mal renseigné, fous et psychopathes, ¹⁷⁰ qui ne peuvent avoir un grief « réel » (au sens de rationnel) envers la politique étrangère américaine. Comme l'affirment Agathangelou et Ling, « This casts whole peoples and societies as children or idiots – unless of course, they are the 'good' Muslims who speak, act, and think *just like us*. » ¹⁷¹ Le conflit politique est donc intériorisé par l'Autre et essentialisé chez lui dans une identité « Barbare ». Cette infantilisation de l'Autre est utilisée à la fois pour réaffirmer l'identité américaine, et pour justifier les opérations militaires au Moyen Orient. ¹⁷²

D'un point de vue utilitaire, l'existence de cette notion d'évolution et d'hierarchie vient donc s'ajouter à la construction de la légitimité américaine entamée par la combinaison de la

semble reconnaître que les terroristes « proviennent » des peuples moins développés et plus ignorants, l'argument de l'infantilisation de l'Autre tient quand même.

¹⁶⁸ Anna M. AGATHANGELOU and L. H. M. LING; « Power and Play through Poiesis : Reconstructing Self and Other in the 9/11 Commission Report » in. *Millennium: Journal of International Studies* 33:3 (2005) p. 829

¹⁶⁹ Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, pp. 68-69

¹⁷⁰ Cette caractérisation des terroristes comme fous furieux est d'autant plus intéressante que des études sur l'origine et l'identité des terroristes semble au contraire relever à quel point ceux-ci sont des gens extrêmement « normaux ». Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 63

¹⁷¹ Anna M. AGATHANGELOU and L. H. M. LING; « Power and Play through Poiesis : Reconstructing Self and Other in the 9/11 Commission Report » in. *Millennium: Journal of International Studies* 33:3 (2005) p. 833

¹⁷² Meghana NAYAK; « Orientalism and 'Saving' US State Identity after 9/11 », in. *International Feminist Journal of Politics* 8:1 (mars 2006) p. 48

normativité à l'opposition dualiste. En se positionnant comme à l'extrémité positive d'une évolution historique teintée de normativité, les Américains renforcent leur position « naturelle » comme figure de proue du monde occidental « civilisé ». La position de leader du monde démocratique qu'ils se donnent n'en paraît que plus pertinente et naturelle.

Now and Then : l'évolution téléologique

Le deuxième aspect de la temporalité est surtout présent quand la généralisation de la menace est faite à l'ensemble du système international. Lorsque les États-Unis tentent « d'extraire » la menace (selon une logique campbellienne), et de la placer dans un « outside » commun à toutes les « nations civilisées », la distinction spatiale (classique) ne suffit pas, puisqu'il ne peut vraiment exister un extérieur *physique* à « l'ensemble » du système. Alors, « l'extérieur » du Nous sera différencié à l'aide de caractéristiques temporelles, semblable à la distinction à l'œuvre jusqu'au XX^{ie} siècle entre les peuples Européens (occidentaux), et tout les autres peuples se retrouvant « beyond the line » (de la civilisation). Ainsi, dans le cas du discours américain, l'Autre est « arriéré » et « barbare », mais surtout, n'appartient pas au système, en grande raison puisqu'il menace d'entraîner l'ensemble du « Nous » dans sa régression.

La menace terroriste est donc présentée comme une calamité mondiale, mais surtout comme un *danger existentiel* à l'ensemble de la « civilisation » (compris comme l'ensemble du système politique légitime). L'hypothèse posée par cette conceptualisation, c'est que par sa présence même, l'Autre « externe » inhibe l'intégrité et l'existence continue du système international moderne. Ainsi, si rien n'est fait pour combattre l'ennemi, l'Ordre relatif que le système international connaît perd de son intégrité, et laisse place au Désordre « extérieur ». En conséquence, il est nécessaire, afin de rétablir le respect de normes « civilisées », d'éradiquer l'ennemi qui entraînerait une régression généralisée à l'anarchie hobbesienne.

La conceptualisation du danger émanant de la possibilité d'un recul catastrophique vers l'anarchie hobbesienne devient possible avec les propos tenus d'un côté sur la propriété

exceptionnelle du conflit¹⁷³ et d'un autre côté sur son lien avec le passé.¹⁷⁴ Tout en exposant la situation comme un « État d'exception », Bush la contextualise de façon plus large en liant les terroristes à d'autres ennemis connus, ayant eux aussi présenté des « moments d'exception », où l'existence du système international et des ses factions étaient menacés.¹⁷⁵ La nature maléfique des ennemis apporte également un appui à l'ampleur de la menace perçue : notons la façon dont l'objectif de ces ennemis a été compris et présenté: « These acts of mass murder were intended to frighten our nation into *chaos* ». ¹⁷⁶

La situation est donc analysée par les Américains certes selon une logique spatiale, mais également par le biais d'une logique temporelle, toutes deux s'apparentant à la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature. En plus d'être clairement biaisée, cette analyse est loin d'être sans conséquence pratique et théorique. Lorsqu'un cadre conceptuel particulier est choisi (ici la logique hobbesienne qui découle de l'État de Nature), il en découle que certains « faits » vont être portés à être ignorés (comme par exemple l'historique de violence au Moyen-Orient associé aux interventions parfois maladroites des États-Unis), alors que d'autres paraîtront plus poignants qu'ils ne le sont en réalité (comme l'ampleur concrète des attentats terroristes du 11 septembre 2001¹⁷⁷).

¹⁷³ « This will be a different kind of conflict against a different kind of enemy. », George W. BUSH; *Radio Address of the President to the Nation*, 15 septembre 2001,

<http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010915.html> (relevé le 4 février 2008)

¹⁷⁴ « We have seen their kind before. They are the heirs of all the murderous ideologies of the 20th century. », George W. BUSH; *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001,

<http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008)

¹⁷⁵ « they follow the path of facism, Nazism and totalitarianism », *ibid.*

¹⁷⁶ George W. BUSH; *Statement by the President in His Address to the Nation*, 11 septembre 2001,

<http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010911-16.html> (relevé le 4 février 2008), c'est nous qui soulignons

¹⁷⁷ « The attacks of September 11, 2001, and the suffering they caused in America were in reality far from exceptional : more than double the number of people killed by al Qaeda were killed every day for a hundred days in Rwanda in 1994 [...] and on September 11, 2001 itself, an estimated 30 000 children died of hunger and preventable diseases across the developing world », Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 37

Il y a donc plusieurs limites et conséquences à un cadre conceptuel et aux « narratifs » choisis pour exprimer et expliquer un événement, comme pour y faire référence. Dans le cas des États-Unis, nous soutenons que l'utilisation d'une conceptualisation hobbesienne du monde, qui découle de l'État de Nature, a permis de légitimer l'ensemble de la réponse officielle, comprise comme la « guerre contre le terrorisme ».

Précisons cependant d'emblée que nous ne cherchons pas ici à présenter un cadre d'analyse « plus correct » ou « meilleur » (puisque'il ne peut selon nous exister de cadre « ultime » ou « supérieur » qui permettrait de saisir la réalité de façon objective et empirique), mais plutôt à faire reconnaître et démontrer que le cadre choisi par l'administration américaine (comme n'importe quel cadre, puisque c'est là une de ses limites intrinsèques) a comme effet direct d'encastrier la réalité dans un narratif particulier, et parvient à rendre certains effets plus « probables » que d'autres. Par conséquent, on peut affirmer que l'analyse officielle des attentats du 11 septembre 2001, et plus précisément la construction de l'identité américaine, « servira » à quelque chose, et aura donc une fonction précise au sein de la stratégie politique de Bush.

Performativité : un projet de légitimité

La normativité intrinsèque du discours américain post 11 septembre peut avoir plusieurs effets, mais sa fonction principale est de renforcer la légitimité de la politique étrangère américaine. En proposant une construction identitaire selon une logique hobbesienne, la rhétorique officielle tentera de justifier la réponse militaire, selon la nature des acteurs qui y participent (c'est-à-dire des Ennemis au sens existentiel). C'est donc en peignant un portrait précis des terroristes comme des êtres barbares et « sous-humains » (une identité construite en suivant une logique à la fois spatiale et temporelle) que les Américains essayeront de présenter leur position et leur réaction immédiate comme la seule interprétation possible des événements.

Il serait évidemment extrêmement difficile de chercher à prouver l'existence d'une « intention » particulière chez le président américain, c'est pourquoi nous ne désirons pas concentrer notre propos sur un dessein plus ou moins caché de la rhétorique officielle de l'administration Bush. Toutefois, ce que nous voulons toucher ici, c'est d'abord et avant tout *l'effet possible* de l'utilisation d'une conceptualisation hobbesienne pour comprendre le 11 septembre, de même que les effets qui auraient pu découler de l'utilisation d'une logique alternative.

Nous soutenons que l'utilisation d'une logique d'État de Nature hobbesien permettra à George W. Bush d'encastrier le conflit, et l'identité des acteurs impliqués, selon des normes pré-établies de la société internationale. L'identité américaine et terroriste en devient définie selon des paramètres spatio-temporels fixes, et c'est cette image précise de l'identité qui permettra au président de légitimer la réaction politico-militaire qui suivra.

En effectuant le même raisonnement, nous soutenons également que si une logique différente avait été utilisée, l'argument pour la légitimité ou la légalité de l'entreprise en Afghanistan n'aurait pas été aussi percutant. Toutefois, si on étudie la rhétorique américaine, on remarque que la force particulière du discours a été d'affirmer que la logique utilisée était « naturellement » le seul cadre d'analyse possible. Nous voulons donc présenter quelques cadres conceptuels alternatifs à celui de l'État de Nature, qui auraient peut-être entraîné une différente analyse des options politiques et militaires post 11 septembre.

Logiques alternatives

À en croire la rhétorique américaine, la logique hobbesienne qui a suivi le 11 septembre était la seule qui permettait de comprendre l'ampleur et la gravité des attentats. Pourtant, Richard Jackson soutient que cette interprétation était loin d'être inévitable.

Par exemple, l'auteur affirme qu'il aurait été possible d'insister moins sur les États-Unis en tant que victime unique et exceptionnelle (ce qui a permis de justifier l'idée d'une menace

nouvelle, appelant à une réplique extrême), et d'en profiter pour exprimer plutôt un rapprochement avec la violence ressentie par d'autres peuples ailleurs dans le monde.

Aussi, si les attaques avaient été comprises en tant que « crime » plutôt qu'un « acte de guerre », la réponse que cette qualification aurait rendu possible impliquerait sans doute plus de forces « policières » et de tribunaux que d'actions militaires sur le terrain.

Enfin, plutôt que de voir dans les attentats une instance d'un long conflit entre la Civilisation et les Barbares (en ligne avec les implications temporelles et hiérarchiques de l'État de Nature), il aurait été possible, par exemple, d'analyser ceux-ci comme des actes « révolutionnaires », qui n'impliqueraient pas une rhétorique spatio-temporelle analogue à la logique hobbesienne.¹⁷⁸

Il est également intéressant de constater que la construction discursive de l'ennemi, alors qu'elle est très présente dans les discours américains, l'est beaucoup moins au sein des discours européens. En effet, ce qu'on remarque dans ces derniers, c'est notamment une distinction entre l'*acte* et l'*acteur*. Ainsi, alors que le président Bush condamnait directement « les terroristes » ou « les barbares », Chirac et Schröder parlent surtout « d'*actes* terroristes ».

Par exemple, le 11 octobre 2001, le chancelier allemand précise ce qu'il entend par « attaque contre le terrorisme » : « We are not waging war against individual states or people [...] However, anyone who promotes or assists terrorism [...] will be called to account. »¹⁷⁹ De plus, le Chancelier Schröder traite souvent de la situation comme d'un dilemme « criminel »¹⁸⁰, ce qui

¹⁷⁸ Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, pp. 29-58

¹⁷⁹ Gerhard SCHROEDER; *Policy Statement made by Federal Chancellor Gerhard Schroeder to the German Bundestag*, 11 octobre 2001, <http://www.germany.info/relaunch/politics/speeches/101101.html> (relevé le 20 août 2006). Ici le choix du terme de « anyone » demeure impersonnel, et ne s'associe pas à une identité ou un acteur précis.

¹⁸⁰ Gerhard SCHROEDER; *Statement By Chancellor Schroeder to the German Bundestag on the terrorist acts carried out in the United States*, 12 septembre 2001, <http://www.germany.info/relaunch/politics/speeches/091201.html> (relevé le 20 août 2006) et Gerhard SCHROEDER; *Policy Statement made by Federal Chancellor Gerhard Schroeder to the German Bundestag: "The terrorist attacks in the United States and the decisions taken by the United Nations Security Council and NATO"*, 19 septembre 2001, http://www.germany.info/relaunch/politics/speeches/091901_2.html (relevé le 20 août 2006)

tend à éloigner la conceptualisation des attaques terroristes comme des actes de guerre, et les acteurs terroristes comme des Ennemis au sens traditionnel.

Cette approche mitigée au dualisme a comme effet direct de séparer le sujet de l'adjectif, et donc de permettre une plus grande relativisation du soi et de l'autre au niveau politique, plutôt qu'une division manichéenne du Nous/Eux et de l'Intérieur/Extérieur qui demanderait des mesures extrêmes. En séparant l'identité de l'acteur de son acte, les Européens évitent de naturaliser un engagement automatique au combat. Ils constatent donc qu'il existe du « mal », et qu'on en a certes été témoins lors des attentats du 11 septembre, mais ne cherchent pas à utiliser ce mal pour définir l'ensemble des acteurs du système international selon une ligne séparant « l'Ennemi » du « Bon » et du « Civilisé ». Puisque selon eux la survie et la sécurité ne sont pas menacées au sens conceptuel par un antagoniste concret, il ne découle pas des propos européens une obligation « existentielle » (au sens schmittien) de participer à un combat défensif.

En conséquence, ce refus de diviser le monde en deux (« with us or against us ») de façon antinomique, tout en reconnaissant la gravité des attentats, permettra aux Européens de s'éloigner du paradigme ami/ennemi de Schmitt, puisqu'ils ne cherchent pas nécessairement à se placer en opposition directe avec « l'Autre ». Ainsi, ce qui émane de cette plus grande relativisation, c'est un certain pacifisme, ou du moins une réserve, une hésitation, à partir en croisade contre un nouvel ennemi.

Ce que ces quelques exemples démontrent, c'est bel et bien que l'analyse des événements du 11 septembre 2001 à New York et Washington n'avait pas qu'une seule voie conceptuelle à suivre. Il existait en effet d'autres logiques au sein desquelles les attentats auraient pu être compris et exprimés. Le narratif utilisé par Bush remplit donc une fonction particulière : il permet certaines hypothèses et entraîne certaines réponses tout en empêchant d'autres.

La construction d'une identité normative

Nous avons vu dans la section « Eux/Nous » de ce chapitre comment l'identité américaine a été construite suite au 11 septembre. En résumé, la rhétorique officielle a présenté les terroristes comme des êtres « Extérieurs » et « Barbares », les identifiant ainsi avec les conceptualisations spatio-temporelles de l'État de Nature hobbesien. Ce lien étant tracé, il s'en suit qu'une lutte contre les terroristes est non seulement légitime, mais également *nécessaire* pour assurer la survie du système international.

Les exemples relevés démontrent que le discours américain et la logique qu'il épouse ne sont pas des actes neutres, à l'image d'une analyse objective des événements et des acteurs, puisque des choix ont clairement été faits dans l'utilisation d'une optique hobbesienne belligérante pour encadrer le conflit.¹⁸¹ La narration officielle, quand à elle, a comme effet une dépolitisation des acteurs, couplée avec l'habitude orientaliste de percevoir l'Autre comme un objet plutôt qu'un sujet, qui mène à la perpétuation d'une logique visant à empêcher le questionnement des politiques étrangères américaines.

La dépolitisation des acteurs se fait alors à travers une normativité construite : le conflit est compris comme un combat entre le *Bien* et le *Mal*. Ainsi, la légitimité américaine provient presque exclusivement du fait qu'elle se retrouve du côté des « bons ». C'est donc une normativité sur-simplifiée que l'on retrouve dans les discours de Bush: « Freedom and fear, justice and cruelty, have always been at war, and we know that God is not neutral between them. »¹⁸²

¹⁸¹ Toutefois, la question demeure à savoir s'il existe réellement des outils d'analyse « neutres » - mais ce n'est pas ici le but de notre propos. L'important pour nous est de démontrer que la logique utilisée par Bush n'est pas neutre, que cette neutralité objective existe ou non.

¹⁸² George W. BUSH; Address to a Joint Session of Congress and the American People, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008)

Ainsi, la légitimité américaine ne repose pas sur une analyse impartiale de sa politique et de ses effets, mais plutôt sur l'essentialisation de l'identité du Soi et de l'Autre, et l'encadrement de cette différence dans un long trajet évolutif entre les Barbares et les Civilisés. En conséquence, il est possible d'affirmer que la légitimité dépend de, et est inspirée par une logique hobbesienne des relations internationales (telle qu'elle l'a été exprimée au chapitre 1), logique qui a comme effet de figer dans le temps une opposition existentielle spatio-temporelle d'Ami/Ennemi.

La rhétorique américaine est donc intimement liée à la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature. Plus précisément, c'est en utilisant à la fois les logiques spatiales de l'Ordre et du Désordre qu'on associe à l'Intérieur et l'Extérieur, et les logiques temporelles d'évolution et d'hiérarchisation entre les Civilisé et les Barbares, que les États-Unis ont pu construire une identité normative de l'Autre Terroriste en ligne avec la notion schmittienne de l'Ennemi *existentiel*. Selon nous, cette présentation particulière des acteurs clés a joué un rôle primordial dans la justification et la légitimation des politiques américaines en Afghanistan.

Conclusion : des terroristes du 11 septembre à l'Irak de Saddam Hussein

La logique hobbesienne implique à la fois une spatialité et une temporalité, qui sont conceptuellement *indissociables*. Ces deux ensembles d'éléments sont intersubjectifs, et les conséquences de la logique d'État de Nature sont assez frappantes : l'Autre est essentialisé comme un Ennemi, à la fois « *externe* » et « *inférieur* » au Soi. Cette différenciation entre le Eux et le Nous entraîne une distribution non équilibrée de la légitimité : en effet, l'autre étant « Autre » en tout les sens du mot ne peut posséder de justification pour ses actes, ou même pour sa simple existence. La légitimité résultante que possède les États-Unis est à la fois subjective et aseptisée; elle repose sur un cadre conceptuel précis, et est accompagnée d'un langage fortement normatif.

Mais l'essentiel de la légitimité repose dans le choix d'un cadre d'analyse particulier, plutôt que dans une évaluation objective des politiques étrangères du Soi.

L'ennemi ciblé par la construction identitaire dichotomique américaine n'est pourtant pas resté confiné au centre des réactions au 11 septembre 2001 (réactions pouvant être vues comme une simple réponse « légitime » si l'on considère l'invocation de l'article 5 du traité de Washington de l'OTAN). En effet, les limites de la catégorisation de « l'ennemi » se sont progressivement étendues; des terroristes d'Al Qaeda, les États-Unis sont passés aux terroristes en général, puis à tout gouvernement qui supportait les terroristes, pour enfin finir par cibler tout régime qui incarnerait une « menace à la liberté » (semblable à celle qu'entraînent les terroristes).

L'aspect le plus significatif de cette chaîne de transition c'est le passage d'un Ennemi non étatique (ici, le terrorisme) à un Ennemi construit comme étant tout autant illégitime, mais cette fois incarné par un acteur étatique (l'Irak de Saddam Hussein). La concentration de la rhétorique hobbesienne sur l'Irak marque un point tournant au sein des relations internationales, puisque les accusations américaines seront désormais portées sur un membre à part entière du système, quelqu'un qui se situe (jusqu'à construction identitaire contraire) à « l'intérieur » de la société politique internationale.

C'est lorsque Bush tentera de justifier l'exclusion du régime Baas du « nous » (incarné par la société internationale) que l'aspect temporel de la logique de l'État de Nature hobbesien deviendra particulièrement important. Comme Hussein n'est pas naturellement considéré comme géopolitiquement « extérieur », il faudra exprimer sa non-appartenance en termes chronopolitiques, en suivant le modèle de l'évolution téléologique et de l'hierarchie subséquente qui découlent toutes deux de l'État de Nature.

Il va sans dire que le fait de tenir ce genre de discours en rapport à un acteur étatique « soi-disant » légitime n'est pas sans conséquences. Effectivement, lorsque l'Ennemi est un État, il s'en suit que le « outside » moral de la distinction intérieur/extérieur dépasse les frontières (physiques) établies de la souveraineté. C'est donc un brouillement des divisions spatiales et, comme nous le verrons, également des divisions morales – puisque c'est un discours qui finira par remettre en question la légitimité et l'importance des institutions internationales.

Le prochain chapitre comprendra donc une étude du changement conceptuel que cette transition implique. Nous exposerons une partie du processus qui a contribué à construire une équivalence identitaire (en termes d'Ennemi posant une menace existentielle) entre les terroristes d'Al Qaeda et l'Irak de Saddam Hussein. Nous déconstruirons ensuite la logique discursive présente dans les discours traitant de l'Irak, en démontrant que la rhétorique américaine dépend encore une fois d'une conceptualisation hobbesienne. Puis, nous tenterons à nouveau d'exposer des logiques alternatives, afin de contraster avec le cadre conceptuel employé par Bush. Enfin, en s'appuyant sur le constat qu'il existe des cadres d'analyse alternatifs, nous avancerons quelques hypothèses sur ce que l'utilisation de la logique hobbesienne de l'État de Nature signifie théoriquement pour la conceptualisation du monde international, et ce que cette théorisation particulière pourrait entraîner d'un point de vue pratique pour le futur de la politique étrangère américaine.

CHAPITRE 3- LE RIVAL ET L'ENNEMI; LA CONSTRUCTION DISCURSIVE DE L'IRAK EN TANT QUE MENACE EXISTENTIELLE

Introduction

Le 11 septembre 2001 peut être vu comme un des points tournants majeurs de la dernière décennie en ce qui concerne la politique américaine, à la fois sur les plans domestiques et étrangers. C'est suite aux attentats terroristes sur New York et Washington qu'un discours beaucoup plus agressif est apparu dans le « mainstream » américain. Toutefois, si c'est le 11 septembre qui se démarque comme un changement à l'intérieur des États-Unis, l'intervention en Irak en mars 2003 peut être comprise comme un événement qui a marqué l'ensemble du relief en politique internationale. La logique qui découle des discours américains entourant l'approche à l'invasion révèle une façon particulière d'analyser la scène mondiale, et pourrait mener à des changements radicaux, tant au niveau pratique que conceptuel.

Plus précisément, c'est la transition discursive et l'équivalence faite entre l'ennemi terroriste (personnifié par Osama Ben Laden) et l'ennemi *étatique* (incarné par l'Irak de Saddam Hussein) qui forcent une remise en question des « règles » du droit international. Alors que l'ordre établi par la logique lockéenne du traité de Westphalie suppose d'emblée une légitimité d'existence aux États souverains « Rivaux », les discours et les actes américains de janvier 2002 à mars 2003 semblent plutôt dévoiler un « état d'exception » à cette ère moderne, une espèce de régression à une anarchie analogue à l'État de Nature pré-politique, où les acteurs (ici, les États) font face à une menace existentielle en raison de la présence « d'Ennemis » dont l'identité est diamétralement opposée les uns aux autres.

La logique hobbesienne de l'État de Nature suppose que les acteurs sont en présence d'Ennemis existentiels, à la manière d'une guerre du « tous contre tous ».¹⁸³ C'est bien de par

¹⁸³ Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 100

leur condition (c'est-à-dire leur existence dans un espace anarchique) que ces acteurs sont menés à s'affronter irrémédiablement dans un conflit perpétuel et acharné. En appliquant cet environnement conceptuel à la réalité des relations internationales, on peut comprendre qu'il n'y existerait pas de loi ou de norme régissant les relations entre les États, comme peut le faire le Léviathan souverain suite au contrat social dans le Commonwealth.

Subséquent, ce que l'argument américain soutient, c'est que d'abord les terroristes (et ensuite l'Irak) pourraient entraîner (par leur existence et leurs actes) un retour à ce genre d'environnement. C'est au nom de l'ordre lockéen du système international (représenté par l'ONU) que les États-Unis prétendent agir. Selon eux, l'Irak poserait donc une menace existentielle, non pas uniquement à leur territoire souverain, mais à l'ensemble de la logique interétatique moderne, c'est-à-dire au « territoire » conceptuel « moderne » (et civilisé) partagé par tous.

Cet argument américain, qui fait un usage performatif de la logique hobbesienne de l'État de Nature, est soutenu par des notions à la fois de spatialité et de temporalité. En effet, en prétendant qu'il existe une possibilité d'un retour à un état anarchique, Bush utilise forcément une logique hobbesienne qui rend cette évaluation conceptuellement envisageable. On remarquera que, par contraste, plusieurs autres dirigeants étatiques, ne voyant pas l'Irak comme un « Ennemi » au sens hobbesien, mais plutôt comme un « Rival » particulièrement acharné au sens lockéen, ne perçoivent pas la même menace de régression provenant de la position irakienne. Au contraire, selon eux, s'il y a une menace quelconque d'un « retour à l'État de Nature » sur la scène internationale, elle tire plutôt sa source des actions unilatérales des États-Unis.

Nous verrons donc dans ce chapitre une démonstration des liens à l'État de Nature hobbesien que contient la logique présente dans le discours américain. En voulant analyser

l'Irak à la fois comme un Autre *spatial* (un « outside » anarchique qui menace le « inside » sécuritaire de la société internationale), et un Autre *temporel* (un être « barbare » qui se retrouve non seulement à « l'extérieur » de la société internationale, mais également dans un monde « ancien » et « arriéré », dont les habitudes ne concordent plus à l'anarchie lockéenne de la sphère internationale), le président Bush utilise une logique précise, qui va servir à encastrier le conflit au sein d'un narratif particulier d'Ami/Ennemi, afin de justifier la position américaine.

En parallèle à cette étude du discours américain, nous présenterons également l'existence d'une logique alternative, partagée par beaucoup d'États, qui motiverait la plus grande résistance officielle à l'intervention en Irak.¹⁸⁴ Cette logique se démarque de la rhétorique américaine de par le fait qu'elle ne considère pas le régime de Saddam Hussein comme une anomalie totale hors système. Ainsi, pour eux, l'Irak n'est pas un Ennemi Autre, mais plutôt un élément, quoique certes désagréable, d'un même système politique, qu'il convient de traiter avec les outils d'une société lockéenne (ici, l'ONU).

En présentant l'existence d'une logique d'analyse alternative, nous espérons produire le même effet qu'au chapitre précédent, c'est-à-dire de démontrer que l'utilisation américaine de la logique hobbesienne a fait l'objet d'un choix (conscient ou non), et que ce cadre analytique permet certaines choses que d'autres optiques ne permettent pas. Ainsi, la construction de l'identité irakienne par rapport à l'identité américaine, en suivant une logique d'État de Nature, a

¹⁸⁴ Nous ne voulons pas ici faire un recensement de la position de tous les États avant l'intervention américaine en Irak. Non seulement cette entreprise serait extrêmement ambitieuse, mais elle ne nous semble pas essentiel à notre argumentation. Nous ne nions pas qu'il ait existé certains supporteurs de la politique étrangère américaine, toutefois, étant donné les enjeux internationaux et la position américaine, il est impossible d'évaluer si ces dirigeants d'accord l'étaient pour des raisons stratégiques, ou réellement à cause de convictions profondes. Ce qui est important de remarquer pour notre propos, c'est qu'il existait néanmoins une opposition officielle importante. Puisque stratégiquement, il pourrait être peu avisé de se positionner contre les États-Unis, nous nous permettons de présumer que les nombreuses objections officielles au discours américain sont basées sur des convictions plutôt (ou enfin, tout autant) que sur un jeu politique.

comme fonction de justifier l'invasion américaine comme étant « inévitable », « naturelle » et « indispensable ».

Toutefois, contrairement aux discours post 11 septembre, on remarque que cette construction performative n'a pas été particulièrement efficace. Nous proposerons quelques hypothèses sur la raison de cet échec dans la conclusion de ce chapitre, dont entre autres la difficulté accrue de construire l'identité d'un État souverain comme étant celle d'un Ennemi.

Eux/Nous

Lors des réactions officielles aux attentats terroristes du 11 septembre 2001, « l'Autre » identifié par l'administration Bush était « terroriste », avec tous les aspects négatifs que ce terme implique, mais en plus, avait un caractère « barbare » et « externe » qui découle de l'utilisation d'une logique hobbesienne spatio-temporelle. Nous avons déjà mentionné comment cette construction identitaire fut facilitée par le fait qu'un groupe terroriste est bel et bien un acteur « hors système », qui ne se voit pas octroyer la même légitimité qu'un État souverain pourrait posséder. En comparaison, la construction discursive de l'identité de l'Irak est beaucoup plus difficile à accomplir, puisqu'elle requiert un changement conceptuel : on doit parvenir à présenter un État souverain comme un élément lui aussi « illégitime » et « hors système ».

Dans cette section, nous examinerons de quelle manière la rhétorique américaine se représente l'ennemi incarné par l'Irak. Au chapitre précédent, nous avons vu comment l'ennemi terroriste a été compris à la fois de façon spatiale (une menace extérieure, qui risque de brimer l'intégrité des frontières entre l'interne et l'externe) et de façon temporelle (un ennemi barbare, dont l'existence entraînerait un retour à un État de Nature généralisé sur la scène internationale).

Dans le cas qui nous intéresse ici, l'analyse particulière de ce type d'Ennemi fut étendue à l'Irak de Saddam Hussein par la rhétorique officielle américaine. On remarquera donc l'usage de la même logique justificatrice que lors de la réaction aux attentats du 11 septembre 2001.

Toutefois, en plus de ce lien implicite qui découle de l'utilisation d'une même logique, on peut déceler une construction intentionnelle et explicite des liens entre les acteurs concernés (donc les terroristes et Saddam Hussein) dans les discours de George W. Bush. Nous exposerons d'abord cette construction explicite, pour ensuite creuser la logique qui entoure la conceptualisation de l'ennemi irakien.

L'extension de la Guerre contre le terrorisme

Afin de bien pouvoir saisir le lien qui a voulu être fait entre les Terroristes et l'Irak, il faut d'abord examiner la rhétorique américaine à un premier niveau, plus superficiel. En effet, puisque l'utilisation de la même logique hobbesienne pour comprendre la position de l'Irak repose sur l'hypothèse d'une identité et d'une nature partagée, nous devons d'abord voir comment l'équivalence explicite a été faite entre les terroristes et Hussein, pour ensuite examiner les subtilités d'une équivalence implicite, qui existe par l'usage de la même logique hobbesienne d'analyse.

L'Irak et les Terroristes

Le président américain utilise plusieurs techniques spécifiques pour lier l'Irak à la guerre contre le terrorisme. Avant tout, il faut noter l'importance significative des dates à lesquelles ses discours clés sont prononcés. L'État de l'union le 29 janvier 2002 se veut un résumé positif, ainsi qu'une justification de la réaction américaine au 11 septembre,¹⁸⁵ tout en présentant une ouverture sur un combat dans la même ligne mais de façon plus large, contre « l'axe du mal ».¹⁸⁶ Ensuite, le premier discours traitant officiellement de l'Irak et dirigé envers la communauté internationale se fait à l'ONU le 12 septembre 2002, lendemain de l'anniversaire des attentats

¹⁸⁵ «We last met in an hour of shock and suffering. In four short months, our nation has comforted the victims, begun to rebuild New York and the Pentagon, rallied a great coalition, captured, arrested and rid the world of thousands of terrorists, destroyed Afghanistan's terrorist training camps, saved a people from starvation and freed a country from brutal oppression.», George W. BUSH; *State of the Union Address*, 29 janvier 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/01/20020129-11.html> (relevé le 27 juillet 2009)

¹⁸⁶ «...our war against terror is only beginning [...] Thousands of dangerous killers [...] often supported by outlaw regimes, are now spread throughout the world like ticking time bombs, set to go off without warning. [...] States like these, and their terrorist allies, constitute an axis of evil.», George W. BUSH, Ibid. C'est nous qui soulignons.

terroristes, que le président Bush présente comme un événement dont les répercussions sous-tendent la nécessité d'agir contre le régime Baas.¹⁸⁷

Le choix de ces dates clés est loin d'être l'objet de simples coïncidences. En effet, il fait partie d'un effort conscient dans les discours américains de créer un lien entre les terroristes du 11 septembre et Saddam Hussein:

We also must never forget the most vivid events of recent history. On September the 11th, 2001, America felt its vulnerability -- even to threats that gather on the other side of the earth. We resolved then, and we are resolved today, to confront every threat, from any source, that could bring sudden terror and suffering to America. [...] Members of the Congress of both political parties, and members of the United Nations Security Council, agree that Saddam Hussein is a threat to peace and must disarm. We agree that the Iraqi dictator must not be permitted to threaten America and the world.¹⁸⁸

Adam Hodges identifie trois techniques utilisées par le président Bush pour créer un lien entre les terroristes d'Al Qaeda et Saddam Hussein : la présentation des deux acteurs comme appartenant à la même catégorie politico-morale, la construction discursive de leurs rôles complémentaires (puisque'ils ont la même nature, ils ont tous deux les même objectifs et *pourraient* s'associer) et enfin une narration qui évoque une progression naturelle entre deux événements pourtant distincts (dans le cas qui nous intéresse, la guerre contre le terrorisme et l'intervention en Irak).¹⁸⁹

D'autres ont également traité de la création de liens entre le terrorisme et l'Irak de Hussein. Par exemple, Amy Gershkoff et Shana Kushner soutiennent qu'une des explications fondamentales du support populaire américain pour la guerre en Irak fut « l'encadrement » de

¹⁸⁷ « We meet one year and one day after a terrorist attack brought grief to my country, and brought grief to many citizens of our world. Yesterday, we remembered the innocent lives taken that terrible morning. Today, we turn to the urgent duty of protecting other lives, without illusion and without fear. »; George W. BUSH; *President's Remarks at the United Nations General Assembly*, 12 septembre 2002, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020912-1.html>

¹⁸⁸ George W. BUSH; *President Bush Outlines Iraqi Threat*, Remarks by the President on Iraq, Cincinnati Museum Center - Cincinnati Union Terminal, 7 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021007-8.html>

¹⁸⁹ Adam HODGES; « The narrative construction of identity: The adequation of Saddam Hussein and Osama bin Laden in the "War on Terror" » in. Adam HODGES et Chad NILEP (Éds.); *Discourse, War and Terrorism*, pp.67-88

celle-ci par la rhétorique officielle dans une optique du 11 septembre. En présentant l'intervention comme une extension de la guerre contre le terrorisme,

...the Bush administration successfully convinced [the American public] that a link existed between Saddam Hussein and terrorism generally, and between Saddam Hussein and al Qaeda specifically. Framing the war on Iraq in this way connected it intimately with 9/11.¹⁹⁰

C'est donc à l'aide de ces techniques complémentaires que l'administration Bush a tenté de créer un lien identitaire entre les terroristes et Saddam Hussein, mais surtout, a voulu convaincre l'auditoire domestique et international que puisque ces ennemis sont similaires, ils représentent la *même forme* et le *même degré* de danger. C'est encore sur l'ampleur de la menace que la nécessité d'intervention repose : puisque la communauté internationale a reconnu le besoin de faire face au terrorisme afin de préserver l'ordre interne du système interétatique ainsi que la défense de la sécurité de ses membres,¹⁹¹ elle devrait tout naturellement reconnaître le même besoin qui naît de l'existence de l'Irak et s'allier aux américains pour assurer la défense et la sécurité et la survie du monde « tel qu'on le connaît ».

Avec cette création d'un lien entre l'identité des terroristes et celle d'Hussein, on commence à percevoir l'utilisation de la même logique conceptuelle pour analyser la situation en Irak. Par-dessus tout, l'ensemble de la cohérence de ce lien repose sur une affirmation de base cruciale: que les deux acteurs concernés *représentent des ennemis d'une seule et même nature*.

¹⁹⁰ Amy GERSHKOFF et Shana KUSHNER; « Shaping Public Opinion : the 9/11 - Iraq Connection in the Bush Administration's Rhetoric », in. *Perspectives on Politics* 3:3 (septembre 2005) pp. 525-536. Notons toutefois qu'il existe des opinions et des recherches contrastantes sur le sujet; notamment, Scott L. Althaus et Devon M. Largio vont contester l'idée que le public ait été convaincu, et appuient cette affirmation sur une étude des questions et des résultats rapportés dans les sondages d'opinion public. Selon eux, la croyance du public américain dans un lien entre l'Irak de Saddam Hussein et le 11 septembre a été grandement exagérée, et les données qui pointeraient dans cette direction sont plutôt l'influence de questions de sondages suggérant un lien au répondant, plutôt qu'une croyance ferme du public américain. Scott L. ALTHAYS et Devon M. LARGIO; « When Osama became Saddam : Origins and Consequences of the Change in America's Public Enemy #1 », in. *Political Science Online*, Octobre 2004, pp. 795-799, disponible au www.apsanet.org

¹⁹¹ À ce sujet, Richard Jackson mentionne un engouement dans la plupart des pays à introduire des législations permettant de combattre le terrorisme, souvent en donnant plus de pouvoir à l'État, ainsi qu'une adoption de la rhétorique de la « Guerre au Terrorisme » pour caractériser leur propre conflit domestiques (un exemple connu étant la Russie et la Tchétchénie). Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 13

L'identité irakienne

Pour les Américains, ce qui définit le régime Baas, c'est donc essentiellement son identité, analogue à celle des terroristes. L'Irak est alors compris selon la même logique anarchique de l'État de Nature hobbesien. Cette dénomination le prive de toute légitimité, puisqu'il représente un être fondamentalement « autre », « externe » et « barbare ». Pourtant, l'évaluation que nous venons de présenter ne fait pas l'unanimité. En effet, les discussions internationales oscillent entre une logique hobbesienne (chez les américaine), et une logique lockéenne (pour la plupart des autres États, dont l'Europe au premier plan).

Ce qui distingue principalement ces deux logiques aux implications différentes, c'est la considération de l'Autre comme étant soit un Ennemi ou un Rival, selon l'évaluation qu'Alexander Wendt a fait des cultures anarchiques variées. Nous verrons dans les quelques paragraphes suivant les implications qui découlent de ces deux « formes » d'Autres en Relations Internationales.

La «nature» de l'Ennemi

La caractéristique principale qui distingue la rhétorique américaine et la logique lockéenne qui domine le système depuis plusieurs années,¹⁹² en ce qui concerne la guerre contre le terrorisme et l'Irak de Saddam Hussein, se retrouve d'abord et avant tout dans un élément clé, soit la conceptualisation de l'autre en tant que Rival (anarchie lockéenne) ou en tant qu'Ennemi (anarchie hobbesienne).

¹⁹² Une précision apportée par l'auteur est à noter: Battistella souligne la critique faite par Bull de l'inexactitude de l'analogie entre l'État de Nature hobbesien et le système international. En effet, Bull a soutenu que Locke présente une version beaucoup plus juste de l'anarchie internationale. Toutefois, Battistella affirme que l'anarchie hobbesienne peut être utile pour comprendre le monde pré-westphalien, ainsi que « pour saisir la survie ou l'irruption de moments hobbesien au sein de l'anarchie lockéenne contemporaine.» (c'est nous qui soulignons). Battistella déclare plus loin que selon lui, la crise irakienne de 2002-2003 incarne un exemple d'un de ces moments hobbesien. Nous partageons cette croyance; Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, p. 107

Pour illustrer la différence, Dario Battistella utilise les travaux de Schmitt, ainsi que l'interprétation qu'en a fait Wendt. Il dit de l'anarchie lockéenne qu'une des caractéristique principale de cette logique repose dans une croyance qui :

[...] consiste pour les États à se reconnaître mutuellement comme des rivaux qui ont le droit d'exister comme entités souveraines, plutôt que comme des ennemis qui se nient mutuellement ce droit.¹⁹³

Pourtant, lors de l'intervention en Irak, les États-Unis ne respectent pas cette norme, puisqu'ils ne considèrent pas l'Irak de Saddam Hussein comme un État indépendant et souverain *légitime*. À ce sujet, Battistella affirme que:

[...] les États-Unis procèdent à la construction discursive de l'Irak comme ennemi, plutôt que comme rival, en alignant l'image qu'ils se font de l'Irak sur les intentions - menaçantes - prêtées à ce dernier en politique extérieur à partir de son altérité politique intérieure - le régime non-démocratique du parti Baas. Ils adoptent ce faisant un comportement à la fois *anté-* et extra-westphalien, en ce qu'ils jugent les autres États, ou du moins certains d'entre eux, non pas à partir de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils sont ou, mieux, de ce qu'ils disent qu'ils sont.¹⁹⁴

Ainsi, l'Irak de Saddam Hussein sera jugé par les États-Unis comme ayant une nature illégitime, injustifiable et inconciliable, dont l'existence même menace la sécurité mondiale. Le président américain emprunte ici une logique schmittienne d'une remise en question mutuelle du droit d'existence de l'autre: selon Bush, puisque le régime Baas ne reconnaîtrait pas aux autres le droit d'exister, les États-Unis, en réponse, doivent nier à l'Irak le droit d'exister tel qu'il l'est présentement.

Dans un discours radiophonique à la nation le 14 septembre 2002, Bush cite Richard Butler, un ancien chef d'inspection de l'ONU qui a participé aux inspections du programme d'armes irakien: «The fundamental problem with Iraq remains the *nature* of the regime itself.

¹⁹³ Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, p. 106

¹⁹⁴ Ibid., p. 110

Saddam Hussein is a homicidal dictator [...].¹⁹⁵ De plus, l'Irak est représenté comme un régime qui incarne un niveau exceptionnel de danger (en raison de sa nature), ce qui justifie l'État d'Exception.¹⁹⁶ Bush résume ses conclusions ainsi: «By its *past and present actions*, by its *technological capabilities*, by the *merciless nature of its regime*, Iraq is *unique*. »¹⁹⁷

Ce qui se dégage de ces nombreuses allusions à une nature profondément inconciliable, c'est l'image d'un État irakien illégitime, qui ne peut pas (ou ne veut pas) respecter les normes internationales, et qui par ce fait présente une menace *existentielle* aux États-Unis en particulier, comme à la société mondiale en général. Cette conceptualisation révèle un retour quasi complet à l'anarchie hobbesienne qui veut que deux acteurs (Ennemis) ne peuvent cohabiter sans se poser un danger théorique fondamental l'un à l'autre. Dans le cas de l'Irak, les États-Unis vont se positionner discursivement à l'opposé du spectrum de ses politiques étrangères, afin de convaincre la critique internationale que ce sont bel et bien eux qui sont à « l'intérieur » du système international « légitime », et que ce sont donc eux qui doivent assurer leur droit d'existence en anéantissant la menace irakienne.¹⁹⁸

¹⁹⁵ George W. BUSH; *President Discusses Growing Danger posed by Saddam Hussein's Regime*, Radio Address by the President of the Nation, 14 septembre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020914.html> (c'est nous qui soulignons)

¹⁹⁶ « [...] some ask why Iraq is different from other countries or regimes that also have terrible weapons. While there are many dangers in the world, *the threat from Iraq stands alone* -- because it gathers *the most serious dangers* of our age in one place. Iraq's weapons of mass destruction are *controlled by a murderous tyrant* [...] », George W. BUSH; *President Bush Outlines Iraqi Threat*, Remarks by the President on Iraq, Cincinnati Museum Center - Cincinnati Union Terminal, 7 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021007-8.html> (c'est nous qui soulignons)

¹⁹⁷ George W. BUSH; *President Bush Outlines Iraqi Threat*, Remarks by the President on Iraq, Cincinnati Museum Center - Cincinnati Union Terminal, 7 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021007-8.html> (c'est nous qui soulignons)

¹⁹⁸ Une petite parenthèse ici s'impose: une critique possible aux arguments que nous avançons serait de se référer à Hobbes, qui dit lui-même qu'au sein d'une anarchie hobbesienne il n'existe pas de « légitimité » en soi : « *In such a war, nothing is unjust*. To this war of every man, against every man, this also is consequent; that nothing can be unjust. The notions of right and wrong, justice and injustice have there no place. Where there is no common power, there is no law: Where no law, no injustice.» Thomas HOBBS; *Leviathan*, p. 101 (c'est l'auteur qui souligne) Toutefois, selon notre analyse, l'utilisation d'une logique justificatrice de la part des Américains relèverait de la nécessité d'éviter la menace du *retour* à une logique hobbesienne, plutôt que d'une justification des actes au sein de cette logique comme telle (à l'image de la devise « *all is fair in love and war* »), puisque son état « anarchique » légitime *implicitement* l'attitude militaire agressive qui existe en elle.

En effet, le portrait peu enviable de l'Irak (barbare) est accompagné d'une présentation tout à fait opposée de la nature et de la politique américaine (civilisée):

The United States does not desire military conflict, because we know the awful nature of war. Our country values life, and we will never seek war unless it is essential to security and justice [...] If [...] the Iraqi regime persists in its defiance, the use of force may become unavoidable. Delay, indecision and inaction are not options for America, because they could lead to massive and sudden horror.¹⁹⁹

Ainsi, comme il avait été fait avec la première guerre du golfe et lors de la réaction au 11 septembre, le discours américain présente le monde en « noir et blanc », plutôt qu'en « teintes de gris ».²⁰⁰ Le « Eux » et le « Nous » en deviennent donc les ambassadeurs d'extrêmes dichotomiques et antinomiques. Il n'existe aucune relativisation possible, les deux acteurs (Ici l'Irak et les États-Unis) représentent respectivement un « Extérieur » et un « Intérieur », de même qu'un « Barbare » et un « Civilisé ». La distinction performative des deux acteurs sur ces lignes spatio-temporelles servira à construire la légitimité de la politique étrangère américaine, en peignant l'Irak comme un intrus, et comme la source d'un danger que court la société internationale et le système étatique moderne (avec des frontières délimitant « clairement » l'intérieur et l'extérieur, l'ordre et le désordre).

Nous verrons plus tard comment la spatialité et la temporalité contribueront (et seront même essentielles) à la construction de l'identité des acteurs, puis de quelle manière l'utilisation de ces deux aspects démontre la présence d'une logique hobbesienne sous-tendante. Mais d'abord, penchons-nous sur une conception alternative de l'autre que l'on retrouve chez Wendt, et relevée par Battistella, soit l'autre en tant que Rival (à la Locke).

¹⁹⁹ George W. BUSH; *President: Iraqi Regime Danger to America is "Grave and Growing"*, Radio Address by the President to the Nation, 5 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021005.html>

²⁰⁰ Nous reprenons ici la distinction de David Campbell « Black and White » et « Shades of Grey » retrouvée dans son ouvrage de 1993 *Politics Without Principle: Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War*. Pour l'adaptation de sa thèse au 11 septembre, voir le chapitre 2 de ce texte.

Un rival comme un autre?

L'analyse présentée des États-Unis de l'Irak comme étant un Ennemi qui incarne un danger immuable et un moment d'exception est d'autant plus intéressante qu'elle ne semble pas être partagée par la majorité des autres États. En effet, lors des discussions au Conseil de Sécurité de l'ONU les 18 et 19 février 2003, les propos présentés dans les discours des représentants ne considèrent pas l'Irak comme un Ennemi, mais plutôt comme un Rival particulièrement obstiné, ce qui implique une nécessité d'agir pour discipliner Hussein, certes, mais pas d'éradiquer complètement le régime Baas.

Selon eux, bien que l'Irak serait en train d'enfreindre certaines lois internationales, il ne représenterait pas une menace existentielle immuable au système, et donc ne justifierait pas un État « d'exception ». Le régime Baas de Hussein n'est donc pas un « Ennemi » qui recherche l'anéantissement total des autres acteurs interétatiques, mais plutôt un Rival, qui *pourrait* avoir recourt à la force pour faire valoir ses intérêts.²⁰¹ Aussi, il est à noter que ceux qui ont fait référence à d'autres régimes similaires, dont la communauté internationale devrait également s'occuper (peut-être même avant l'Irak) sont nombreux.²⁰² Cet élément important du discours international réfute donc l'idée que Saddam Hussein pose une menace *unique en son genre*, au point de justifier un véritable état d'exception.

En s'appuyant sur une analyse historique des normes en relations internationales, Dario Battistella considère que la scène internationale depuis 1648, et surtout depuis 1815, fait l'objet d'une culture anarchique lockéenne plutôt que hobbesienne. Cette affirmation repose sur la conceptualisation d'une logique lockéenne comme un monde en « [...] état de paix, de

²⁰¹ Cette considération de l'Irak comme un rival est évidente lorsque l'on considère le nombre d'États qui croient qu'une solution pacifique est non seulement possible, mais souhaitable. Si le régime Baas avait représenté une réelle menace existentielle, l'utilisation de négociations et d'inspecteurs aurait été impossible. Voir le compte-rendu de la rencontre au <http://www.un.org/News/Press/docs/2003/sc7666.doc.htm> (relevé le 9 avril 2006)

²⁰² Voir par exemple l'intervention d'Ahmed aboul Gheit, représentant de l'Égypte, dans le même document.

bienveillance, d'assistance et de conservation mutuelle. »²⁰³ Lorsqu'on étend la logique aux relations internationales,

Wendt définit l'anarchie lockienne [sic] comme un ensemble d'États qui se conçoivent non plus comme des ennemis, mais comme des rivaux, au sens d'unités politiques qui s'attendent mutuellement à ce que leur droit à la souveraineté soit reconnu comme légitime.²⁰⁴

Battistella soutient donc que c'est cette logique un peu plus pacifiste qui est reconnue comme étant la norme dans la sphère internationale. Ainsi, selon lui, le discours américain marque une rupture et un retour à l'anarchie hobbesienne, ce qui est mis en évidence par la conceptualisation américaine de l'Irak comme Ennemi plutôt que comme Rival, alors qu'une majorité d'États ne souscrivent pas à la même logique que le président Bush, et donc ultimement ne sont pas d'accord avec la régression à l'analyse hobbesienne.

Il est également pertinent de noter que Battistella considère que malgré la conceptualisation lockéenne qui règnerait depuis un certain temps dans l'international, il existait néanmoins encore, avant la création de l'ONU, une logique hobbesienne assez présente en ce qui concerne les nations se situant hors de la communauté européenne, à l'extérieur du système international légitime, notamment à l'époque de la colonisation. Ainsi, bien qu'une logique lockéenne a géré la société « internationale » (au sens appliqué et non au sens propre), il y existait pendant longtemps un bon nombre d'acteurs « Autres », c'est à dire des barbares, des non-civilisés, bref, l'ensemble des peuples « Beyond the Line » (délimitant les peuples « colonisés » des « non conquis »). La logique hobbesienne fut donc utilisée lorsque les nations « civilisées » faisaient affaire à ces Autres « externes ».²⁰⁵

Cette cohabitation de l'intérieur et de l'extérieur, du « maintenant » et du « avant », ainsi que des civilisés et des barbares à « l'intérieur » de la sphère internationale (au sens large)

²⁰³ John LOCKE; *Traité du gouvernement civil*, p. 185 et 187 cité dans Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, p. 115

²⁰⁴ Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, p. 116

²⁰⁵ Ibid., p. 112-113

démontrerait la possibilité d'un usage simultané de deux logiques distinctes pour conceptualiser différents acteurs. C'est à cette *différentiation entre deux « parties » « séparées » du monde* que Bush fait appel lorsqu'il utilise ses arguments chrono- et géo- politiques afin de justifier et légitimer l'analyse de l'Irak comme un Ennemi.

Avant de toucher cette argumentation américaine, nous terminons cette section par la remarque suivante: il est particulièrement intéressant de constater la contradiction qui existe dans les débats au sein de l'ONU en ce qui a trait à déterminer la source de la menace au système international, et qui en est responsable. Alors que les États-Unis affirment que l'Irak pose une menace physique *et* conceptuelle à laquelle les nations civilisées n'ont pas le choix de répondre, les autres États insinuent plutôt une opinion contraire. Selon eux, ce serait les actions irresponsables et illégitimes de la part des États-unis qui pourraient causer un danger *physique* (pour les citoyens de l'Irak et pour la stabilité de la région en général), ainsi qu'un danger *conceptuel* (puisque l'usage gratuit de la force remet en question la légitimité et l'utilité de l'ONU, qui incarne la logique lockéenne).²⁰⁶

On peut expliquer l'ironie de cette antithèse par une conséquence théorique qui découle de la présence d'acteurs souscrivant à une logique supposément hobbesienne. Selon les États-Unis, c'est en raison de la nature belligérante de Saddam Hussein qu'ils se doivent de répondre de façon si brutale et agressive. (Le pari ici est de se présenter à l'opposé de l'Irak, de faire ressortir son caractère illégal, afin de mieux y contraster l'aspect moral et responsable des États-

²⁰⁶ Cette menace accrue du danger que l'intervention américaine pourrait apporter est d'ailleurs documentée par Vincent M. Cannistraro. Celui-ci affirme en effet que la chute du régime Baas ne peut avoir d'effet positif sur l'éradication du terrorisme mondial. Selon l'auteur, toute intervention « préventive » aura plutôt un effet négatif, puisqu'elle risquerait de motiver de nouvelles recrues aux groupes terroristes, et donc d'augmenter l'insécurité mondiale. Vincent M. CANNISTRARO; « The Emerging Security Environment: Preemptive War and International Terrorism after Iraq » in. *Mediterranean Quarterly* (Fall 2003), pp. 56-67

Unis²⁰⁷). Toutefois, l'argument peut être posé dans un autre sens - ce sont les États-Unis qui *choisissent* de conceptualiser l'Irak comme ils le font, (puisque plusieurs autres nations n'utilisent pas la logique de l'Ennemi, on peut supposer que la logique hobbesienne n'est pas la seule possible ou valable), pour mieux atteindre leur objectifs politiques ou stratégiques.

Si on accepte l'idée d'une logique performative de l'identité telle qu'on l'a exposée au chapitre précédent (et par conséquent, l'affirmation qu'un discours peut être vu comme un choix stratégique, servant à atteindre un objectif politique précis, en dictant l'éventail des options et des actes possibles), on pourrait inférer que contrairement à ce que les États-Unis affirment, ce n'est pas la menace exceptionnelle et existentielle posée par l'Irak qui entraîne un retour à une logique hobbesienne et à l'État de guerre qui la caractérise, mais plutôt *la façon américaine de se représenter le monde et d'agir en lui* qui mène à une dévaluation de l'anarchie lockéenne et pose une menace de régression vers un « (dés)ordre » international de nature hobbesienne.

Spatialité

Au chapitre précédent, nous avons vu que la spatialité dans les discours américains se manifestait par l'idée d'une menace externe, si grave qu'elle risquerait de bafouer la frontière entre l'intérieur sécuritaire (souverain) et l'extérieur incertain (anarchique). Les Américains ont donc tenté de présenter la source du danger comme un Ennemi (terroriste), dont la simple existence menaçait la sécurité et l'intégrité territoriale de l'État Moderne. Ainsi, l'intervention en Afghanistan a été justifiée comme étant une façon de combattre le terrorisme, péril qui serait devenu (ou serait apparu comme) un danger majeur avec les attentats du 11 septembre 2001.

²⁰⁷ « Iraq was being strongly associated with illegality in a way that the US could implicitly contrast with its own sense of responsibility towards the rule of law, hence reinforcing the image of international law as distinguishing a legal-illegal division of behavior. », Shirley V. SCOTT et Olivia AMBLER; «Does Legality Really Matter? Accounting for the Decline in US Foreign Policy Legitimacy Following the 2003 Invasion of Iraq» in. *European Journal of International Relations* 13:1 (2007), p. 76

À la limite, le fait que cette présentation d'une façon particulière de comprendre le terroriste en tant qu'Ennemi ait été efficace n'est pas si surprenant. En effet, suite au 11 septembre les dirigeants des autres États n'hésitèrent pas à déclarer une solidarité envers les États-unis, et s'engagèrent presque tous d'une façon ou d'une autre dans la guerre contre le terrorisme. Cet engouement fut facilité par le fait que conceptuellement, le terroriste *n'est pas* un acteur légitime. Le terroriste est plutôt un acteur qui agit « hors » du système, et n'existe que dans les marges de ce système, ce qui s'enligne avec la logique hobbesienne de l'Intérieur et de l'Extérieur

Mais lorsque George W. Bush dévia la question du danger existentiel pour y inclure le régime (quoique tyrannique) de Saddam Hussein, les réactions furent plus sceptiques. Le défi pour le président américain était de présenter le risque incarné par la présence de l'Irak d'Hussein comme étant bel et bien une menace existentielle au sens schmittien (en raison de données «nouvelles», soit la prolifération des armes de destruction massive et la popularisation des techniques de terrorisme suicidaire) de façon à convaincre la communauté internationale qu'une intervention était absolument nécessaire.

Nous avons déjà touché un peu à la méthode utilisée par Bush, que l'on peut résumer par l'extension des arguments ayant concerné le 11 septembre à la situation en Irak. Nous avons démontré qu'il y a en effet un effort d'équivalence entre les deux « ennemis », perceptible dans l'utilisation des mêmes outils d'analyse pour cerner leur nature. Il s'en suit que Bush utilise aussi un argument spatial pour saisir la problématique irakienne. Toutefois, comme cela avait été le cas pour le 11 septembre, nous verrons que celui-ci ne suffit pas à justifier une intervention armée en Irak, et que Bush se servira également d'une logique temporelle complémentaire.

Une menace « spatiale »?

Traditionnellement, en droit international, il a été accepté qu'une des raisons les plus légitimes de combattre un autre État repose dans la réaction à une agression physique qui aurait

été faite.²⁰⁸ Ainsi, l'État qui réagit à la menace immédiate ne fait que déclarer le combat afin de préserver sa souveraineté, et de défendre sa survie. Il est donc facile de concevoir cette situation hypothétique comme une réponse « légitime » à un danger concret.

Dans le cas de l'Irak avant la deuxième guerre du golfe, toutefois, les données ne sont pas si claires.²⁰⁹ Il est difficile de soutenir que Saddam Hussein aurait été coupable d'une agression spatiale contre la communauté internationale depuis 1991. Pourtant, une des justifications principales du besoin d'intervenir en Irak donnée par Bush reposera quand même sur la conceptualisation d'une menace spatiale, soit le danger qu'encourent les États en raison de son existence, mais c'est « l'agression » ici qui est conçue différemment. En effet, il était impossible pour le président américain de justifier l'intervention militaire en terme de défense spatiale classique, puisque l'Irak n'a pas violé les frontières physiques d'un État souverain.

L'argument sur l'ampleur de la menace reposera donc sur une re-conceptualisation des limites de l'Interne et de l'Externe. Selon la rhétorique américaine, l'existence même du régime Baas est à la source du danger, puisqu'il n'hésiterait pas (*en théorie*) à s'allier aux terroristes ou à leur fournir des armes de destruction massive.²¹⁰ Ainsi, en agissant comme il le fait, Saddam Hussein pose une agression *théorique* envers le reste du monde; sa simple présence sur la scène

²⁰⁸ C'est ce droit qui se retrouve dans l'article 51 de la Charte de l'ONU : « Nothing in the present Charter shall impair the inherent right of individual or collective self-defence if an armed attack occurs against a Member of the United Nations », *Charter of the United Nations*, Chapter VII: Action with respect to threats to the peace, breaches of the peace, and acts of aggression, disponible au <http://www.un.org/en/documents/charter/chapter7.shtml>

²⁰⁹ Rappelons ici la thèse de Campbell sur la première Guerre du Golfe. Selon lui, cette situation là n'était pas non plus « clear-cut », mais une construction identitaire en a été faite, de manière à « normaliser » l'accusation d'agression spatiale portée à Saddam Hussein. David CAMPBELL; *Politics Without Principle: Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War*, Lynne Rienner Publishers, Boulder and London, 1993

²¹⁰ « Irak continues to flaunt its hostility toward America and to support terror », George W. BUSH *State of the Union Address*, 29 janvier 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/01/20020129-11.html> (relevé le 27 juillet 2009). Voir aussi « Iraq's government openly praised the attacks of Septembre the 11th. And al Qaeda terrorists escaped from Afghanistan and are known to be in Irak » George W. BUSH; *President's Remarks at the United Nations General Assembly*, 12 septembre 2002, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020912-1.html>.

internationale représente donc une violation des frontières au sens « classique », puisque personne ne peut se sentir en sécurité chez soi.

Ainsi, Bush devra concevoir la spatialité d'une façon alternative et plus théorique, avec un « Inside » qui repose non seulement sur la délinéation des frontières physiques, mais également sur les limites conceptuelles de l'Anarchie et de la Souveraineté, du Désordre et de la Sécurité. L'Intérieur et l'Extérieur ne se définissent donc plus nécessairement selon les frontières étatiques classiques, mais font appel à une logique spatio-temporelle d'État de Nature, où l'anarchie des « rogue states » s'oppose au calme et à la paix de la société internationale « civilisée ».

Cette transmutation de ce qu'on entend par « l'intérieur sécuritaire » pour ne plus être conçu uniquement selon des lignes de frontières classique n'est pas complètement tirée par les cheveux. L'argument de Bush est en ligne avec les études sur la « sécuritisation », popularisées depuis la fin de la Guerre Froide, qui ont mené les études sur la sécurité à un « “broadening” of its agenda to include threats beyond the narrow rubric of state and military security. »²¹¹ Cet élargissement marque le passage des questions de la défense aux questions de *sécurité* (une condition bien plus difficile à atteindre). Cette évolution de la discipline qui s'éloigne du statocentrisme classique implique la notion de pouvoir « sécuritiser » un problème à l'aide de « speech-acts », qui présenteront l'objet comme une menace existentielle à la Schmitt, ce qui a comme effet de le situer au sein des questions de sécurité.²¹² Cette pratique de plus en plus répandue facilitera donc la tâche à Bush, qui en ces termes tentera de « sécuritiser » le régime de Saddam Hussein, afin d'entraîner son évaluation comme un danger fondamental au système et à ses unités.

²¹¹ Michael C. WILLIAMS, « Words, Images, Enemies: Securitization and International Politics » in. *International Studies Quarterly* 47 (2003), p. 513

²¹² Ibid., p. 513-515

L'Irak sera donc présenté comme un acteur qui menace la souveraineté et la sécurité des États souverains même s'il ne dépasse pas ses frontières nationales au sens traditionnel, en raison de sa « nature identitaire » qui nie automatiquement la possibilité d'une coexistence avec d'autres. Évidemment, cette lecture de la spatialité en termes hobbesiens ne saurait se dissocier de la temporalité implicite qui découle des concepts évoqués. Avant de toucher cette temporalité dans la section suivante, voyons d'abord les exemples d'arguments spatiaux entourant l'intervention en Irak, afin de mieux discerner leurs liens et leurs différences des questions spatiales traditionnelles.

L'ampleur de la menace

Afin de convaincre efficacement la communauté internationale du risque que représente le régime de Saddam Hussein, Bush devra faire appel à la construction de la réalité «nouvelle», qui s'enligne naturellement avec l'analyse ayant été faite des attentats terroristes du 11 septembre 2001. En effet, la menace (terroriste) dans le scénario post 11 septembre reposait sur l'idée d'un monde « nouveau » ou « changé », où la nature et les limites du conflit seraient complètement modifiées. C'est en suivant cette idée de données récentes (ce qui a été facilité par le lien déjà délibérément tissé entre les terroristes et l'Irak de Hussein) que le président américain présente l'existence même du régime Baas comme une menace (spatiale et, comme on le verra, temporelle) à la communauté internationale.

L'argument central du danger que représente l'Irak repose donc sur la nouveauté de la réalité internationale, nouveauté apportée par deux éléments clés: la prolifération des armes de destruction massive (qui viennent menacer la sécurité à l'intérieur des frontières), et l'apparition d'un ennemi « terroriste » (donc un ennemi de nature très différente, puisqu'il ne lutte pas pour assurer sa « survie » au sens classique).

Par exemple, dans son discours sur l'état de l'union, le 29 janvier 2002, Bush insiste particulièrement sur la menace terroriste, et sur son lien aux régimes délinquants. Son argument

repose sur une condition de possibilité, un genre de «What if?» lugubre qu'il coûterait cher à ignorer:

Thousands of dangerous killers, schooled in the methods of murder, often supported by outlaw regimes, are now spread throughout the world like ticking time bombs, set to go off without warning.²¹³

Puis, plus tard il ajoute:

States like these, and their terrorist allies, constitute an axis of evil, arming to threaten the peace of the world. By seeking weapons of mass destruction, these regimes pose a grave and growing danger. They could provide these arms to terrorists, giving them the means to match their hatred. They could attack our allies or attempt to blackmail the United States.²¹⁴

Ainsi, l'argument spatial en ce qui concerne l'Irak repose sur l'impression confirmée par le 11 septembre que les technologies modernes, ainsi que les réalités terroristes font que *nul n'est en sécurité chez soi*. Ce sont les frontières classiques du Inside/Outside qui sont brouillées, ce qui entraîne une sorte de déterritorialisation des questions de sécurité.²¹⁵ En contribuant à éliminer ces frontières, le régime de Saddam Hussein est non seulement un danger pour la sécurité interne des États-Unis, mais également pour l'intégrité classique du système international.

Ces frontières floues du Inside/Outside nous ramènent à l'interrogation de « qui » sont le Eux et le Nous, et « où » sont-ils situés, dans l'espace comme dans le temps. En plus de représenter « l'Extérieur » géopolitique, synonyme d'anarchie et de désordre, l'Irak représente (toujours selon les États-Unis) l'extérieur *temporel* du système, ce qui existe au-delà des limites de

²¹³ George W. BUSH; *State of the Union Address*, 29 janvier 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/01/20020129-11.html> (relevé le 27 juillet 2009), c'est nous qui soulignons

²¹⁴ Ibid., c'est toujours nous qui soulignons.

²¹⁵ Les textes qui étudient la déterritorialisation entraînée par le 11 septembre, ainsi que le désir de ramener les questions de sécurité sur un plan géographique sont nombreux. Voir entre autres Robert W. Williams; « Terrorism, Anti-terrorism and the Normative Boundaries of the US Polity : The Spatiality of Politics after September 11 », in. *Space and Polity* 7:3 (Decembre 2003) pp. 273-292; Mat COLEMAN; « The Naming of 'Terrorism' and Evil 'Outlaws' : Geopolitical Place-Making After 11 September », in. *Geopolitics* 8:3 (automne 2003) pp. 87-104 et Simon DALBY; « Calling 911: geopolitics, security and America's new war » in. *Geopolitics* 8:3 (automne 2003) pp. 61-86

la civilisation, la menace constante du retour à une anarchie hobbesienne (et barbare) généralisée.

C'est alors l'idée d'une menace chrono-politique qui vient compléter l'argument américain et s'ajouter aux menaces spatiales exprimées par Bush que nous avons voulu soulever ici. L'intégration de l'aspect temporel d'une logique hobbesienne à la rhétorique officielle américaine démontre à quel point celui-ci en dépend. En effet, nous verrons dans la section suivante que les notions temporelles utilisées par George W. Bush pour saisir la problématique de Saddam Hussein relèvent bel et bien d'une logique hobbesienne, c'est-à-dire qu'il fait usage des concepts qui découlent des pré-acquis de l'État de Nature : l'idée de l'évolution et celle d'une hiérarchie normative selon le niveau de développement (à laquelle nous faisons référence avec l'opposition Civilisés/Barbares).

Temporalité

La temporalité au sein de la logique de l'État de Nature (hobbesien) a été exprimée dans cet ouvrage en deux catégories générales. D'abord, on retrouve une supposition temporelle et hiérarchique dans la notion des Civilisés et des Barbares. Cette dichotomie est rattachée à une possibilité d'évolution, à la fois des acteurs au sein du système (ce qui définit le passage de la barbarie à la civilisation), et de l'anarchie relative de l'ensemble de ce système. Ainsi, non seulement les acteurs « civilisés » seraient plus « avancés » (et également plus légitimes) que les autres acteurs, mais l'anarchie globale elle-même serait en train d'évoluer selon une trame téléologique, semblable à celle qu'aurait suivie les peuples européens lors de leur passage d'un

État de Nature pré-politique au contrat social qui caractérise le Commonwealth.²¹⁶ Avec l'élargissement conceptuel du « Nous » qui a suivi la décolonisation pour inclure tous les États, et la création de l'ONU, on institutionnalise l'établissement global d'une anarchie lockéenne, et donc un éloignement de l'anarchie hobbesienne classique.

Ces deux façons de comprendre la temporalité sont interreliées, et sont indissociables d'une conception hobbesienne de l'État de Nature. Dans le cas de l'intervention en Irak, et dans les discours qui précèdent celle-ci, on remarque que la rhétorique américaine suppose l'existence de l'opposition entre les barbares et les civilisés, qui s'apparente à l'évolution entre l'anarchique et le souverain, en suivant les grandes lignes et suppositions de l'apparition et les conséquences du contrat social hobbesien.

Ainsi, Bush utilise une logique temporelle issue de la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature de deux façons. D'abord, il représentera Saddam Hussein comme une incarnation vivante du mal et de la barbarie (et donc implicitement « mauvais » et « illégitime » en soi). Le dictateur irakien est présenté comme « l'Autre » conceptuel, celui qui n'est pas civilisé, celui « d'avant » le contrat social.

Ensuite, dans ses propos, Bush suppose une notion d'évolution qui lie non seulement les acteurs barbares et civilisés de façon hiérarchique, mais qui peut également être comprise comme une conception téléologique du développement mondial, celui-ci pouvant « évoluer » de façon « positive », en s'éloignant le plus possible d'une anarchie hobbesienne. Le président américain affirmera que la menace incarnée par le régime Baas en est en fait une de régression du monde civilisé. L'existence même de Saddam Hussein est donc un danger pour la société internationale « civile » que l'on connaît depuis quelques années.

²¹⁶ Au sujet du lien entre l'évolution interne de l'État et la trame évolutive externe de la société internationale, revoir Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, Palgrave, Hampshire UK, 2000.

L'extérieur «Barbare»

Le « problème irakien » est aggravé par le fait que la menace créée par le régime Baas est perçue comme d'autant plus sérieuse et la situation d'autant plus précaire du fait que celle-ci est causée par un être « maléfique » et « barbare ».²¹⁷ Les implications normatives de ces termes subjectifs sont marquantes. En effet, comme il a déjà été dit, le terme de « barbare » suppose une conceptualisation particulière du monde, qui repose dans l'idée qu'il existe une évolution naturelle s'éloignant de l'anarchie et menant à un niveau « civilisé » de développement, lequel est accompagné d'une légitimité implicite.²¹⁸ Le civilisé est donc considéré comme un être supérieur, déjà à « l'intérieur » du système international « légitime ».

À en croire la rhétorique américaine, la « barbarie » du régime Baas est le résultat d'un choix conscient, ce qui devient une évidence lorsque l'on considère d'une part les actes du dirigeant irakien, et d'autre part son soi-disant contentement face à l'ONU.²¹⁹ L'insinuation contenue dans ces propos pourrait avoir comme effet de fortifier l'image d'un acteur dont la nature est diamétralement « Autre », puisque (toujours selon Bush), lorsque placé devant un choix hypothétique, Saddam Hussein *opterait lui-même* pour l'horreur et la barbarie, ce qui prouve sa nature « maléfique » et irrationnelle.²²⁰

²¹⁷ « And Iraq is ruled by perhaps the world's most brutal dictator who has already committed genocide with chemical weapons, ordered the torture of children, and instituted the systematic rape of the wives and daughters of his political opponents. », George W. BUSH; *President: Iraqi Regime Danger to America is "Grave and Growing"*, Radio Address by the President to the Nation, 5 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021005.html>

²¹⁸ Les États-Unis s'approprient d'ailleurs cette légitimité civilisée, qui s'oppose directement avec la tyrannie du régime Baas: « America believes that all people are entitled to hope and human rights, to the non-negotiable demands of human dignity. People everywhere prefer freedom to slavery; prosperity to squalor; self-government to the rule of terror and torture. America is a friend to the people of Iraq. », George W. BUSH; *President Bush Outlines Iraqi Threat*, Remarks by the President on Iraq, Cincinnati Museum Center - Cincinnati Union Terminal, 7 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021007-8.html>

²¹⁹ « Yet, Saddam Hussein has *chosen* to build and keep these weapons [of mass destruction] despite international sanctions, U.N. demands, and isolation from the civilized world. », Ibid.

²²⁰ On remarque la même logique dans le discours du président Bush à l'ONU le 12 septembre 2002, alors qu'il débute 5 paragraphes consécutifs avec la phrase « If the Iraqi regime wishes peace, it will... ». Cette tournure de phrase contribue à créer cette illusion du choix conscient au niveau de l'Irak, puisque si celui-ci ne rencontre pas les demandes énumérées, on peut en déduire qu'il ne *souhaite pas* la paix. George W. BUSH; *President's Remarks at the*

Le discours américain exploite les aspects du caractère « barbare » de Saddam Hussein, afin de pouvoir présenter les États-Unis comme le pôle positif d'un continuum qui opposerait le Bien et le Mal, le légal et l'illégal.²²¹ Cette présentation stratégique du soi peut également être vue comme un moyen indispensable de se différencier des pratiques du régime Baas, afin que ce soit lui qui soit perçu comme « l'autre », l'anomalie, le responsable d'un retour à une logique hobbesienne. C'est la *nature barbare* de Saddam Hussein qui serait au centre du problème et qui en fait un Ennemi sous toutes ses formes, c'est donc l'existence même du régime qui menace non seulement les États-Unis, mais également l'ensemble de l'ordre mondial.

La menace de la régression

La question de l'évolution positive (téléologique) en relations internationales d'un point de vue systémique a fait couler beaucoup d'encre.²²² La plupart des auteurs sur le sujet s'accordent pour dire que depuis l'avènement de l'ONU, et encore plus dans l'après Guerre Froide, le système international connaît une ère relativement calme (« moins » anarchique au sens hobbesien). Pourtant, les débats qui ont précédé et entouré l'invasion en Irak de 2003 présentent un intermède un peu plus cahoteux des relations interétatiques, et troublent un peu la quiétude d'une société internationale lockéenne.

Pour les États-Unis, ce hiatus s'explique par la prolifération et l'ampleur de la menace de façon incontrôlée, ce qui apporte automatiquement une régression indésirable, un pas à reculons, en quelque sorte, en direction d'un retour au monde anarchique des barbares. Nous avons vu au chapitre précédent que c'est en cherchant à créer un « Outside » politico-moral au système que les États-Unis ont fait appel au concept de la différenciation normative d'époques

United Nations General Assembly, 12 septembre 2002, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020912-1.html>

²²¹ Shirley V. SCOTT et Olivia AMBLER; «Does Legality Really Matter? Accounting for the Decline in US Foreign Policy Legitimacy Following the 2003 Invasion of Iraq» in. *European Journal of International Relations* 13:1 (2007), p. 76

²²² Voir par exemple Hedley Bull; *The Anarchical Society: A Study of Order In World Politics* (third edition), Columbia University Press, New York (2002) et Alexander WENDT; *Social Theory of International Politics*, Cambridge Studies in International Relations 67, Cambridge University Press, Cambridge UK, 2006 (ninth printing)

temporelles. En effet, puisqu'il est désormais plutôt impossible de réellement concevoir d'un espace physique extérieur, à l'image du « beyond the line » de la colonisation, c'est un espace *temporellement* « autre » que représentaient les terroristes et que représente maintenant l'Irak de Saddam Hussein.

Cette distinction entre « évolués » et « non-évolués » servira à construire encore plus solidement l'identité et la légitimité américaine. On éloigne l'Autre du Soi non seulement parce que sa nature dangereuse nous est incongrue, mais également en raison de l'emplacement « plus bas » et le manque de légitimité que cette nature lui donne lorsqu'il est placé sur la trame évolutive théorique de l'histoire.

Cette image d'une transition téléologique viendra également renforcer une attitude plutôt paternaliste envers le peuple irakien, qu'on perçoit comme des « pauvres victimes ». Selon cette catégorisation, il est « normal » d'estimer que leur sort ne peut que s'améliorer.²²³ Bref, puisque le régime Baas est perçu comme l'opposé diamétrique du bon, l'incarnation même de la barbarie, les États-Unis estiment incontestable l'affirmation que n'importe quel changement ne puisse être que le bienvenu. En effet, comment ne pas supposer qu'un pas « vers » la civilisation ne pourrait être qu'une amélioration?²²⁴

²²³ « America is a friend to the people of Iraq. Our demands are directed only at the regime that enslaves them and threatens us. When these demands are met, the first and greatest benefit will come to Iraqi men, women and children. [...] The long captivity of Iraq will end, and an era of new hope will begin. », George W. BUSH; *President Bush Outlines Iraqi Threat*, Remarks by the President on Iraq, Cincinnati Museum Center - Cincinnati Union Terminal, 7 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021007-8.html>. Aussi: « The situation could hardly get worse, for world security and for the people of Iraq. The lives of Iraqi citizens would improve dramatically if Saddam Hussein were no longer in power, just as the lives of Afghanistan's citizens improved after the Taliban. », Ibid.

²²⁴ Cette attitude paternaliste n'est pas nouvelle est relations internationale, puisqu'elle tire son origine dans la découverte de l'Amérique que nous avons exposée au premier chapitre de cet ouvrage. L'infantilisation de l'autre provient de la croyance qu'il est « inférieur » au sens de « moins éduqué/développé ». Étant donné le lien intime entre la découverte du nouveau continent et l'élaboration du concept de l'État de Nature, cette tendance (qui d'ailleurs n'est pas exclusive au peuple irakien mais est plutôt appliquée régulièrement à l'ensemble du Moyen-Orient) nous offre un autre exemple de l'utilisation d'une logique hobbesienne dans la conceptualisation de l'Autre.

Cette analyse plutôt simpliste de la situation n'est pourtant pas partagée par les autres acteurs internationaux, qui identifient deux objections majeures à la logique américaine. D'abord, nombreux sont ceux qui semblent souscrire à une logique « lockéenne » et affirment qu'une intervention en Irak est indésirable selon un argument moral, par le fait même qu'elle se caractériserait tout simplement comme une guerre, ce qui devrait toujours être évitable.²²⁵ D'autres soulèveront un problème plus pragmatique, en émettant une mise en garde contre les conséquences négatives directes d'une intervention, pour le peuple irakien et l'ensemble du moyen orient, d'un point de vue sécuritaire : un conflit quelconque pourrait venir chambarder l'ordre précaire qui y règne.²²⁶

Il est également intéressant de souligner que plusieurs écoles de pensées américaines s'opposaient elles aussi à l'intervention en Irak, en utilisant une analyse Réaliste de la situation. Selon leur analyse, l'Irak demeurerait un acteur rationnel, qui agirait selon ses propres intérêts. L'équilibre des puissances et la dissuasion stratégique auraient donc été des moyens suffisants pour contenir Saddam Hussein.²²⁷

Ce qu'on remarque de ces discussions, c'est que l'enjeu de la crise irakienne ne réside pas uniquement dans le danger militaire posé par Hussein. Selon tous les acteurs concernés, ce qui

²²⁵ « it can never be accepted that war is inevitable. War must never be inevitable. », Gerhard Schroeder, *War Must Never Be Inevitable, discussion with the Franco-German Youth Parliament and President Chirac*, 23 janvier 2003, relevé sur le site web de l'ambassade allemande à Washington, un reportage sur le discours est maintenant disponible au <http://www.voanews.com/english/archive/2003-01/a-2003-01-23-42-France.cfm?moddate=2003-01-23>

²²⁶ Nassir Abdulaziz Al Nasser du Qatar dira que « Any new war would create a new catastrophe for Iraq and its immediate neighbors, and might lead to a series of changes in geopolitical conditions. », résumé de la 4709^e rencontre du conseil de sécurité de l'ONU, 18-19 février 2003, disponible au <http://www.un.org/News/Press/docs/2003/sc7666.doc.htm> (relevé le 9 avril 2006)

²²⁷ John MEARSHEIMER et Stephen WALT; « Can Saddam be Contained? History Says Yes », Belfer Center for International Affairs, 2002 <http://www.bcsiaa.ksg.harvard.edu>. Il peut sembler curieux au lecteur que nous mentionnons cette objection qui provient des réalistes (qu'on associe traditionnellement avec Hobbes), alors que nous essayons de prouver qu'il existe une logique de l'État de Nature dans le discours américain. À ce sujet, nous rappelons notre explication : bien que Réalistes s'inspirent de Hobbes, nous soutenons qu'ils n'en font qu'une interprétation structuraliste, en oubliant l'aspect temporel du concept. Bush, quand à lui, fonde son argument sur la fusion des deux éléments de l'État de Nature. Vu cette différence, il n'est donc pas surprenant que plusieurs réalistes proéminents aient exprimé leur désaccord face à l'entrée en Irak.

serait en jeu dans les discussions sur l'entrée en Irak, c'est également une menace existentielle à la civilisation même, comprise comme la société internationale. Pour les américains, nous avons vu que c'est l'Irak de Saddam Hussein qui est responsable de cette menace de régression systémique. Mais pour plusieurs autres États, on voit à leurs discours que ce sont plutôt les actions et la rhétorique américaine qui pourraient apporter une régression de l'anarchie lockéenne des relations internationales à une anarchie hobbesienne, si ceux-ci s'entêtent à agir en de façon unilatérale, sans provocation claire, et en dehors du cadre de l'ONU.²²⁸

Afin de passer par-dessus cette objection, et justifier ce qui peut paraître comme des mesures extrêmes ou illégitimes (étant donné le statut d'État souverain de l'Irak), la rhétorique américaine a voulu nourrir l'idée d'un moment d'exception, en identifiant l'Irak comme un obstacle au développement positif international. En s'appuyant sur ce moment d'exception, le président Bush a amorcé une construction performative de l'identité irakienne, reposant sur les logiques temporelles et spatiales de l'État de Nature hobbesien. Il découle de cette affirmation l'idée d'un discours politique performatif. Effectivement, ce serait pour construire une identité irakienne qui justifierait la position américaine que Bush aurait eu recours à la logique de l'État de Nature.

L'utilisation de l'État de Nature de façon performative

Nous avons vu au chapitre précédent comment la construction de l'identité peut avoir un caractère performatif, qui cherchera à justifier et rendre possible une certaine politique

²²⁸ Nous déduisons cette affirmation de l'analyse du sentiment général qui émane des discussions au conseil de sécurité de l'ONU les 18 et 19 février 2003. La plupart des représentants étatiques émettent en effet une mise en garde contre l'abus de force et l'illégalité et l'illégitimité que représenterait une intervention américaine non-sanctionnée par le conseil de sécurité. En couplant cette mise en garde avec l'insistance sur les effets négatifs et chaotiques d'une campagne militaire précaire, il est possible de percevoir ces hésitations comme une résistance à l'idée de souscrire à une logique hobbesienne qui est loin d'être inévitable; résumé de la 4709^{ie} rencontre du conseil de sécurité de l'ONU, 18-19 février 2003, disponible au <http://www.un.org/News/Press/docs/2003/sc7666.doc.htm> (relevé le 9 avril 2006)

étrangère. Dans le cas des terroristes du 11 septembre (donc d'Al Qaeda), la construction de l'identité visait surtout à éliminer toute forme de légitimité ou de raisonnement rationnel que pourraient avoir les terroristes. Ceux-ci étaient plutôt peints comme des êtres inhumains psychopathes et des sous-hommes barbares et peureux, une anomalie du système international, bref, des acteurs illégitimes qui devraient (pour des raisons fonctionnelles et morales) être éliminés de la scène internationale. En présentant sous cette forme l'identité terroriste en opposition à l'identité américaine, Bush cherchait à éliminer toute autre narratif possible. (Par exemple, il aurait été envisageable d'effectuer une analyse qui tenait en compte les motivations des terroristes, ou les raisons sociales de l'apparition de cette forme de violence politique, afin d'essayer de la régler à sa source, plutôt que de combattre ses effets²²⁹).

Dans le cas de l'Irak, la performativité de la construction est encore plus cruciale, puisqu'elle vise un État souverain qui, en théorie, est déjà en soi un acteur légitime du système international. Le défi pour les États-Unis consiste à construire l'identité irakienne (en opposition à l'identité américaine), pour que l'Irak apparaisse bel et bien comme un acteur illégitime. Dans la première Guerre du Golfe, cette construction était un peu plus simple. Malgré le fait qu'elle était entourée de questionnements qui rendaient une intervention légale complexe,²³⁰ la justification américaine s'est faite en s'appuyant sur le principe de l'intégrité spatiale, comprise comme la préséance du droit à la sécurité des peuples à l'intérieur de leurs frontières. Mais étant donné les « shades of grey » entourant, par exemple, l'emplacement exact de la frontière, le président George H. W. Bush a dû construire une opposition identitaire d'un Eux/Nous qui permettait de justifier, au-delà de tout doute, l'intervention de 1990.

²²⁹ Richard Jackson affirme d'ailleurs que c'est parce que cette voie d'analyse plus objective (et moins politisée) n'a pas été suivie qu'il sera *plus difficile* (de comprendre et) d'éradiquer le terrorisme. Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 4

²³⁰ Voir David CAMPBELL; *Politics Without Principle: Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War* Lynne Rienner Publishers, Boulder and London, 1993.

Dans le cas de l'intervention en Irak de 2003, une construction identitaire similaire était d'autant plus nécessaire, qu'il n'existait pas « d'agression » fixe sur laquelle appuyer son argument. En effet, suite à la capitulation de Saddam Hussein qui a conclut la première Guerre du Golfe, l'Irak n'a pas été coupable d'enfreindre les limites de la spatialité des frontières. C'est en partie pour contourner cette objection théorique possible que le concept spatial a été modifié (en raison des réalités nouvelles, à en croire les Américains), en tenant compte de ce que les frontières apportaient traditionnellement aux États : la sécurité interne.

Ce qui est plus, c'est en raison de son *identité*, et de son comportement *barbare* que l'existence même du régime Baas pose une menace *à la fois spatiale et temporelle* au reste de la communauté internationale. La conceptualisation de cette menace se base sur les conséquences d'une logique hobbesienne – la division spatiale entre l'Interne souverain et l'Externe anarchique, la distinction temporelle normative entre le Civilisé (le Commonwealth issu du contrat social) et le Barbare (l'État de Nature). C'est en couplant ces dichotomies avec une identité particulière, soit celle des « bons américains » en opposition au « caractère maléfique » de Saddam Hussein, que le discours américain cherche à légitimer l'intervention en Irak.

En résumé, on peut dire que les discours ont construit l'identité du régime Baas afin de présenter celui-ci comme une menace au sens spatial (le désordre) et temporel (les barbares). Nous affirmons que c'est en utilisant une logique d'État de Nature que cette construction fut possible. De cette constatation découle l'affirmation de base – que les États-Unis ont *utilisé* la logique d'État de Nature de façon à créer l'identité *nécessaire* pour *justifier* une intervention.

Les propos du président Bush entre janvier 2002 et mars 2003 sont donc non seulement une simple application d'outils d'analyse, mais plutôt une construction particulière de la situation afin de limiter les possibilités de compréhension de la réalité à une optique favorable pour les

objectifs américains. En présentant ainsi un discours sans équivoque, les États-Unis cherchent donc activement un support à la fois explicite et implicite.

L'échec de la performativité?

Évidemment, il existe plusieurs questionnements concernant la réussite ou non de cette entreprise. Entre autres, certains affirment que la vocalisation assez populaire d'une opposition de la part de d'autres États (qui utiliseraient une logique lockéenne alternative), notamment la France et l'Allemagne au Conseil de Sécurité, supposerait que l'adoption d'une logique hobbesienne comme le prônaient indirectement les Américains n'a pas réussi à faire l'unanimité.

Selon Corneliu Bjola et Markus Kornprobst, par exemple, les Américains auraient perdu de la légitimité dans la perception allemande parce qu'ils agissaient *en dehors* de l'acceptable, selon l'identité collective de la communauté de sécurité que représentent l'Amérique et l'Europe.²³¹ En appliquant l'argument de Battistella²³² à cette hypothèse, on peut comprendre que les actes des Américains auraient été perçus comme ne concordant pas avec l'anarchie lockéenne généralisée au sein de l'ONU.

Ainsi, ce serait à cause d'une logique divergente que les arguments américains n'auraient pas suffi à convaincre le reste de la planète. On ne peut juger ici si l'utilisation d'une logique hobbesienne était un choix stratégique manqué ou le résultat direct de l'interprétation des attentats terroristes du 11 septembre.²³³ Toutefois, il est possible de faire le jugement suivant : la

²³¹ Corneliu BJOLA et Markus KORNPROBST; « Security communities and the habitus of restraint : Germany and the United States on Iraq », in. *Review of International Studies* 33 (2007) pp. 285-305

²³² Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, op. cit.

²³³ Sur cette note, Christopher Hemmer affirme que la perception de la menace accrue lors de la crise d'Irak (que nous relevons en terme hobbesiens) aurait été un effet de la surprise du 11 septembre 2001. Selon lui, l'histoire américaine suit le tracé d'un pendule, en oscillant entre deux extrêmes (ou deux logiques), d'après les « leçons » tirées du dernier conflit. Christopher HEMMER; « The Lessons of September 11, Iraq, and the American Pendulum », in. *Political Science Quarterly* 122:2 (2007) pp. 207-238

construction hobbesienne que les États-Unis voulaient imposer au reste de la planète n'aurait pas réussi à solidifier la légitimité de l'intervention.²³⁴

Conclusion

Dans le discours sur l'état de l'union le 29 janvier 2002 le président américain, George W. Bush, a annoncé le début d'une nouvelle approche aux questions de sécurité, ce qu'on a nommé par la suite, la « Bush Doctrine ».²³⁵ Celle-ci évoquait un engagement à combattre les menaces que subissent les États-Unis avant qu'elles ne deviennent trop dangereuses et que le pays subisse « un autre 11 septembre ». C'était le début d'une campagne américaine pour la guerre pré-emptive (que certains ont jugée préventive²³⁶), unilatérale s'il le faut.

En jetant un coup d'œil rapide sur cette affirmation, il est possible de se questionner sur la nécessité (ou le désir) de légitimer les nouvelles campagnes américaines; après tout, si ceux-ci étaient prêts à agir unilatéralement, que leur vaudrait l'appui des autres États? Quel que soit la raison (qu'elle ait une origine normative ou stratégique²³⁷) la rhétorique américaine a tenté de faire un cas pour justifier l'intervention en Irak de 2003 en termes « légaux ».

²³⁴ L'opposition pré-intervention en Irak sur laquelle nous avons insisté n'a pas été la seule (ou la plus forte) source d'objection à la politique étrangère américaine. En effet, Scott et Ambler supposent que le sentiment d'illégitimité qu'on encouru les américains se serait surtout empiré suite à l'invasion. On parle ici notamment des violations des droits humains ayant eu lieu à Abu Ghraib, qui venaient falsifier l'opposition du Nous civilisé au Eux barbare des américains. Shirley V. SCOTT et Olivia AMBLER; «Does Legality Really Matter? Accounting for the Decline in US Foreign Policy Legitimacy Following the 2003 Invasion of Iraq» in. *European Journal of International Relations* 13:1 (2007), pp. 67-87. À cette affirmation, Richard Jackson réitère le rôle que les discours américains sur les terroristes barbares et inhumains ont eut. Selon l'auteur, c'est la déshumanisation systématique des terroristes qui a permis de « normaliser » de tels abus. Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, p. 75.

²³⁵ Pour en connaître plus sur les effets de la Doctrine Bush, voir (entre autres) Sanjay GUPTA; « The Doctrine of Pre-Emptive Strike : Application and Implications During the Administration of President George W. Bush », in. *International Political Science Review* 29:2 (2008), pp.181-196

²³⁶ À ce sujet, voir Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, pp. 133-157

²³⁷ Par exemple, on pourrait faire l'argument que le fait que les Américains ont fait appel au conseil de sécurité, alors qu'ils auraient pu, en théorie (et selon leur penchant unilatéral), s'en passer, démontre que les États-Unis accordent encore une grande importance aux organisations internationales, même s'ils ont choisi d'ignorer les jugements du conseil de sécurité. Ainsi, ce serait pour chercher à avoir plus de légitimité que Bush a tenté de passer par l'ONU.

Nous avons déjà identifié les difficultés qui découlent du choix de l'Irak comme antagoniste. Puisque celui-ci est un État souverain, membre de l'ONU, il possède automatiquement une certaine légitimité systémique implicite. De plus, Saddam Hussein n'ayant pas ouvertement mené une attaque contre un autre pays, on peut difficilement innocenter une campagne contre lui en faisant appel au principe de la défense légitime de façon classique.

Les bases de la justification américaine pour l'entrée en guerre devaient donc provenir d'une autre source, d'une reconceptualisation des normes internationales. En utilisant la logique de l'État de Nature, l'administration américaine a tenté d'exposer (ou de construire) l'identité belligérante antagoniste de Saddam Hussein.

Pour ce faire, un lien fut d'abord tracé entre la logique qui entourait les attentats du 11 septembre 2001 et la situation en Irak. En associant l'identité des terroristes au régime Baas, les États-Unis gagnaient en légitimité, puisque le cas contre Al Qaeda avait déjà été fait (et assez réussi). En plus de méthodes plus explicites visant à caractériser la campagne en Irak comme une extension naturelle de la lutte contre le terrorisme, la rhétorique américaine a aussi (et, selon nous, tout aussi significativement) utilisé la même logique hobbesienne pour saisir la nature de l'identité irakienne.

Ainsi, le président américain a employé des conceptualisations qui découlent de l'application d'une logique hobbesienne à l'expérience internationale pour cerner l'essentiel de la menace que posait l'Irak. Le régime Baas a de la sorte été associé au Désordre « extérieur », qui s'oppose à l'Ordre et la paix « interne », bref, à un danger anarchique. De plus, on l'a lié à l'opposition fondamentalement temporelle entre le Civilisé et le Barbare, afin d'accorder aux États-Unis une légitimité sous-entendue, conférée par la position normative supérieure du « plus » Civilisé. Finalement, Bush a fait appel à une notion d'évolution généralisée, afin de

mettre la communauté internationale en garde contre les dangers réels et conceptuels de rester inactif devant un régime barbare qui menace une régression à un État de Nature.

Toutefois, comme nous l'avons également rapporté, cette utilisation des logiques spatio-temporelles de la conceptualisation hobbesienne de la politique n'a pas su faire l'unanimité. Conséquemment, ce furent les États-Unis à leur tour qui se trouvèrent accusés d'entraîner une régression systémique par une grande partie de la communauté internationale.

L'utilisation de la logique anarchique hobbesienne aurait donc « échouée » au sens où elle n'aurait pas su convaincre le reste du monde de la légitimité de l'entreprise américaine. Il reste à se demander si, dans la mesure où on accepte l'hypothèse qu'il existait d'autres raisons plus profondes à utiliser cette logique qu'un simple calcul stratégique de la part des États-Unis, cet épisode des relations internationales récentes risque d'avoir des effets à long terme.

CONCLUSION: EFFETS THÉORIQUES ET PRATIQUES

Nous avons voulu, par le biais de ce travail, analyser et déconstruire le discours américain post 11 septembre 2001 et pré Irak 2003. Au-delà de juger si celui-ci présente une scission avec la politique étrangère des États-Unis précédant les attentats terroristes du 11 septembre, nous avons plutôt tenté de percer les dynamiques de la logique qui l'habitait, de même que les implications d'une telle logique.

Selon notre analyse, le discours américain de septembre 2001 à mars 2003 fait appel à une logique qui découle de la théorisation hobbesienne de l'État de Nature. En situant la conceptualisation de Hobbes dans son époque, tout en traitant des notions essentielles à la compréhension de ce que celle-ci implique, nous avons exposé deux des aspects implicites de sa logique, soit un élément de *spatialité* et un élément de *temporalité*.

Dans la Théorie en Relations Internationales, Hobbes (ou plutôt, l'interprétation qui en a été faite) est surtout reconnu pour un apport structuraliste et horizontal à la conceptualisation de l'espace inter-national. Toutefois, étant donné les limites épistémologiques de n'importe quelle théorisation que nous avons abordées, nous avons démontré qu'il existe également un élément temporel à l'État de Nature, indissociable de son analogue spatial. C'est en comprenant le lien qui a été fait entre les Barbares « arriérés » et le « désordre » hobbesien dans l'optique internationale que l'on parvient à saisir l'interrelation de cette logique spatio-temporelle.

En appliquant les dichotomies normatives que l'État de Nature hobbesien implique à l'actualité internationale, George W. Bush a tenté de construire une image de l'identité des acteurs concernés (le Nous et le Eux), en ligne avec les oppositions aux pôles respectifs des logiques spatiales (Interne/Externe, Ordre/Désordre) et temporelles (Civilisé/Barbare, Bon/Mauvais). C'est donc un usage performatif de la conceptualisation de Hobbes qui a été fait, visant à bâtir une position de légitimité implicite à la politique étrangère américaine.

Ceci donné, nous allons désormais, en guise de conclusion, chercher à théoriser un peu sur ce que l'analyse que nous avons faites de l'utilisation d'un tel discours révèle et rend possible, d'un point de vue théorique et pratique.

Signification théorique

Dans le cadre de cet ouvrage, nous avons insisté sur l'importance d'une *discussion* théorique, qui permet d'*explorer* et d'*exposer* les logiques inhérentes au concept de l'État de Nature. Ainsi, comme nous l'avons déjà mentionné, il n'est pas dans notre ambition de produire une réponse ultime de la façon dont l'épisode entre le 11 septembre et l'invasion de l'Irak, ou même les relations internationales en général doivent être comprises, à la manière des théories de problem-solving classiques. Plutôt, nous avons voulu offrir une *façon* de *comprendre* certains des éléments qui sont en jeu lorsqu'on parle de la conceptualisation hobbesienne de l'État de Nature et de son application à la sphère internationale. En saisissant la signification et le contexte de l'élaboration de ces éléments, on a pu exposer l'origine (ce qu'elle sous-entend) et les effets (ce qu'elle implique et rend possible) de la logique discursive américaine.

D'un point de vue d'abord plus général, il existe certaines conséquences conceptuelles à l'analyse que nous avons présentée, de même que certaines réalités que nous avons exposées, qui s'insèrent au sein des débats post-modernes et des théories critiques en Relations Internationales.

D'abord, en ce qui concerne strictement l'interprétation habituelle de l'État de Nature de Hobbes, notre travail permet un élargissement de ce qu'on considère une logique « hobbesienne ». En reprenant la distinction faite par Walker au sujet des éléments temporels et spatiaux de la pensée politique moderne, nous avons toutefois redéfini les limites des catégories que ce dernier démarquait de façon plutôt sévère. Contrairement à ce qu'en dit l'auteur, nous

avons soutenu qu'il existe chez Hobbes, et ce de façon intrinsèque, une logique temporelle progressiste, comme l'affirment plusieurs autres.²³⁸

Ce que nous apportons de nouveau à l'argumentation de ceux-ci, c'est l'application de l'élément temporel, toujours dans la logique hobbesienne, à la sphère internationale. En effet, bien que plusieurs reconnaissent l'aspect idéaliste du *Léviathan*, peu d'auteurs ont cherché à retrouver celui-ci dans l'utilisation politique de la logique de Hobbes.

Ainsi, nous venons compléter la thèse de Battistella, et par extension, possiblement celle de Wendt, en identifiant la logique américaine post 11 septembre à une logique anarchique hobbesienne. Aux arguments de ces derniers, nous avons toutefois ajouté cet élément temporel trop souvent ignoré : en effet, ce n'est pas uniquement parce que les terroristes et l'Irak étaient perçus comme Ennemis qu'on peut qualifier la logique américaine d'hobbesienne, mais bien également parce que ces Ennemis sont perçus comme des *Barbares*, avec tous les jugements normatifs et chronopolitiques que ce terme implique.

Nous avons posé l'hypothèse que la logique spatio-temporelle hobbesienne a servi d'outil de justification pour la politique étrangère américaine. En avançant l'idée que les États-Unis sont parvenus à créer une certaine légitimité en utilisant l'État de Nature (même si celle-ci ne fut pas aussi convaincante qu'escomptée), nous avons traité du processus primordial de la construction identitaire, en particulier de la façon dont celle-ci peut être performative au sein d'une réalité étatique. Notre travail s'insère donc dans de nombreuses études sur la construction du Soi et de l'Autre, et procure à ces théories un exemple supplémentaire d'une construction identitaire importante, basée sur une conceptualisation précise de l'autre, de l'extérieur, et de

²³⁸ Voir entre autres Peter J. AHRENSDORF; « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the Problem of Anarchy », in. *The American Political Science Review* 94:3 (septembre 2000), pp. 579-593 et Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006) p. 305-321

l'évolution humaine, exemple qui est au centre des questions politiques actuelle. De plus, d'un côté utilitaire, notre analyse permet d'éclaircir encore plus les subtilités du processus délicat de la légitimation des politiques étrangères, qui devient de plus en plus important dans l'ère de l'information et de l'opinion publique.

C'est dans cette ligne d'idée que nous avons voulu compléter plus particulièrement les écrits de Campbell sur l'identité américaine, en ajoutant à son identification de l'utilisation d'une conceptualisation spatiale (notamment lors de la première Guerre du Golfe) l'importance de la dimension temporelle au sein du processus de la construction performative de l'identité, ce qui fut particulièrement évident à travers les références constantes à la « civilisation » qui ont encadré le discours américain post-11 septembre.

En insistant sur l'inséparabilité de la spatialité et la temporalité, donc en liant les catégories d'Interne et d'Externe à celle de Civilisé et de Barbare, nous avons également touché à un moyen particulier d'analyser la « heroic practice » d'Ashley. À travers l'équivalence entre l'anarchie et le barbare, notre étude a mis le doigt sur l'importance du processus temporel dans l'analyse classique des relations internationales, puis dans son application plus récente, en identifiant ce qui permet conceptuellement la modification de ce que « l'Inside » représente dans un monde où les flots de gens et d'informations ne font que croître.

Enfin, notre étude a illustré l'importance de comprendre les contextes dans lesquels les concepts utilisés en politique ont été élaborés. C'est en saisissant mieux ce qui a inspiré la théorisation de ceux-ci que nous pouvons réellement comprendre leur impact sur notre façon de filtrer la réalité ontologique du monde. Jahn a démontré qu'une grande partie de la compréhension « moderne » du politique dépend d'une essentialisation et d'un jugement temporel de l'Autre amérindien. En utilisant son étude comme point d'appui, notre application des liens entre la temporalité et la spatialité contenues dans l'État de Nature à l'actualité de la

rhétorique américaine a permis de confirmer la pertinence de ses écrits, en identifiant les effets concrets découlant du jugement normatif originel autour de l'expérience amérindienne, qui sont toujours en jeu dans l'actualité internationale.

Il existe toutefois un bon nombre de questionnements additionnels qui ne peuvent être adressés aussi bien qu'ils le méritent dans le cadre d'un travail de ce genre. Par exemple, d'un point de vue plus pratique et en ce qui concerne spécifiquement l'utilisation explicite que propose Bush de l'État de Nature, peut-il exister des répercussions au fait d'exprimer les éléments spatio-temporels cette logique de façon aussi ouverte? Est-ce que cette « normalisation » de l'interprétation hobbesienne de l'international, de même que la liaison ouverte des Barbares au Désordre permettra de faciliter le passage des pris pour acquis de la conceptualisation hobbesienne, tel l'hierarchie normative des peuples selon leur « niveau » de développement? Ou est-ce qu'au contraire, la verbalisation quasi-vulgaire opérée par le président américain de la logique temporelle inhérente de l'anarchie va exposer à quel point l'opposition Ordre/Désordre est biaisée et dépend à la base de l'essentialisation totale d'un Autre inférieur?

Les réponses à ces questions sont des jugements théoriques que nous nous gardons bien de faire à ce stade-ci de nos réflexions. Néanmoins, nous nous permettons d'affirmer une chose à leur sujet : c'est en analysant attentivement le développement des années à suivre, et la place que prendra les États-Unis, tout comme la logique discursive qu'ils épouseront que l'on pourra commencer à les résoudre.

La scène internationale – un abîme en croissance?

En ce qui concerne les effets immédiats et concrets de l'utilisation de Bush d'une logique hobbesienne, il est possible d'inférer un peu plus sur les répercussions du langage que nous avons étudié. Selon nous, l'effet d'une logique aussi « essentialisante » de l'autre (terroriste et irakien) s'inscrivant dans la pratique traditionnelle du « Othering » ne peut qu'être négatif. Dans

cette situation particulière, la rhétorique américaine ne pourrait-elle pas entraîner d'autres actes de violence?²³⁹ En posant l'hypothèse que les attentats terroristes furent causés par un effet de « blowback »²⁴⁰ des politiques étrangères américaine au Moyen-Orient, est-ce qu'une conceptualisation qui permet de perpétuer le même genre de politique ne pourrait pas mener à la perpétuation d'un conflit?

Enfin, en ce qui concerne les relations entre les peuples « civilisés », on pourrait déduire des propos de notre thèse qu'un gouffre apparu ou aggravé lors du conflit en Irak séparerait les Américains du reste du monde. Les thèses de Kagan sont sans doute une des prises de positions les plus populaires et les plus répandues en ce qui a trait à la « différence » entre les Américains et, dans son cas, les Européens. Mais à quel point son affirmation que « les Américains sont des Martiens et les Européens sont des Vénusiens »²⁴¹ est-elle véritablement soutenable?

À première vue, notre liaison de la logique américaine à une logique d'État de Nature pourrait être comprise comme une autre preuve que

[L'Europe] pénètre dans un paradis posthistorique de paix et de relative prospérité, concrétisation de ce que Emmanuel Kant nomme la « paix éternelle ». De leur côté, les États-unis restent prisonniers de l'Histoire, exerçant leur puissance dans le monde anarchique décrit par Hobbes, où lois et règles internationales sont peu fiables et où la vraie sécurité ainsi que la défense et la promotion d'un ordre libéral dépendent toujours de la détention et de l'usage de la force militaire.²⁴²

Toutefois, bien que nous ayons traité de la logique américaine dans des termes semblables à ceux de Kagan, il faudrait mettre un bémol à sa théorie, qui s'applique également à notre thèse. Les propos de Kagan reposent sur l'hypothèse que les Américains et les Européens

²³⁹ Pour une réflexion sur ce processus, voir Anna M. AGATHANGELOU and L. H. M. LING; « Power and Play through Poises : Reconstructing Self and Other in the 9/11 Commission Report » in. *Millennium: Journal of International Studies* 33:3 (2005) p. 827-853

²⁴⁰ Au sujet de la théorie du « Blowback » en particulier, voir Chalmers JOHNSON; *Blowback : the costs and consequences of American empire*, Henry Holt, New York, 2000. Pour une étude précise sur les politiques ayant pu mener à une haine des États-Unis démontrée dans les attentats du 11 septembre 2001, voir Arran GARE; « The Politics of Recognition versus the Politics of Hatred », in. *Democracy and Nature* 8:2 (2002) pp. 261-280

²⁴¹ Robert KAGAN; *La puissance et la faiblesse – Les États-Unis et l'Europe dans le nouvel ordre mondial*, p. 10

²⁴² Ibid.; p. 9

sont différents et agissent de façon différente sur la scène internationale. C'est aussi ce qui pourrait être déduit de notre chapitre précédent, portant sur l'intervention en Irak.

Pourtant, de nombreux auteurs affirment le contraire. D'une part, certains noteront la tendance européenne à développer un consensus croissant sur l'utilisation préventive de la force.²⁴³ D'autre part, des études d'opinion publique ayant été faites en Europe et aux États-Unis révèlent une grande similarité au niveau des valeurs et des croyances populaires. Par exemple, selon Isernia et Everts, l'écart entre les deux positions en serait une de degré plutôt qu'une différence fondamentale. Il faut aussi distinguer les croyances publiques de celles qui sont comprises dans les discours officiels.²⁴⁴ Enfin, John Peterson notera une amplification de la coopération internationale suite au 11 septembre 2001, qui aurait peut-être été partiellement obscurcie par la crise d'Irak, mais demeurerait néanmoins importante. Selon lui, une Europe forte et intégrée est toujours nécessaire pour les États-Unis (d'un point de vue sécuritaire comme économique), ce qui expliquerait en partie l'importance que les Américains continuent de placer sur le consensus trans-atlantique.²⁴⁵

Selon ces écrits, la crise d'Irak de 2002-2003 semblerait plutôt être une exception passagère qu'une nouvelle division au sein du monde international. Toutefois, d'autres expliquent qu'il y aurait une différence croissante entre les États-Unis et l'Europe qui partirait du 11 septembre 2001 et aurait été rendue particulièrement évidente avec la crise d'Irak.²⁴⁶

Ce qui nous semble évident dans toutes ces opinions divergentes, c'est que la crise d'Irak, de même que la façon dont elle a été traitée par la communauté mondiale, aurait révélé

²⁴³ Peter DOMBROWSKI and Rodger A. PAYNE; « The Emerging Consensus for Preventive War », in. *Survival* 48:2 (Été 2006) pp. 115-136 et Vincent M. CANNISTRARO; « The Emerging Security Environment : Preemptive War and International Terrorism after Iraq » in. *Mediterranean Quarterly* (Fall 2003), pp. 56-67

²⁴⁴ Pierangelo ISERNIA et Philip P. EVERTS; « Partners Apart? The Foreign Policy Attitudes of the American and European Publics », in. *Japanese Journal of Political Science* 5:2, pp. 229-258

²⁴⁵ voir John PETERSON; « America as a European power: the end of empire by integration? », in. *International Affairs* 80:4 (2004) pp. 613-629

²⁴⁶ Stanley HOFFMANN; « US-European relations: past and future » in. *International Affairs* 79:5 (2003) 1029-1036

un changement quelconque au sein de la politique étrangère américaine et de la dynamique internationale en général. Toutefois, il est beaucoup trop tôt pour pouvoir juger si cette évolution (ou régression) de la logique américaine est permanente, et si elle va continuer d'être plutôt unilatérale. Ainsi, malgré le constat des exceptions que présente la crise en Irak, que celles-ci soient liées ou non aux attentats terroristes du 11 septembre 2001, les effets à long terme de cet intervalle politique demeurent à déterminer.

BIBLIOGRAPHIE

Anna M. AGATHANGELOU and L. H. M. LING; « Power and Play through Poisies : Reconstructing Self and Other in the 9/11 Commission Report » in. *Millennium: Journal of International Studies* 33:3 (2005) p. 827-853

Peter J. AHRENSDORF; « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the Problem of Anarchy », in. *The American Political Science Review* 94:3 (septembre 2000), pp. 579-593

Scott L. ALTHAYS et Devon M. LARGIO; « When Osama became Saddam : Origins and Consequences of the Change in America's Public Enemy #1 », in. *Political Science Online*, octobre 2004, pp. 795-799, disponible au www.apsanet.org

Richard ASHCRAFT, « Hobbes's Natural Man: A Study in Ideology Formation », in. *The Journal of Politics* 33:4 (Novembre 1971) pp. 1076-1117

Richard K. ASHLEY; « The Geopolitics of Geopolitical Space : Toward a Critical Social Theory of International Politics », in. *Alternatives* XII (1987), pp. 403-434

Richard K. ASHLEY; « Untying the Sovereign State : A Double Reading of the Anarchy Problematique » in. *Millennium :Journal of International Studies* 17:2 (1988), pp. 227-262

Andrew J. BACEVICH et Elizabeth H. PRODROMOU; «God Is Not Neutral: Religion and U.S. Foreign Policy after 9/11 », in. *Orbis* (hivers 2004), pp. 43-54

Albert BALZ; « The State of Nature and the Social Sciences » in. *The Journal of Philosophy*, 34:19 (16 septembre 1937), pp. 505-515

Tarak BARKAWI et Mark LAFFEY; « The postcolonial moment in security studies », in. *Review of International Studies* 32 (2006) pp. 329-352

Dario BATTISTELLA; *Théories des relations internationales*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003

Dario BATTISTELLA; *Retour de l'État de Guerre*, Armand Colin Éditeur, Paris, France, 2006

Andreas BEHNKE; « Terrorising the Political : 9/11 Within the Context of The Globalisation of Violence » in. *Millennium: Journal of International Studies* 33:2 (2004), pp. 279-312

Jacqueline BEST; « Discussion : The Politics of Civilizational Talk », chapitre 13, in. Martin HALL et Patrick Thaddeus JACKSON (eds); *Civilizational Identity- The Production and Reproduction of "Civilizations" in International Relations*, Palgrave MacMillan, 2007

Michael V. BHATIA; « Fighting words : naming terrorists, bandits, rebels and other violent actors » in. *Third World Quarterly* 26:1 (2005), pp. 5-22

Corneliu BJOLA et Markus KORNPORST; « Security communities and the habitus of restraint : Germany and the United States on Iraq », in. *Review of International Studies* 33 (2007) pp. 285-305

Chris BROWN; « The 'Fall of the Towers' and International Order », in. *International Relations*, 16:2 (2002), pp. 263-267

Hedley BULL; *The Anarchical Society: A Study of Order In World Politics* (third edition), Columbia University Press, New York (2002)

Hedley BULL; « Hobbes and the International Anarchy », in. *Social Research* 48:4 (Hivers 1981) pp. 717-738

George W. BUSH; *Radio Address of the President to the Nation*, 15 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010915.html> (relevé le 4 février 2008),

George W. BUSH, *Address to a Joint Session of Congress and the American People*, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010920-8.html> (relevé le 4 février 2008)
Tous les textes utilisés pour notre étude sont maintenant disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/> (en date du 10 juin 2009)

George W Bush; *International Campaign Against Terror Grows; Remarks by President Bush and Prime Minister Loizumi of Japan in Photo Opportunity*, The Colonnade, 25 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010925-1.html> (relevé le 4 février 2008)

George W. BUSH; *Radio Address of the President to the Nation*, 29 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/print/20010929.html> (relevé le 4 février 2008)

George W. BUSH; *Presidential Address to the Nation*, the Treaty Room, 7 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011007-8.html> (relevé le 9 juin 2009)

George W. BUSH; *German Leader Reiterates Solidarity with U.S. : Remarks by the President and Chancellor Schroeder of Germany in Press Availability*, The Colonnade, 9 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011009-13.html> (relevé le 9 juin 2009)

George W. BUSH; *President Pays Tribute at Pentagon Memorial; Remarks by the President at the Department of Defense Service of Remembrance*, The Pentagon, Arlington, Virginia, 11 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011011-1.html> (relevé le 9 juin 2009)

George W. BUSH; *President Hold Prime Time News Conference*, The East Room, 11 octobre 2001, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/print/20011011-7.html> (relevé le 9 juin 2009)

George W. BUSH; *State of the Union Address*, 29 janvier 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/01/20020129-11.html> (relevé le 27 juillet 2009)

George W. BUSH; *President's Remarks at the United Nations General Assembly*, 12 septembre 2002, <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020912-1.html>

George W. BUSH; *President Discusses Growing Danger posed by Saddam Hussein's Regime*, Radio Address by the President of the Nation, 14 septembre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020914.html>

George W. BUSH; *President: Iraqi Regime Danger to America is "Grave and Growing"*, Radio Address by the President to the Nation, 5 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021005.html>

George W. BUSH; *President Bush Outlines Iraqi Threat*, Remarks by the President on Iraq, Cincinnati Museum Center - Cincinnati Union Terminal, 7 octobre 2002, disponible au <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/10/20021007-8.html>

David CAMPBELL; « Global Inscription: How Foreign Policy Constitutes the United States », in. *Alternatives* XV (1990) pp. 263-286

David CAMPBELL; *Politics Without Principle: Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War*, Lynne Rienner Publishers, Boulder and London, 1993

David CAMPBELL; *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, (Revised Edition) University of Minnesota Press, Minneapolis USA, 1998

Vincent M. CANNISTRARO; « The Emerging Security Environment : Preemptive War and International Terrorism after Iraq » in. *Mediterranean Quarterly* (Fall 2003), pp. 56-67

Claire CLARK et William HOYNES; « Images of Race and Nation after September 11 » in. *Peace Review* 15:4 (2003) pp. 443-450

Mat COLEMAN; « The Naming of 'Terrorism' and Evil 'Outlaws' : Geopolitical Place-Making After 11 September », in. *Geopolitics* 8:3 (2003) pp. 87-104

Michael COX; « American power before and after 11 September : dizzy with success? » in. *International Affairs* 78:2 (2002), pp. 261-276

Simon DALBY; « Calling 911: geopolitics, security and America's new war » in. *Geopolitics* 8:3 (automne 2003) pp. 61-86

Jacques DERRIDA et Jürgen HABERMAS; *Le 'concept' du 11 septembre : Dialogues à New York (octobre-décembre 2001) avec Giovanna Borradori*, Éditions Gallilée, Paris, France, 2004

Jason DITTMER; « Captain America's Empire : Reflections on Identity, Popular Culture, and Post-9/11 Geopolitics » in. *Annals of the Association of American Geographers* 95:3 (2005) pp. 626-643

Peter DOMBROWSKI and Rodger A. PAYNE; « The Emerging Consensus for Preventive War », in. *Survival* 48:2 (Été 2006) pp. 115-136

Jean Bethke ELSHTAIN; *Women and War*, Basic Books, New York, 1987

Michel FOUCAULT; *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969

Arran GARE; « The Politics of Recognition versus the Politics of Hatred », in. *Democracy and Nature* 8:2 (2002) pp. 261-280

Amy GERSHKOFF et Shana KUSHNER; « Shaping Public Opinion : the 9/11 - Iraq Connection in the Bush Administration's Rhetoric », in. *Perspectives on Politics* 3:3 (septembre 2005) pp. 525-536

Marieke de GOEDE; « Beyond Risk : Premediation and the Post-9/11 Security Imagination » in. *Security Dialogue* 39:2-3 (Avril 2008): Special Issue on Security, Technologies of Risk, and the Political, pp. 155-176

Bülent GÖKAY et R.J.B. WALKER (eds); *11 September 2001: War, Terror and Judgement*, Keele European Research Center, SPIRE, Keele University, Staffordshire UK, 2002

Robert GOLDWIN; « Locke's State of Nature in Political Society », in. *The Western Political Quarterly*, 29:1 (Mars 1976), pp. 126-135

Robert GRAFSTEIN, « The Significance of Modern State of Nature Theory », in. *Polity*, 19:4 (Été 1987) p. 529-550

Sanjay GUPTA; « The Doctrine of Pre-Emptive Strike : Application and Implications During the Administration of President George W. Bush », in. *International Political Science Review* 29:2 (2008), pp.181-196

Roxanna HARLOW et Lauren DUNDES; « 'United' we stand : responses to the September 11 attacks in black and white », in. *Sociological Perspectives*, 47:4 (2004), pp. 439-464

Robert HARVEY; *Global Disorder: America and the Threat of World Conflict*, Carroll & Graf Publishers, New York, 2003

David HELD; « Return to the State of Nature », in. *Polity*
<http://www.polity.co.uk/global/nature.htm>

Mark HELLER; « The Use & Abuse of Hobbes : The State of Nature in International Relations », in. *Polity* 13:1 (Automne 1980), pp. 21-32

Christopher HEMMER; « The Lessons of September 11, Iraq, and the American Pendulum », in. *Political Science Quarterly* 122:2 (2007) pp. 207-238

Thomas HOBBS; *Leviathan, Or the Matter, Forme and Power of a Commowealth Ecclesiasticall and Civil*, Touchstone, New York: 1997

Adam HODGES et Chad NILEP (eds); *Discourse, War and Terrorism*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 2007

Stanley HOFFMANN; « US-European relations: past and future » in. *International Affairs* 79:5 (2003) 1029-1036

Naeem INAYATULLAH et David L. BLANEY; *International Relations and the Problem of Difference*, Routledge New York, 2004

Pierangelo ISERNIA et Philip P. EVERTS; « Partners Apart? The Foreign Policy Attitudes of the American and European Publics », in. *Japanese Journal of Political Science* 5:2, pp. 229-258

Richard JACKSON; *Writing the war on terrorism: Language, politics and counter-terrorism*, Manchester University Press, Manchester UK, 2005

Beate JAHN; « IR and the State of Nature : The Cultural Origins of a Ruling Ideology », in. *Review of International Studies* 25:3 (juillet 1999) pp. 411-434

Beate JAHN; *The Cultural Construction of International Relations : The Invention of the State of Nature*, Palgrave, Hampshire UK, 2000

Chalmers JOHNSON; *Blowback : the costs and consequences of American empire*, Henry Holt, New York, 2000

Robert KAGAN; *La puissance et la faiblesse – Les États-Unis et l'Europe dans le nouvel ordre mondial*, Plon, Paris, 2003

Tomis KAPITAN et Erich SCHULTE; « The Rhetoric of 'Terrorism' and its Consequences » in. *Journal of Political and Military Sociology* 30:1 (Été 2002), pp. 172-196

Evelyn Fox KELLER; *Reflections on Gender and Science*, Yale University Press, New Haven, 1985

Caroline KENNEDY-PIPE and Nicholas RENGGER; « Apocalypse now? Continuities and Disjunctions in world politics after 9/11 », in. *International Affairs* 82:3 (2006), pp. 539-552

E. Fuat KEYMAN; *Globalization, State, Identity/Difference: Toward a Critical Social Theory of International Relations*, Humanities Press, New Jersey, 1997

Robert P. KRAYNAK; « Hobbes on Barbarism and Civilization » in. *The Journal of Politics* 45:1 (1983), pp. 86-109

David A. LAKE; « Escape From the State of Nature : Authority and Hierarchy in World Politics », in. *International Security* 32:1 (Été 2007) pp. 47-79

Melvyn P. LEFFLER; « 9/11 and the past and future of American foreign policy », in. *International Affairs* 79:5 (2003), pp. 1045-1063

Philippe LE PRESTRE; « La reconstruction identitaire de l'Amérique après le 11 septembre » in. *Revue Études internationales*, XXXV:1 (mars 2004) pp. 25-47

Jean-François LYOTARD; *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*, Éditions de Minuit, Paris, 1979

Richard W. MANSBACH; «The meaning of 11 September and the emerging postinternational world » In. *Geopolitics* 8:3(automne 2003), pp. 16-34

Colin McINNES; « A different kind of war? September 11 and the United States' Afghan War », in. *Review of International Studies* 29 (2003) pp. 165-184

Charles Edward MERRIAM; « Hobbes's Doctrine of the State of Nature », in. *Proceedings of the American Political Science Association*, Vol. 3, Third Annual Meeting. 1906, pp. 151-157

John MERSHEIMER et Stephen WALT; « Can Saddam be Contained? History Says Yes », Belfer Center for International Affairs, 2002 <http://www.bcsiaa.ksg.harvard.edu>

Hans J. MORGENTHAU; *Politics Among Nations: The Struggle for Power and Peace*, Alfred A. Knopf. New York NY (1948)

Louiza ODYSSEOS; *The Subject of Coexistence: Otherness in International Relations*, University of Minnesota Press, 2007

Organisation des Nations Unies, « Chapter VII: Action with respect to threats to the peace, breaches of the peace, and acts of aggression », in. *Charter of the United Nations*, disponible au <http://www.un.org/en/documents/charter/chapter7.shtml>

Organisation des Nations Unies, résumé de la 4709^{ie} rencontre du conseil de sécurité de l'ONU, 18-19 février 2003, disponible au <http://www.un.org/News/Press/docs/2003/sc7666.doc.htm> (relevé le 9 avril 2006)

Anthony PAGDEN (Éd.); *The Languages of Political Theory in Early-Modern Europe*, Cambridge University Press, Cambridge, 1987

Anthony PAGDEN; *European Encounters With the New World*, Yale University Press, New Haven & London, 1993

John PETERSON; « America as a European power: the end of empire by integration? », in. *International Affairs* 80:4 (2004) pp. 613-629

Mikkel Vedby RASMUSSEN; « 'It Sounds Like a Riddle' : Security Studies, the War on Terror and Risk », in. *Millennium : Journal of International Studies* 33:2 (2004), pp. 381-395

Edward SAID; *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Éditions du Seuil, 1980

Mark SALTER; *Barbarians & Civilization in International Relations*, Pluto Press, London, 2002

Carl SCHMITT; *La notion de politique – Théorie du partisan*, Calmann-Lévy, Paris, 1972

Gerhard SCHROEDER; *Statement By Chancellor Schroeder to the German Bundestag on the terrorist acts carried out in the United States*, 12 septembre 2001, <http://www.germany.info/relaunch/politics/speeches/091201.html> (relevé le 20 août 2006)

Gerhard SCHROEDER; *Policy Statement made by Federal Chancellor Gerhard Schroeder to the German Bundestag: "The terrorist attacks in the United States and the decisions taken by the United Nations Security Council and NATO"*, 19 septembre 2001, http://www.germany.info/relaunch/politics/speeches/091901_2.html (relevé le 20 août 2006)

Gerhard SCHROEDER; *Policy Statement made by Federal Chancellor Gerhard Schroeder to the German Bundestag*, 11 octobre 2001, <http://www.germany.info/relaunch/politics/speeches/101101.html> (relevé le 20 août 2006)

Gerhard SCHROEDER; *War Must Never Be Inevitable, discussion with the Franco-German Youth Parliament and President Chirac*, 23 janvier 2003, originalement relevé sur le site web de l'ambassade allemande à Washington, un reportage sur le discours est maintenant disponible au <http://www.voanews.com/english/archive/2003-01/a-2003-01-23-42-France.cfm?moddate=2003-01-23>

Shirley V. SCOTT et Olivia AMBLER; « Does Legality Really Matter? Accounting for the Decline in US Foreign Policy Legitimacy Following the 2003 Invasion of Iraq » in. *European Journal of International Relations* 13:1 (2007), pp. 67-88

Michael J. SHAPIRO; « Violence in the American Imaginaries », in. *Violent Cartographies: Mapping Cultures of War*, University of Minnesota Press, Minneapolis, USA, 1997

Stuart SIM et David WALKER; *The Discourse of Sovereignty, Hobbes to Fielding: The State of Nature and the Nature of the State*, Ashgate, Aldershot, England, 2003

Steve SMITH, Ken BOOTH et Marysia ZALEWSKI; *International Theory: Positivism and Beyond*, Cambridge University Press, 1996

Benedictus de SPINOZA; « Tractatus Politicus III, ii » in. *Spinoza, The Political Works*, édité par A. G. WERNHAM, Clarendon Press, Oxford, 1965

Heinz STEINERT; « Unspeakable September 11th : Taken-For-Granted Assumptions, Selective Reality Construction and Populistic Politics », in. *International Journal of Urban and Regional Research* 27:3 (Septembre 2003) pp. 651-665

Jean-François THIBAUT; *Le "lieu commun" de la pensée politique moderne : entre mais dans la théorie politique et la théorie internationale*, Thèse de Doctorat, Département de science politique, Université d'Ottawa, 2006

J. Ann TICKNER; *Gender in International Relations; Feminist Perspectives on Achieving Global Security*, Columbia University Press, New York, 1992

J. Ann TICKNER; *Gendering World Politics: Issues and Approaches in the Post-Cold War Era*, Columbia University Press, New York, 2001

Tzvetan TODOROV (translated by Richard Howard); *The Conquest of America: The Question of the Other*, University of Oklahoma Press, 1999

R.B.J. WALKER; *Inside/Outside: International Relations as Political Theory*, Cambridge University Press, Cambridge UK, 1993

R.B.J. WALKER; « Lines of Insecurity : International, Imperial, Exceptional » in. *Security Dialogue* 37:1 (Mars 2006), pp. 65-82

Stephen WALT; « Beyond Bin Laden : Reshaping U.S. Foreign Policy », *International Security*, 26:3 (Hivers 2001), pp. 56-78

Kenneth N. WALTZ; *Theory of International Politics*, Random House, New York, 1979

Jutta WELDES, Mark LAFFEY, Hugh GUSTERSON et Raymond DUVALL (eds); « Introduction: Constructing Insecurity » in. *Cultures of Insecurity : States, Communities, and the Production of Danger*, Borderlines vol. 14, University of Minnesota Press, Minneapolis USA, 1999

Alexander WENDT; «Anarchy is What States Make of It : The Social Construction of Power Politics », in. *International Organization* 41:2 (1992) pp. 391-425

Alexander WENDT; *Social Theory of International Politics*, Cambridge Studies in International Relations 67, Cambridge University Press, Cambridge UK, 2006 (ninth printing, first published 1999)

Martin WIGHT; « Western Values in International Relations », in. Herbert BUTTERFIELD et Martin WIGHT (eds); *Diplomatic Investigations*, Allen & Unwin, London 1967.

Michael C. WILLIAMS, « Hobbes and International Relations: A Reconsideration », in. *International Organizations* 50:2 (Printemps 1996) pp. 213-236

Michael C. WILLIAMS; « Words, Images, Enemies: Securitization and International Politics » in. *International Studies Quarterly* 47 (2003), pp. 511-531

Robert W. WILLIAMS; « Terrorism, Anti-terrorism and the Normative Boundaries of the US Polity : The Spatiality of Politics after September 11 », in. *Space and Polity* 7:3 (Decembre 2003) pp. 273-292

A. Nuri YURDUSEZ; « Thomas Hobbes and international relations : from realism to rationalism » in. *Australian Journal of International Affairs* 60:2 (Juin 2006) pp. 305-321